

calibrite

colorchecker classic

# ART ET LITTÉRATURE DES ROUMAINS

SYNTHÈSES PARALLÈLES

PAR

N. IORGA

Professeur à l'Université de Bucarest,  
Correspondant de l'Institut de France.



PARIS

J. Gamber, éditeur

7, Rue Danton 7.

1929

❖  
Imprimerie  
„Datina Românească“  
Vălenii-de-Munte  
(Roumanie).  
❖

Prix: 30 francs.

JG - 182

1929.

\*

ART ET LITTÉRATURE DES ROUMAINS

\*

a

# ART ET LITTÉRATURE DES ROUMAINS

SYNTHÈSES PARALLÈLES

PAR

N. IORGA

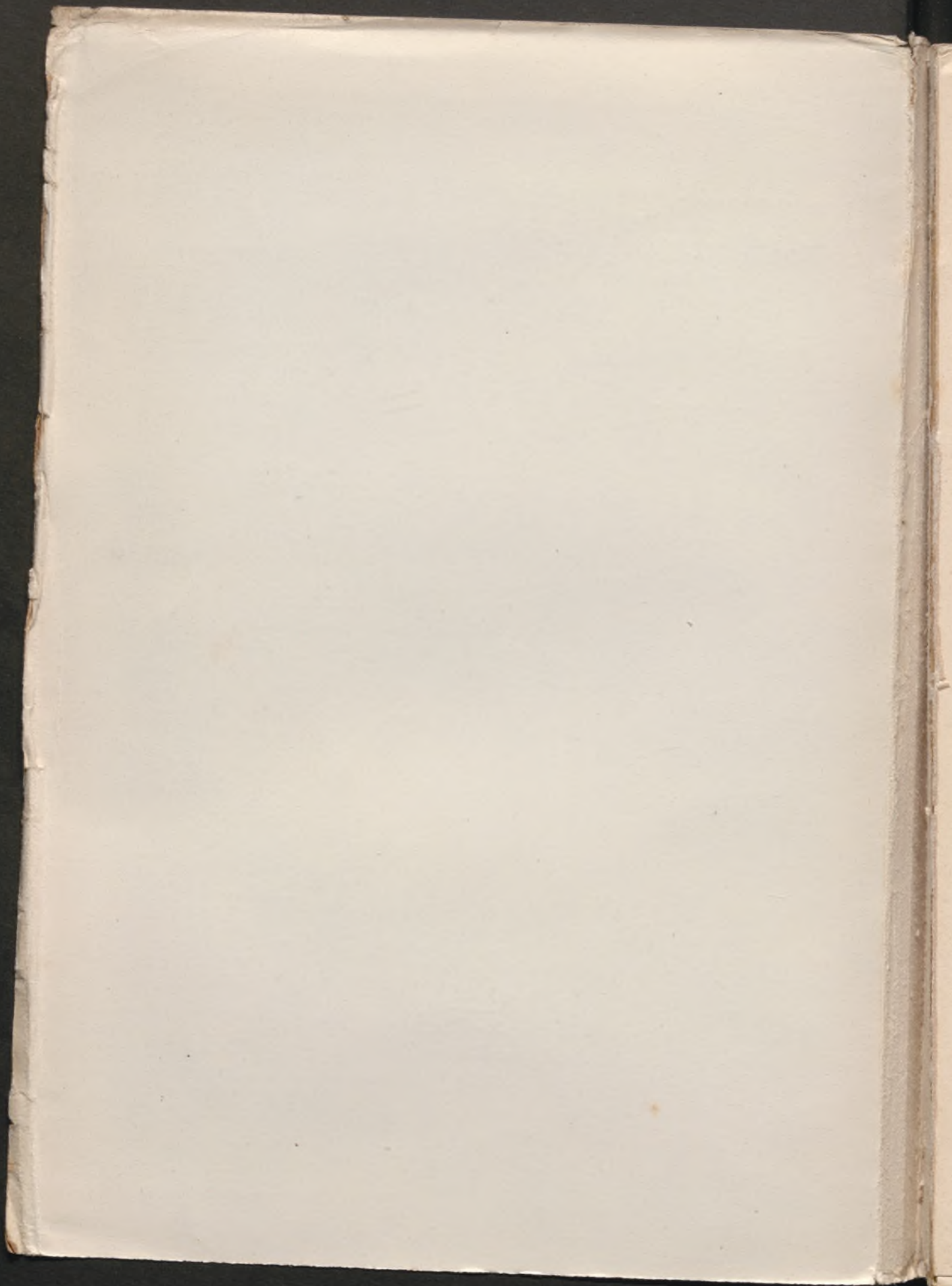
Professeur à l'Université de Bucarest,  
Correspondant de l'Institut de France.



PARIS

J. Gamber, éditeur  
7, Rue Danton 7.

1929



# ART ET LITTÉRATURE DES ROUMAINS

SYNTHÈSES PARALLÈLES

PAR

N. IORGA

Professeur à l'Université de Bucarest,  
Correspondant de l'Institut de France.



PARIS

J. Gamber, éditeur

7, Rue Danton 7.

1929

INSTITUT DE FRANCE

R.G. 4

## I.

### Eglises de bois; chansons premières

Entre la manifestation artistique d'une nation et celle dans le domaine des lettres il y a, il doit y avoir un certain parallélisme. L'une et l'autre ne sont que des formes de la vie nationale, des „extériorisations“ de l'être moral qui l'anime.

Une seule exception paraît se présenter, et d'une telle importance qu'on la croirait pouvoir infirmer la règle. Surtout aux débuts, lorsque la nation n'est pas encore fixée comme individualité spirituelle, très souvent à côté de l'art il n'y a pas la littérature ou, plus souvent, il n'y a pas un art à côté de la littérature. Parfois aussi, les deux formes existant, l'une ne correspond pas assez intimement à l'autre. Mais, dans ce cas, il faut supposer toujours des emprunts. Et, alors, il est bien naturel que l'on trouve les éléments de l'art d'un autre côté que les premières incitations à la pensée écrite. Ou bien le modèle à suivre se rencontre, pour l'un, mais pas pour l'autre aussi.

Toute une longue période de l'art et de la littérature roumaine que nous entendons exposer dans un même enchaînement et par rapport au même fonds national présente parfois des difficultés de ce genre sans que pour cela l'idée de la présentation parallèle en doive être abandonnée.

Et une autre difficulté, qui paraît tout aussi grave, surgit aussi. Dès l'époque, que nous pouvons fixer au VI-e siècle, au VII-e au plus tard, où il y a un roman carpatho-balcanique pouvant être considéré comme

quasi-roumain, nous croyons devoir parler d'une littérature, mais les monuments écrits nous manquent complètement. Et, pour la manifestation artistique, il nous sera facile de montrer qu'elle a certainement existé, mais aucune trace visible n'en est restée.

Heureusement les chapitres d'histoire peuvent être retrouvés, malgré la stérilité complète des sources, par des méthodes indirectes. Ce qui arrive une fois sera répété dans la vie d'un peuple, dans les vicissitudes d'une région: ce qu'on trouve à un certain moment suppose une élaboration antérieure. Des procès de développement se répondent d'un domaine de l'humanité à l'autre. Il ne faut pas trop d'effort pour arriver, sur cette voie, à certains résultats et on ne risque pas de tomber dans les illusions d'une imagination indisciplinée.

En commençant par l'art, il est très certain, malheureusement — faut-il bien le dire —, que la plus ancienne église datable de la principauté valaque est seulement d'environ 1350 et que la Moldavie ne possède pas d'édifice sacré avant l'époque d'Étienne-le-Grand, donc: environ 1460.

Mais il est impossible d'admettre qu'une nation christianisée par des colons ou par l'activité des missionnaires dès, au moins, le IV-e siècle, n'eût pas d'emplacement du culte. Comment se représenterait-on un christianisme à l'air libre ou devant une vague croix de grande route pendant mille ans?

Mais il y a plus que cela dans ce domaine des probabilités historiques. On peut affirmer aujourd'hui, sur la base du texte formel que nous fournit la chronique d'Anne Comnène, princesse de Byzance, son „Alexiade“, que dès 1080 il y avait sur la rive droite du Bas-Danube, du côté de Silistrie, et dans certains recoins de l'ancienne Scythie Mineure qui sera la Dobrogea de la fin du moyen-âge, des princes indigènes comme Tatos-Tatul (nom fréquent aussi chez les Roumains), qui n'étaient ni Grecs, ni Petchénègues, ni Rus-

ses à la façon du Kiévien Sviatoslav. Sur la rive gauche un district d'aujourd'hui et, dans le langage des pâtres, toute une vaste région danubienne s'appelle Vlaşca (lisez Vlachca), donc, en slavon: Le Pays Roumain, ce qui suppose une formation politique nationale employant officiellement le slavon à la place du grec d'Orient et du latin d'Occident. Quelque chose a dû répondre dans le domaine des fondations religieuses à cet embryon de concentration politique sous l'influence byzantine. Et, après ces débuts qui renvoient à une époque encore plus ancienne, en rapport avec les „Romanies“ démocratiques, citadines du Bas-Danube, le privilège accordé vers 1240 par le roi de Hongrie aux Chevaliers français de l'Hôpital qu'il voulait établir dans une région plus occidentale du cours de ce fleuve, dans l'Olténie, montre que, à la moitié du XII-e siècle, il y avait dans ces cinq territoires des „juges“ pour les *judete*, des pêcheries à Celeiu, des moulins, donc des centres de population, des routes, du commerce et au-dessus de ce petit monde roumain des chefs énumérés dans le diplôme que mentionne la confirmation du Pape: trois sur la rive gauche de l'Olt, des vassaux ou prétendus vassaux du roi, et, sur la rive droite, du côté d'Argeş, un prince roumain, déclaré sans sujétion envers la couronne royale, Sénelav. Or, pour avoir cet ordre d'État, il a fallu un assez long développement antérieur, et les premières formations sur ce vaste territoire sous la montagne se touchent avec les dernières preuves de vitalité de la formation danubienne. Ces quatre chefs roumains n'auraient-ils pas eu un autel pour prier?

Dans les inscriptions commémoratives des églises d'une date postérieure, plus d'une fois est mentionné l'édicule en bois qui a été détruit par les constructeurs en pierre. Au skite de Butoiu, dans le district de Dâmboviţa, refait au XVII-e siècle, il y aurait eu même une fondation princière du XV-e siècle consistant seulement dans un échafaudage de planches. Tel monastère



olténien, transformé lui aussi par les bâtisseurs de l'époque moderne, s'appelle encore «dintr'un lemn» («d'un seul bois»). Si une des églises centrales de Bucarest, dont la fondatrice est Marie, la femme du riche et malheureux prince Constantin Brâncoveanu, est nommé «dintr'o zi» («d'un seul jour»), c'est que les constructeurs travaillaient avec les mêmes matériaux simples.

Ci et là l'église en bois se rencontre encore. Les paysans s'acharnent contre cet héritage si modeste de leurs antécédents, mais parfois on réussit à le défendre. Dans les forêts de Vasluiu j'ai découvert une église villageoise où le bois seul donnait les parois et l'ornementation. M. Coriolan Petranu, professeur à l'Université de Bucarest, vient de décrire et de présenter, dans des albums et aussi dans le premier annuaire de l'Institut d'histoire générale de Cluj, publié par M. C. Marinescu, de nombreux exemplaires dont certains viendraient — ce dont je doute fort — du XIV-e siècle encore. Ce sont de très humbles chaumières sacrées, sans ornements aucuns dans leur petitesse sympathique, au dessus desquelles s'élève une belle tourette, svelte et élégante, que borde, avant la flèche hardie, un corridor sur colonnettes. Y a-t-il ou non une influence des grandes et lourdes églises saxonnes, qui, elles aussi, se distinguent par la puissance imposante de leurs tours servant à la surveillance et à la défense? Ou bien, comme le croit M. Petranu, recèlent-elles le mystère de la plus ancienne création architecturale de la race roumaine? Des éléments des plus anciennes constructions en bois, pendant la période où pour les maîtres et voisins goths une chambre était une *Zimmer* lignée, peuvent bien s'y être conservés.

M. Petranu est l'élève de M. Strzygowsky. Et on sait combien celui qui s'est pendant si longtemps attaché à mettre en relief l'influence de l'Arménie sur l'art byzantin prise aujourd'hui, après la guerre, s'inspirant des églises de bois de la vieille Norvège ainsi que de recherches sur place en Asie centrale, une architecture plus

ancienne que les constructions, qu'il est enclin à mépriser comme étant l'oeuvre de copistes et d'usurpateurs, des maçons de la région riche en carrières de pierre ou sachant l'emploi de la brique. Du reste, dans sa dernière étude<sup>1</sup> il s'arrête aussi avec un sentiment de haute estime aux constructions rudimentaires en verges enduites d'argile et jusqu'aux tentes des Touraniens, qui auraient contribué à créer la forme première.

Mais il n'y a pas, chez les Roumains, que cet art des édicules en bois.

Le paysan de Roumanie est l'héritier d'un très ancien art populaire, nettement opposé à celui, d'un caractère naturaliste si hardi et si compréhensif, des cavernes de l'Aquitaine et de la Catalogne. Cet art procède par simplification pour arriver à des types éternels de caractère abstrait, géométrique, qui ont influencé la Grèce elle-même, en la disciplinant dans sa première expansion en Crète, et lui ont donné les intéressants vases du cimetière athénien de Dipyle. Cet art s'est étendu sur tout le Sud-Est de l'Europe, dépassant au Nord, non seulement le Danube, mais aussi les Carpathes ; il s'est implanté dans les îles de l'Égée, il a dominé les manifestations populaires de l'Asie Mineure, jusqu'à ces rhombes qui ornent le bord des vêtements hittites. Aujourd'hui on le retrouve, conservé fidèlement par dessus des dizaines de siècles, aussi chez les Serbes, chez les Bulgares, chez les Albanais, chez les Grecs et, au-dessus de ce monde en quelque sorte apparenté, chez les Ruthènes, chez les Hongrois de la steppe, chez les Slovaques, même chez les Tchèques.

Pour le tapis, pour la chemise, pour le tablier des femmes, pour le bâton du pâtre, pour l'ornementation de la maison et des ustensiles et meubles, pour la ceinture et les armes du guerrier, il a dominé tout effort vers la beauté venant du Roumain non cultivé par l'école ou par l'apprentissage savant. J'en ai découvert

---

<sup>1</sup> Congrès d'histoire de l'Est européen à Varsovie,

des traces dans les régions de plaine où depuis assez longtemps ce travail délicat des femmes de la campagne a complètement cessé.

Quant à la littérature, il faut partir de ce principe que chez tous les peuples la prose, qui n'est pas aidée, provoquée et formée par le rythme, a été précédée par une assez longue élaboration de la poésie, qui éclot facilement et en abondance du rythme un fois découvert et répandu.

Or, les Roumains ont une traduction en prose des Actes des Apôtres et du Psautier, des Évangiles, sans doute aussi, dès le commencement du XV-e siècle. Elle est conservée dans des manuscrits du XVI-e comme le Codex de Voroneţ, les Psautiers de Şcheia et de Hurmuzaki. Vainement on cherche du côté de quelques philologues à écarter cette affirmation, presque unanime, des historiens. Les livres d'Église imprimés au XVI-e reposent sur ces vieux manuscrits, que l'éditeur, un clerc valaque réfugié en Transylvanie et payé par les luthériens des villes saxonnnes, n'a pas toujours compris, ce qui peut être constaté plus d'une fois. Toute la vie culturelle du XV-e se reflète dans les termes employés par le traducteur anonyme ou les traducteurs qui ont collaboré à cette oeuvre remarquable. Le style, avec les mots encore agglutinés, se forme à peine, alors qu'il est pleinement formé, selon la grammaire, dans la plus ancienne lettre roumaine conservée, la missive adressée aux bourgeois germaniques de Braşov-Kronstadt par le marchand valaque Neacşu de Câmpulung, en 1524. Un de ces manuscrits finit par le credo à la façon occidentale, avec le *filioque*. Or ce credo catholique, d'un côté, et le langage vulgaire, de l'autre, c'est le husitisme. Et on voit que le mouvement de propagande des Bohêmes s'est étendu sur la Hongrie Supérieure et la Pologne, entourant de tout côté le territoire roumain, qui fut même profondément pénétré par les émigrés magyars de la répression catholique jusqu'au lointain Dniester moldave.

C'est,—comme dans l'ancien art—, des masses capables de spontanéité, mais, bien entendu, et non seulement dans ce domaine de la prose, en quelque sorte savante, par des créations nettement individuelles, acceptées et adaptées par le milieu rural qui s'en empare, que viennent aussi les premiers monuments de la littérature écrite.

C'est encore là, et d'une manière plus explicite et plus exclusive, que se forme la première poésie des Roumains.

Elle a dû couler de plusieurs sources qu'on reconnaît dans les courants qu'ont peut étudier sous des formes de beaucoup postérieures.

La poésie lyrique, la *doïna*, au nom archaïque, rappelant la „*daïna*“ des Lithuaniens apparentés aux Thraces, se présente de différentes formes, et le plus souvent elle est très difficile à ramener à l'époque même la plus approximative. Au début, elle n'a pas autant à faire avec la sentimentalité rêveuse du jeune pâtre — car les femmes ne sont pas, comme en Italie, les créatrices de la chanson d'amour —, qu'avec la nécessité du rythme, si nécessaire dans tous les actes de la vie pastorale. Elle accompagne la marche des troupeaux, elle en scelle le repos, elle en dit dans une note humaine toutes les modestes joies et toutes les tristesses.

Il n'est pas cependant impossible de reconnaître à la lecture par des termes vieillis, parfois généralement incompréhensibles, ou par des notes de vie ayant un caractère historique, leur âge. Prenons, au hasard, des exemples.

Lorsque le gars s'adresse à sa bien-aimée pour lui dire ce qui suit :

Oh, ma très jolie bien-aimée,  
Viens avec ton ami sur la colline,  
Pour te donner un soutien (*râșchitor*) et une fourche.  
Pour un rien (*leață*) de petite fourche  
Tu me paieras de trois baisers sur la bouche,  
Pour un petit bois de soutien  
Tu m'embrasseras sur la bouche trois fois,

on est transporté à l'époque, pas trop récente, où généralement, comme encore aujourd'hui, en Transylvanie seule — dont, du reste, ces vers pourraient venir — les jeunes gens faisaient présent aux jeunes filles de leurs ustensiles à filer.

Ailleurs, lorsqu'un autre amoureux cherche sa belle à travers les vallons :

Trois fois j'ai fait ferrer mon cheval  
 Pour gravir vers ma belle la colline.  
 Ce n'est pas la faute au cheval,  
 Ni à qui a ferré le cheval,  
 Mais bien celle de ma bien-aimée  
 Qui cache sa tête au fond des vallons,

la mention du Tzigane forgeron est une indication de chronologie séculaire.

Tel chercheur d'amour parle des transports de bois sur la Bistrița moldave et des robes tuyautées qu'on vend à Piatra :

Verte feuille de jeune blé :  
 J'ai une seule pensée dans ma tête :  
 Entendre le concou qui chante  
 Et le petit merle qui siffle  
 Et, les radeaux dévalant,  
 Entendre les pilotes criant  
 Et faisant signe de la main aux belles,  
 Lorsqu'ils leur parlent ainsi :  
 — Allons, ma belle, jusqu'à Piatra,  
 Te faire faire une robe tuyautée  
 Comme tu n'en a portée jamais :

c'est déjà l'ère des tailleurs pour les jolies villageoises.

Mais il y a aussi un autre moyen de jugement pour ce qui est vraiment ancien dans ces morceaux lyriques, souvent ajoutés, disjoints, contaminés et caricaturés de toute façon. Certains d'entre eux se retrouvent dans un nombre infini de variantes. Ainsi la tourterelle qui ne boit que de l'eau trouble après la perte de son tourtereau, le paysan dont les boeufs

montent et descendent sans profit sur le champ non entaillé par le sillon, la jeune fille qui demande de monter derrière le cavalier, car elle n'en peut mais, celle qui ne trouve pas de compassion chez l'étranger, en dehors de sa famille, car

Ma poitrine me deult si fort  
Depuis que mon frère ne vois,  
Car la pitié étrangère  
Est comme une ombre de chardon.

Et ce sont sans doute ceux qui viennent d'une plus archaïque inspiration: parfois on en trouve le correspondant dans d'autres littératures populaires. En tout cas il y a dans ce domaine toute une oeuvre à commencer, qui serait certainement féconde.

Il y a aussi une poésie satirique. Elle prend différentes formes. En voici une qui, parlant du cabaret, ne peut pas être trop ancienne:

Hier soir, quand le jour baissait,  
Je revenais du cabaret, ivre,  
Et par la ruelle pleine d'ombre  
J'arrive à la maison d'autrui  
Où la jeune femme est jolie  
Et absent est le mari.  
Quand je touchai le seuil du pied,  
Voici le mari sur le lit.  
Que puis-je donc lui dire en hâte?  
— Je viens demander un tison.  
— Heureuse, toi, ma pipe chérie,  
Car tu me sauvas de l'impas.  
Les amours des femmes mariées  
Te rendent fou plus d'une fois,  
Te font monter les fenêtres,  
Te font partir comme tu le peux  
Par le grenier et sous l'auvent.

Mais des refrains ironiques ou insultants compris dans quelques vers accompagnent, doivent accompagner les danses, ces danses qui, *hore* roumaines, *χῶροι* grecs,

kolos slaves, sont d'origine préhistorique. Peut-on s'imaginer ces « rondes », ces « bourrées » à la façon de l'Auvergne sans le coup de fouet de l'attaque des gars contre certaines des jeunesfilles :

Oh la chérie de sa mère qui danse,  
Et le balayage sous la porte?

Les Roumains ont leurs « chansons anciennes », *cân-tece bătrânești*. La récitation des vers courts, à rime facile, se déroule, coupée par la plainte de l'archaïque mélodie en ton mineur. D'où viennent elles ?

J'ai cherché à en fixer des cycles. Le plus ancien est celui dont les héros appartiennent au monde d'inspiration serbe. Alors la coutume — et les sujets aussi, au début — vient, par cette Serbie de Kossovo, celle de la défaite et de la sujétion à l'étranger, qui ne peut pas créer l'épopée originale, au génie épique français des chansons de geste, transmises par les Angevins au Midi italien, d'où la mode passer en Albanie et en terre serbe pendant ce XIV<sup>e</sup> siècle. Ci et là dans certains de ces fragments épiques, qu'Alecsadri a rendus glorieux en les transformant, mais qui étaient connus dès la fin du XVI<sup>e</sup> siècle par l'historien Constantin Cantacuzène et qui étaient imités par l'évêque Dosithée, un contemporain, dans ses Psaumes en vers, dans ces „dits“ du passé glorieux qui donnaient vers 1740 au chroniqueur moldave Jean Neculce la matière de ses légendes et qui attirèrent les premiers poètes cultivés de l'amour au XVIII<sup>e</sup> siècle, Jean Văcărescu et Constantin Conachi, pour être fidèlement recueillis par le grand poète Georges Asachi, modelé par l'Italie-du-Nord, et par cet élève de la Suisse romande qui fut Alexandre Rouso, on trouve des traces d'un lointain passé. Ainsi ce „Latin riche“ (*letin bogat*) qui en Dobrogea représente les marchands ragusains du XIII<sup>e</sup> siècle, ou, dans une chanson récemment découverte<sup>1</sup>, cet Olea, correspondant à l'Oláh,

<sup>1</sup> *Archivele Olteniei*, mai-août 1928.

au Roumain des Hongrois, qui

Est riche de biens,  
Pauvre de parents,

et qui possède:

Neuf moulins à vent  
Qui rendent de l'argent,

d'autres lui fournissant de l'or, sans parler de ses troupeaux de brebis, de ses nombreux bestiaux, qui doivent payer aux „brigands de Hongrois“ un droit de deux ducats par semaine, et finit par vouloir vendre aux Turcs, dans le „marché aux fleurs“, sa bien aimée pour que dans l'acheteur se retrouve le frère même que depuis longtemps elle cherchait. Heureux, Olea s'en revient avec celle qui sera sa femme,

Chantant et criant  
Et choquant ses armes.

---



## II.

### Architecture en briques: emprunts à Byzance et aux Serbes

Au XIV-e siècle une modification essentielle se produit dans la vie des Roumains, modification imprévue dont cependant les principes étaient observables dès ce siècle précédent où la vie d'État de la race commence à se consolider dans la région sous la montagne aussi bien que dans la large et fertile plaine de l'Olténie, mère des blés.

La ligne de communication entre l'Occident et l'Orient passe désormais à travers les pays roumains en formation.

Jadis la «grande voie des armées et du commerce», traversait en biais la péninsule des Balkans. Le gué danubien était à la «cité blanche» de Belgrade; par la forêt serbe elle atteignait Nich et au delà de la montagne elle courait vers Philippopolis Plovdiv, vers Andrinople pour atteindre la magnifique capitale de l'Orient romain.

Mais, dès l'apparition des Turcs dans ces régions, l'ordre politique en Serbie aussi bien que dans les régions thraces fut définitivement dérangé. A chaque moment on pouvait se trouver devant les bandes des envahisseurs ou devant une population anarchisée. Alors, d'abord, en attendant la voie de Galicie par la Moldavie jusqu'au Bas-Danube et à la Mer Noire, on pensa à employer le territoire hongrois jusqu'aux Carpathes valaques, puis la principauté de «tout le pays roumain», ce qu'on appelle vulgairement la

Valachie, pour faire passer en Orient le drap et les fabrication en métal de la Flandre, des pays allemands et du royaume de Bohême et pour amener en Occident ces «camocats», ces «bocassins», ces draps d'or, ces épices que l'Orient voiturait par ses caravanes.

Les Saxons de Transylvanie, des Rhénans, des Mosellois, établis dans ce pays dès le XII<sup>e</sup> siècle, étaient jusque là seulement des villageois privilégiés, bien qu'ils fussent habitués au groupement solidaire des régions d'ancienne domination romaine et qu'ils eussent connu les échanges commerciaux sur le marché des cités voisines. Ils n'avaient eu cependant que l'instinct de la vie citadine. Cette vie elle-même, entre les murs nouvellement élevés, avec leurs fortes tours, et à l'ombre de la cathédrale, surtout de style gothique simplifié au milieu de la grande place, fut le produit de la richesse inopinée que venait de créer ce chemin de commerce.

Une grande oeuvre de bâtisses commença donc de ce côté, à Kronstadt Braşov, à Hermannstadt-Sibiu, à Bistritz-Bistriţa. Et elle eut un correspondant en Valachie, où d'un jour à l'autre le prince, de tradition impériale, bientôt un des principaux soutiens de l'orthodoxie, devint riche et eut assez d'ambition pour vouloir le montrer par des monuments.

Il y eut donc les fondations princières ou bien des créations monacales dont les proportions furent dues à la munificence de ces patrons.

Mais ordinairement on considère plus ancienne l'église des princes (*domnească*) à Curtea-de-Argeş aussi. La forme est absolument celle des églises en croix, à une seule tour et à distribution tripartite réalisée par des piliers en maçonnerie, de la province byzantine, surtout de Macédoine. Il ne manque pas cependant de rapports avec les bâtisses du culte du côté de la Mer Noire, comme à Mésembrie, et nous chercherons à indiquer pourquoi les recherches sur la provenance du type devraient se diriger aussi de ce côté-là. Les ma-

tériaux de construction sont absolument les mêmes que pour Sânicoară.

La plus ancienne église valaque devrait être celle-ci, de S. Nicolas ou Sânicoară (Nicoară est la vraie forme roumaine pour Nicolas), sur l'emplacement de l'ancienne citadelle de Curtea-de-Arges («résidence princière d'Arges»). En effet, il était impossible de ne pas avoir une église pour les princes, qui y résidaient, comme ce Séneslav mentionné en 1240, dès le commencement du XIII-e siècle au moins. Et de pareils édifices se trouvaient toujours sur la hauteur où le prince avait fixé sa demeure. Aujourd'hui on y voit un édicule en briques et en pierres cueillies dans la rivière et retenues dans du ciment gris, que surmonte une forte tour, aujourd'hui en ruines. Cette tour ressemble à celles des églises de village saxonnes qui ont influencé sur la forme de celle-ci<sup>1</sup>.

Les éléments sculptés appartiennent à une époque récente. Autour de la porte il y a la pierre tombale, transformée en cadre ornemental, de je ne sais quel Grec au nom inintelligible. Le caractère des fenêtres appartient à la seconde moitié du XVII-e siècle. Mais on a découvert et mis en lumière la première peinture, qui est de toute beauté.

Elle correspond aux mosaïques de l'église constantinopolitaine qui était jadis celle du «couvent des champs» (*μονή της χώρας*) et qui est devenue la dchami Kahrieh, édifice plus ancien, que refit au commencement du XIV-e siècle Théodore le Métochite; il y a aussi des similitudes avec les églises de Misthra, qui sont presque de la même époque. A côté de quelques portraits, comme celui du fondateur au dessus de la porte, ceux, refaits, d'un prince que je crois Nicolas Alexandre († 1364) et de sa femme et, sur un des piliers, à gauche, un autre d'un prince du XIV-e siècle, dont la tête a disparu, on a toute une longue série de scènes hagiographiques, la plupart non refaites, de

<sup>1</sup> Il y a aussi dans un faubourg une très curieuse vieille église dont le clocher adhère à l'édifice.

la plus grande beauté, représentant les figures commandées par le typique. Saints guerriers en bas, apôtres dans les angles de la coupole, la vie du Seigneur, Pantocrator bénissant entre les chérubins et les allégories sacrées, Dieu Sabaoth et Vierge protectrice dans la voûte de l'autel, Père de l'Église et cérémonies mystiques, comme la communion des Apôtres, sur les murs de la même abside, enfin la riche suite des miracles de St. Nicolas. Tout cela rendu, dans de belles couleurs claires et gaies, dont un rouge particulièrement frais, avec une extraordinaire légèreté des mouvements, vérité des gestes et expression des figures. C'est parfois, avec les mêmes longs regards de côté, le style des peintures de Giotto à Notre Dame de l'Arène de Padoue.

O a trouvé dans son tombeau un prince de ce XIV<sup>e</sup> siècle, assez bien conservé, avec son bonnet de perles, son justaucorps de soie rouge marqué du lys des Angevins, ses manchettes de perles, ses boutons d'or à la même emblème de Hongrie, sa ceinture dont le fermoir représente une scène du monde chevaleresque de l'Occident, avec le chevalier et la dame sur les créneaux et une figure centrale de cygne à tête de femme. Comme c'est la place du fondateur et un graffito sur le mur de gauche, à l'intérieur, note la mort, en 1354, du prince Băsarabă, le vainqueur sur le roi Charles Robert, — donc à cette époque l'église était terminée, — il faut admettre que c'est son corps qui a été découvert ; le fait qu'il finit ses jours à Câmpulung n'infirmes pas notre conclusion : des princes du XVII<sup>e</sup> étaient transportés du Nord moldave à Bucarest et on devait ramener Băsarabă de cette ville catholique de Câmpulung, où il n'y avait pas encore d'église orthodoxe, à la nécropole qu'il venait de faire élever pour sa famille à Argeș. D'autres objets en or, bracelets, bagues, ont été tirés d'autres tombeaux avec des fragments d'inscriptions en slavon, d'un caractère encore très dur et visiblement étranger.

Les peintures ont des inscriptions en partie grecques,

en partie slaves. On ne pourrait pas indiquer la nationalité des artistes, mais il est presque certain que c'étaient des allogènes importés. Or, pour les appeler, pour les inciter et guider au travail, il fallait un motif extérieur, à côté des richesses accumulées par le nouveau régime commercial. Mais, si, en 1360 seulement, Nicolas Alexandre, fils de Băsarabă, demanda au Patriarche de Constantinople, qu'on reconnaisse Hyacinthe, évêque de Vicina, sur le Bas Danube, comme exarque patriarcal, à titre métropolitain, pour la Valachie, on peut supposer que le fait même, provenant d'une extension de la domination valaque sur le Danube inférieur, de la présence de ce prélat à Argeș provoqua l'intervention princière auprès du Patriarche. Le prélat venu de cette région aurait amené avec lui des artisans et des artistes sachant travailler à la façon du Pont grec.

On ne saurait pas donner des indications de provenance plus rigoureuse pour le palais voisin, qui a été déterré par M. Virgile Drăghiceanu aussi. Dans cette bâtisse de briques et de pierre on a recueilli des fragments de sculpture, dont une jolie aigle valaque, et de ces poteries multicolores à scènes variées qui sans doute recouvraient les murs.

Dans cette même Câmpulung, enfin occupée par les Roumains, une église fut bâtie pour le prince. Détruite vers 1600, refaite par Mathieu Basarab à la moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, de nouveau ruinée pour être vulgairement reconstruite par un hégoumène moldave vers 1820, elle conserve cependant à la place réservée pour le tombeau des fondateurs la pierre, finement sculptée en profondeur, de Nicolas Alexandre Voévode, mort en 1364. Les puissants murs qui l'entourent — on y observe je ne sais quelle sculpture représentant un monstre —, la belle tour massive, aux arcades lombardes et aux cabochons d'émail vert comme à Cotmeana montrent bien qu'ils n'appartiennent pas à cette époque de Mathieu où on n'avait pas besoin de se défendre à chaque moment contre les invasions. Le bâtiment voisin, à droite, avec ses belles voûtes et les peintures évidem-

ment anciennes dans les embrasures des fenêtres ornées de belles lignes en relief, désignent un palais princier du XIV-e.

Comme il y a eu, vers 1370, un autre Métropolitain sur la rive droite de l'Olt, à Râmnic de Vâlcea, on pourrait en chercher l'emplacement sur cette colline de la citadelle, Cetățuia, ancienne résidence du XVII-e siècle, princière aussi, où on a aujourd'hui une église.

Probablement fut-ce sous la même inspiration que fut bâtie par des princes valaques une église à Nicopolis, sur la rive droite du Danube. Il ne faut pas oublier, en effet, que cette ville fut conquise et retenue, vers 1370, — de même que Vidine — par Vladislav, prince de Valachie, et qu'elle resta peut-être aussi possession du successeur de Vladislav, Mircea.

Ajoutons que, à côté de ces fondations princières, les bourgeois catholiques d'outre-monts avaient depuis longtemps leurs places de prières. Ainsi le couvent, le *Kloster*, en roumain *Cloașter*, de Câmpulung, colonisée par des Saxons et des Hongrois dès le commencement du XIII-e siècle, — des fragments de ses encadrements de portes et de fenêtres dans l'église orthodoxe de St. Georges —, conservant la trace du pied de St. Jacques, mentionnée par des voyageurs allemands en 1389, contenait elle le tombeau du juge, *comes*, Laurent, mort en 1300, dont la pierre gravée se trouve aujourd'hui dans l'église catholique actuelle, de forme gothique aussi, surmontée par une forte tour comme celle de Sânicuară, timbrée d'un bizarre S. Nicolas à mitre latine et à inscription slavonne. L'église des Mineurs à Târgoviște, disparue aujourd'hui, n'a pas dû être de beaucoup postérieure.

Une seconde série d'édifices vient d'une autre impulsion et elle dut se gagner plus tard le patronnage des princes régnants.

Nicodème de Prilep, moine gréco-serbe, ce qu'en a interprété par Roumain, ancien habitant de l'Athos aux petites églises pour les frères, passa vers 1370

le Danube du côté où la terre roumaine appartenait au roi de Hongrie, Sigismond, maître du fort château de Severin. C'est d'abord là, près des Portes de Fer, à Vodița („le petit ruisseau“), que fut bâtie une petite église, au-dessus de laquelle s'éleva une autre existant encore en 1660, sous un abbé, les Turcs devant la détruire ensuite. On vient de déterrer l'édifice primitif, où gît un homme au crâne brisé qui ne peut pas avoir été un de ces moines dont, du reste, on exhumait après cinq ans les os pour les ranger dans la crypte commune.

A Tismana il donna pour les princes Vladislav — une pierre tombale marquée du lys, que mentionne, d'après les renseignements de l'écrivain J. Héliade, vers 1850, le poète français Sébastien Rhéal — et Radu, frère de celui-ci, une grande église à la façon serbe. Dans les attenances j'ai retrouvé le premier encadrement de la porte d'entrée, à simples ornements floraux ; malheureusement, si les trois tours se conservent, les absides latérales ont été amputées par les réparateurs autrichiens de 1855, de sorte que le tombeau même de Nicodème, à inscription récente, est resté à l'extérieur. La peinture, assez bonne, n'est cependant que de la moitié du XVI-e siècle.

Il en est autrement de Cozia sur l'Olt, fondation du prince Mircea († 1418), qui y est enterré sous une pierre sans inscription. Elle conserve ses hauts murs, dans lesquels on a pratiqué des cellules et une chapelle d'environ 1580, assez remarquable de lignes, qui donne sur la rivière. Si le péristyle ouvert appartient à la réfection par le riche et généreux prince Constantin Brâncoveanu, qui, pour se glorifier, prétend avoir refait dès les fondements l'édifice, si les peintres de cette fin du XVII-e siècle y ont ajouté du leur, surtout en retouches — ils l'ont fait aussi pour les beaux portraits, en armure de chevaliers occidentaux, de Mircea et de son fils Michel —, les murs anciens, en briques et grosses pierres, sont intacts, avec leurs longues arcades lombardes, avec les fenêtres a-

grandies seulement par en bas, mais portant les fleurs et les aigles bicéphales de la Serbie, et, en fait de peinture, il y a deux couches anciennes: par dessus les grandes scènes, à la façon vénitienne, de l'époque du prince Neagoe (commencement du XVI<sup>e</sup> siècle), dont on a relevé une inscription sur le mur de gauche, les petites représentations accumulées, sur fond bleu, du narthex, — peinture de mode traditionnelle, n'ayant rien de l'élan indiscutable de celles de la Princesse d'Argeș. On y a retrouvé la date de 1385-6<sup>1</sup>.

En face, dans le district d'Argeș, Cotmeana se présente aujourd'hui un peu perdue, avec son petit édifice pointillé de boutons, de cabochons d'émail vert, dans la structure, bien postérieure, du XVIII<sup>e</sup> siècle, due aux Phanariotes; comme à Cozia, il n'y a pas la pierre dédicatrice du fondateur, mais bien une autre datant de l'époque de Brâncoveanu.

Une réfection totale, du XVI<sup>e</sup> siècle, faite aux frais de cette princesse Zamfiră, fille du prince régnant Moïse qui, au cours de ses nombreuses alliances, fut, pendant quelques années, la femme d'un prince de Transylvanie, a donné un autre caractère à la petite fondation transylvaine du même Nicodème. Prislop.

Il n'y eut pas de nouvelles fondations après l'époque de Mircea. Snagov, dans les environs de Bucarest, est bien mentionnée dans un acte de la fin du XIV<sup>e</sup> siècle, et dans la seule église qui subsiste, du groupe de trois, on montre la pierre tombale du prince Vlad l'Empaleur († 1476), mais cette église aux fresques dont il sera question dans la suite, n'a que des tombeaux de boïars, commençant à l'époque de Neagoe.

Govora, près de l'Olt, doit être plus ancienne. Elle se distingue par ses puissants murs et par la tour qui les surplombe. Les portraits de Radu-le-Grand et de sa femme Catherine, Cătălina, les deux aux longues boucles, la femme aux pesants pendants d'oreille, mon-

<sup>1</sup> I. D. Ștefănescu, *Contribution à l'étude des peintures mureles valaques*, Paris 1928, p. 21.



trent aussi son origine. Ces peintures ont dû être refaites à l'époque de Brâncoveanu d'après les anciens portraits.

Mais le grand titre de gloire de ce même Radu, dit le Grand, par les moines dont il fut le large protecteur, étant lui-même fils de ce Vlad qui avait passé par un couvent avant d'arriver au trône (il en est surnommé *Călugărul*), c'est sa magnifique bâtisse de „S. Nicolas entre les vignes“ de Târgoviște, sa capitale, ou „S. Nicolas de la Colline“, qu'on appelle ordinairement Dealu.

C'est encore de la Serbie qu'on s'inspire, mais pas de celle de l'intérieur, mais bien de la région adriatique soumise à l'influence vénitienne. Son église conventuelle, où Radu voulait être enterré pour qu'elle serve désormais de nécropole à sa lignée à travers les siècles, est un fort cube de pierre d'une pierre apportée à grande frais de l'étranger. Aussitôt franchi le seuil, on est dans cette chambre des tombeaux où gisent aussi une soeur, un frère, un fils, Pierre-le-Bon, et où sera ensevelie, sous une petite dalle carrée, la tête tranchée par le sabre de ce fils de Pierre qui fut Michel-le Brave, conquérant de la Transylvanie et de la Moldavie, réalisateur, avec ou sans intention, de l'unité territoriale des Roumains. La nef elle-même, sans absides, est très étroite. S'il y a une peinture intérieure qu'on voit poindre ci et là sous l'enduit vulgaire dont recouvrirent l'église les architectes autrichiens de 1850, l'ornementation consiste surtout dans les belles lignes géométriques, dans les délicats entrelacs qui entourent la porte et les fenêtres et qu'on retrouve autour de l'ouverture des sveltes tourelles; des lettres cyrilliques arrangées à la vénitienne composent, à droite et à gauche de la porte, dans deux registres, l'inscription commémorative, la première qui nous eût été conservée en Valachie.

Le successeur, par le triomphe des armes, de Radu, Neagoe, qui se fit appeler Basarab, rappelant ce libérateur du pays auquel on aimait à se rapporter, n'en-

tendait pas être, après sa mort, un intrus parmi les ombres d'une branche rivale de la dynastie. Il voulut avoir sa nécropole à lui et aux siens, et, au prix de ces grandes dépenses que magnifie la légende, il l'eut. Son église, entourée jadis par un fort mur et des cellules pittoresques qu'a fait disparaître la triste restauration, style Viollet-le-Duc, de Lecomte du Noüy, est à Argeş, Neagoe, ayant voulu se rattacher de cette façon aussi au glorieux antécédent. Encore une fois le type serbe servit de modèle, celui des grandes églises du XIV<sup>e</sup> siècle. Mais les architectes, probablement de cette nation même, du riche prince valaque, qui se faisait aussi, presque sans cesse, exécuter des travaux d'art par les orfèvres saxons de Transylvanie, comme Célestin de Sibiiu Hermannstadt, employa de plus riches matériaux et recourut à tous les moyens capables de glorifier son oeuvre. On travailla en marbre pour le corps même de cette église à chambre funéraire carrée, à absides rondes d'une tournure élégante, à tours traversées de fenêtres capricieusement oblongues et on prodigua l'or et l'azur pour en agrémente l'aspect. De belles plaques sculptées s'intégrèrent au milieu des arcades lombardes du registre supérieur, sous lequel des parallélogrammes, correspondants, de fines nervures, se poursuivent vers la base. Des peintures de l'intérieur on n'a, après la réfection barbare de l'époque contemporaine, que ce qui se conserve — figures de saints d'une expression résignée, parmi lesquels une douce Madonne presque occidentale, portraits hardiment entrepris des membres de la famille princière —, au Musée de Bucarest: partout on voit, comme dans la fière attitude, dans le soin précis du moindre détail, dans le caractère des armes, la main de ce Transylvain, de race germanique, qui fit, à côté d'un indigène ou d'un Slave des Balcons, les « effigies » nécessaires à cette fondation. Un magnifique Saint Georges, épée en main représente ce que cet art modelé d'après les traditions de l'orthodoxie slavo-byzantine pouvait réaliser de plus harmonieux. La scul-

pture des pierres tombales, de Neagoe, de ses enfants et de son gendre, Radu d' Afumați, grave, à cheval, menaçant de la masse d'armes, en guerrier au moment de l'assaut, correspond à l'inscription commémorative de Dealu, à celles des tombeaux de cette église inspiratrice.

Une grande et riche famille, qui devait sa prospérité à l'appui de ce prince Vladislav, d'environ 1450, auquel elle fit élever un modeste mausolée en forme de cercueil dans l'église épiscopale même d'Argeș, les boïais de Craiova, furent, à côté de leurs princes, des fondateurs d'églises. Ils donnèrent à leur village d'origine un monument de pierre dans l'église de S. Démètre et élevèrent pour y déposer les os de S. Grégoire le Décapolite un second édifice, de grandes proportions, sous la montagne olténienne à Bistrița. Malheureusement la première de ces bâtisses fut complètement refaite vers 1650 par le prince Mathieu Basarab, qui se présentait en descendant de ces fondateurs et, vers 1880, Lecomte du Nôüy y éleva une basilique luxueuse qui n'est pas encore terminée après un demi-siècle. Et, quant à Bistrița, refaite par Constantin Brâncoveanu, sauf la belle tour, portant encore l'emblème du pays, l'aigle valaque, telle qu'on la concevait vers 1500, des architectes autrichiens avaient pris dès la moitié du XVI-e siècle le soin de la détruire pour lui substituer une grande salle vide sans style, dans laquelle intéressent seulement quelques objets d'église.

Les arts mineurs, dont on a des objets de toute beauté, viennent de la Serbie influencée par Venise ou bien de la Transylvanie. Celle-ci a donné les quelques travaux en argent, encensoirs en forme de tours gothiques, d'une architecture finement compliquée, qui décoraient Bistrița. Mais il y a l'Italie filtrée par les Serbes dans les portes de Cotmeana, où deux figures délicatement esquissées se cachent dans un fouillis de rinceaux de la plus belle allure ornementale, et dans celles de Snagov, où, entre autres, sous ce cadre de

complie  
avec u  
XIV-e  
Bistrița

Magr  
il se p  
à l'aut  
continu  
des cha  
de plus  
modèle  
tie de  
déluge  
que, au  
qui con  
du prin  
tre-Dar  
ient re  
beauté  
geș, à  
sa fem  
doit êt  
du cos  
jadis r  
cesse  
l'élan  
de ses  
de Dou  
tâlina  
même,  
venir  
laves»  
un su  
ronne  
Neago  
de la

complications linéaires, l'Annonciation est présentée avec une grâce toute siennoise. Des tissus serbes, du XIV-e siècle, ont été découverts à Tismana<sup>1</sup>; celui de Bistrița doit avoir la même origine.

Magnifique développement artistique sans doute. Mais il se poursuit par saccades, d'une ambition princière à l'autre, passant d'un type à un autre type, sans continuité. Des monuments isolés se suivent au hasard des changements de règne, si fréquents. Et, si on observe de plus près, on se rend compte que non seulement le modèle est pris à une autre civilisation artistique, sortie de ses propres frontières après la catastrophe du déluge ottoman dans la péninsule balcanique, mais que, au moment où s'élèvent ces coûteuses bâtisses, qui continuent les fondations de Nicodème, la femme du prince est une étrangère venant de ces pays d'outre-Danube, qui, plus rapprochés de Byzance, en avaient recueilli les premiers la tradition d'orgueilleuse beauté. Dans un petit monastère de la montagne d'Argeș, à Brazi, on a trouvé les portraits de Mircea et de sa femme, sansce fils, associé au trône, Michel, qui doit être donc un bâtard. Or, cette femme, revêtue du costume de cérémonie traditionnel dans l'Orient jadis romain, porte le nom de Mara: elle est une princesse serbe. De Nicodème le moine on a passé dans l'élan de bâtir en l'honneur de Dieu et pour la gloire de ses représentants sur la terre, à cette descendante de Douchane. La compagne de Radu-le Grand, cette Cătălina, Catherine, au nom encore inusité et plus tard même, jusqu'à l'influence russe, très rare, paraît bien venir du même côté, de ce monde d'exilés «yougoslaves» qui se cherchaient sur la rive gauche du Danube un simple abri et qui y trouvaient parfois une couronne princière ou une mitre d'évêque. Et à côté de Neagoé Basarab siège sur le trône valaque la femme de la légende des bijoux vendus pour achever l'église

<sup>1</sup> I. D. Ștefănescu, *Évolution de la peinture*, p. 49.

unique, la «Despina», la fille de despote serbe Militza. Tout un siècle d'architecture, de peinture roumaines qui a son point de départ et son point de mire au-delà des frontières.

Dans certains éléments, qui ne sont pas secondaires, quelque chose du goût local et aussi des nécessités d'un autre milieu s'affirme. Cependant M. L. Bréhier a remarqué, dans l'article qu'il donnait, il y a quelques années, à une revue serbe, que, malgré la reproduction visible des caractères d'un art plus ancien, arrivé à des formes définitives, il y a partout dans ces copies des églises conventuelles serbes quelque chose de nettement original. Les édifices tendent presque dès le début vers la hauteur, ils ont un élancement, venant de l'instinct d'une autre âme nationale, qu'on ne trouve pas dans les Balkans. On pourrait y voir aussi une influence de cet Occident qui cherche ici l'Orient chrétien pour une synthèse qui fixera aux Roumains leur place, bien distincte, dans l'histoire de l'art. Et puis, dans des détails techniques, exigés par le climat ou imposés aussi par la vieille tradition paysanne, comme dans la large base de l'église épiscopale d'Argeș, il y a encore une note, incontestable, d'originalité roumaine.

La littérature est bien maigre à côté de ces belles choses d'emprunt. La chanson populaire se poursuit dans les profondeurs, et aux banquets du prince on célèbre ses exploits. La légende d'Argeș, avec le maître Manole, s'est formée sans doute en dehors de la Cour devant le spectacle de l'église magnifique et sous le souvenir de la vieille chanson balcanique qui, pour le pont d'Arta en Grèce ou sur un autre thème, représente la croyance archaïque, venue aussi de l'Orient mésopotamien, que pour pouvoir parfaire l'oeuvre d'art, il faut qu'une âme y soit enfermée, celle de l'être humain qui est plus cher au coeur de l'artiste. Et on entendra, pendant que travaillent sur l'échafaudage les

...neuf maîtres grands  
Maîtres et maçons

Et, dixième, Manole,  
Plus grand qu' eux tous,

la plainte, de plus en plus étouffée, de sa femme, qui est accourue lui apporter avec son sourire la nourriture d'un jour de travail et qui, continuant à sourire, s'est laissée enfermer dans la pierre des murs hardis :

Manole, Manole,  
O maître Manole,  
Le mur fort m'étreint,  
Brise mon frêle corps.

Ivre de joie devant la possibilité de réaliser son idéal, Manole continuera, sourd à cette douleur plaintive, de ses mains enfiévrées l'oeuvre qui doit être faite pour que, à la fin, nouvel Icare, il se laisse tomber du haut des tours pour ne pas entendre la voix qui s'élève au fond de son remords :

Manole, Manole,  
O maître Manole,  
Le mur fort m'étreint,  
Brise mon frêle corps.

La légende n'aime pas à ses côtés l'histoire. Il n'y aura donc pas d'histoire pour ces règnes de pompe pacifique, de créations pieuses. Il paraît bien que dans aucun de ces couvents où, selon la tradition de Nicodème, il a dû y avoir, dès le commencement, des moines lettrés, les événements du jour ne sont mis par écrit dans le sévère et sec slavon d'Église : lorsqu'il faudra écrire plus tard, la chronique, il n'y aura pas d'autres indications que celles des listes de fondateurs, ci et là des obituaires, dans la prothèse de l'autel. On se borne à copier les vieux livres slavons, et encore le fait-on rarement, sauf dans le couvent de Bistrița, dont on a rassemblé cent trente et un manuscrits slavons et trente slavo-roumains, sans qu'une école se forme. Radu le-Grand accueillit cependant le moine serbe Macarius qui avait appris l'art de l'imprimerie à Venise et l'avait transporté pour quelque temps dans

le pauvre couvent de Cettinié au Monténégro, pour en faire l'artisan choyé de ces beaux livres destinés à toute la chrétienté balcanique qui s'ouvre par le Liturgiaire de 1504 — il y a des exemplaires sur parchemin aux frontispices dessinés d'or —, plus tard même le Métropolitain du pays: le travail sera poursuivi sous l'âpre prince Mihnea, qui devait finir comme néophyte des catholiques à Sibiiu, sous les coups des fuyards contre son usurpation et ses crimes, et on pense bien qu'il ne devait pas s'arrêter sous le pieux Neagoe, très fier d'être le distributeur de ces magnifiques volumes à toute la chrétienté de rite grec.

On est, avec ce nouveau chapitre d'art et de littérature, dans le domaine de l'internationalisme orthodoxe de forme dernière slavonne. Au même domaine appartient la Vie, écrite par l'ancien «prote», premier parmi les hégoumènes de l'Athos, Gabriel, que Radu avait fait venir chez lui, de l'ancien Patriarche de Constantinople, Niphon, dont on fit un Saint, dans le pays dont il fut chargé d'organiser l'Église. Le modèle était dans les vieilles Vies des Saints, et dans cette histoire du «saint homme» qui vient répandre des bienfaits sur un État et qui finit, par suite des intrigues de Cour, en disgrâcié reprenant, en dépit de l'amitié respectueuse que lui témoigne le bon vieux Radu, son bâton de pèlerin Neagoe, le «chasseur», le prince prétendant persécuté, menacé de mort, vivant au milieu des embûches en attendant le moment où il pourra commander, fit faire une magnifique chasse pour les os de celui qui avait été son maître spirituel. Il éleva, sous l'impression de cette préparation spirituelle aussi, le joyau d'Argeş: Neagoe joue le rôle qui est attribué dans ces Vies au modeste et pieux disciple. Il y aura, de cette Vie, une version grecque et une autre en roumain.

Le mari de Militza prit lui-même la plume, pour composer un ouvrage, injustement contesté par une criti-

que trop acérée<sup>1</sup>, qui devait initier dans les choses de la religion — de même que Neagoe lui-même l'avait été par le bon Niphon — le fils né de cette union avec l'héritière de la couronne des Tzars, cet enfant, destiné aux malheurs de l'exil et à une mort précoce, auquel on avait donné le nom de Théodose. On a relevé, avec beaucoup d'érudition, les fragments de littérature sacrée byzantine qui forment les trois quarts de ces « Enseignements », rédigés en slavon, desquels on ne donnera que bien tard une traduction roumaine. On y a fait entrer la touchante légende indienne de Barlaam et Joasaph, reproduisant les épreuves du Bouddha. Mais ce n'est pas dans cette littérature périmée comme valeur pratique que pouvaient être pris, sinon la plainte sur la mort du fils bien-aimé Pierre — très belle pièce, mais qui pouvait être arrangée d'après un vieux modèle —, les instructions sur la « civilité puérile », sur la façon de régner et de se battre, sur le devoir de rester jusqu'au bout entre les frontières du pays qu'il faut défendre, sur la méthode à employer dans les rapports avec les boïars remuants et surtout avec les maîtres turcs, de plus en plus insatiables : « Mais ceux qui ne croient pas en Christ, notre Seigneur, ni en la Très-Pure sa Mère, ceux là n'ont pas autant de raison et de sagesse, mais toute leur raison et leur sagesse résident dans leur main toujours tendue. Il faut leur donner sans cesse et fermer par toute façon de dons leurs bouches à tous. C'est seulement alors que tu auras avec eux paix et repos. Et, encore, devant eux il ne faut rien montrer de tes richesses, ni des joyaux, ni des vêtements ; et tes boïars ne doivent pas paraître ornés devant eux. Au contraire, il te faut te montrer et paraître de vant eux pauvre et besogneux, et dans aucun domaine il ne faut exhiber de la pompe. Et, lorsque des ambassadeurs solennels viendront de leur part et tu penseras à les accueillir avec cérémonie, envoie-leur tes gens et fais des cérémonies, mais

<sup>1</sup> L'exilé prince moldave Pierre le Boiteux, vivant après 1592, dans le Tyrol, y avait déjà ces enseignements, qui figurent dans le catalogue de son héritage.



seulement pour les mangeailles et les boissons, sans montrer devant eux d'autres cérémonies et richesses. Car, même s'ils se présentent en amis aimants, il en faut pas les croire ni leur montrer tes trésors, mais, au contraire, les cacher. Et, autant qu'il y aura de l'argent entre tes mains, donne-le leur, car toute leur sagesse consiste à prendre.»

Notons à côté ces belles lignes dans lesquelles il demande que tout soit sacrifié pour rester sur la terre ancestrale, la défendant: «Donc, si tes ennemis viendront contre toi et si tu verras qu'ils sont plus forts que toi et si tes amis te conseilleront de marcher contre eux avant l'heure ou bien s'ils t'exhorteront par la terreur de sortir de ton pays, ne vas pas en exil, négligeant ces amis et exhortateurs, car, crois-moi, il ne veulent pas ton bien. Car moi-même j'ai vécu en exil, et c'est pourquoi je te dis qu'il n'y a pas de vraie vie ni de puissance des'entretenir en exil. Donc ne le fais pas, car la mort avec honneur est préférable à la vie dure et soumise aux injures. Ne sois pas comme cet oiseau, le coucou, qui donne ses oeufs à être couvés par d'autres oiseaux qui font éclore les petits ; mais sois comme l'épervier et garde ton aire. Car l'épervier, ô mon fils, est d'un autre exemple, et il a un coeur brave et c'est pour cela qu'il gouverne et vainc maints oiseaux, et il n'en craint aucun et, de même, il ne chasse qu'à son heure».

Or, ceci représente, comme adaptation au milieu, la même chose que le caractère local des églises de type serbe. Et sous le slavon dominant, à la même époque, surgit le roumain, employé par les bourgeois saxons dans leur correspondance avec leurs voisins valaques, par le moyen des prêtres du grand et beau village de Săliște, leur Grossdorf, comme dans cette seule lettre conservée, de 1524, par laquelle, en excellent roumain de grammaire, ce qui montre une longue préparation, Neacșu de Câmpulung révèle aux Saxons de Brașov-Kronstadt les préparations d'invasion du grand Sultan Soliman.

### III.

#### Art moldave sous Étienne-le-Grand. Chroniques de guerre

La Moldavie fut formée par une descente de guerriers, de chevaliers roumains à la façon des *milites* sous les Angevins établis en Hongrie, et elle se distingue nettement sous ce rapport de la principauté valaque, jusque là vraiment de „toute la terre roumaine“, qui résulta de la réunion spontanée des «judicatures», des *județe*, anciens États autonomes. Les «juges» qu'il y eut dans cet autre «pays roumain de la Moldova», c'est-à-dire de la vallée de cette rivière, furent soumis à des maîtres militaires qui, de leurs châteaux et de leurs cités, de façon occidentale, créèrent des circonscriptions appelées *Ținuturi*, de *Ținut tenutum*

Mais, comme ici il n'y avait pas de vie historique plus ancienne, déjà consolidée dans des formes antérieures, les premiers princes capitaines du roi voisin, comme Dragoș et sa lignée, les premiers souverains indépendants, Bogdan et Lațcu, résidant d'abord à Baia, vieil établissement saxon, puis à Siretiu, sur la rivière du même nom, ne purent pas élever des monuments comme ceux des princes valaques du XIV-e siècle à Argeș, à Câmpulung et dans les vallées olténiennes. Cependant on attribue à Lațcu une petite église, refaite au XVII-e siècle, sur l'emplacement de l'ancienne citadelle.

Il y eut, un peu plus tard, dans cette autre principauté telle création des adeptes du moine serbe

Nicodème, l'initiateur des moines lettrés en terre roumaine. Comme on sait que trois clercs voyageurs s'établirent à Neamţ, y fondant un couvent qui allait devenir célèbre, il faut admettre que déjà avant 1400 il dut y avoir un édifice du culte qui probablement n'était pas en bois. Il sera remplacé par une des plus larges bâtisses de l'époque d'Étienne le-Grand.

Mais là s'arrête l'activité de l'école monastique serbe. Le reste des monuments qui furent remplacés, en beaucoup plus grand, par Étienne est dû à la seule initiative des princes. Lorsque Alexandre-le-Bon alla, à la tête de toute une petite armée, prendre à la Moncastro des Génois, à sa Cetatea-Albă à lui, les reliques de Saint Jean le Nouveau, il avait certainement dans sa capitale de Suceava, la troisième de la principauté, une église où il pouvait les déposer. La tradition accorde une grande ancienneté à celle de Mirăuţi, en marge de cette résidence. Aujourd'hui, par une réfection intégrale qui peut être du XVII-e siècle, ce n'est qu'un édifice truqué, de fabrication autrichienne.

Alexandre-le-Bon avait besoin lui aussi d'une nécropole. Il la fit bâtir dans la montagne près de Piatra, du côté de Neamţ. On y voit encore son tombeau, qui reçut encore un prince et une princesse ; les ornements gothiques sur le côté latéral montrent bien l'époque où il fut construit ; sous une pierre à fleur de terre, à gauche, repose Anne, sa première femme : les décorations appartiennent elles aussi à cette direction gothique, venant de Transylvanie, qui dominera l'architecture moldave. Mais tout ce qu'on voit à Bistriţa appartient à l'époque d'Étienne-le-Grand. Par les soins du prince lui-même ou de son Métropolitain, Joseph, on construisit un autre couvent dans le coin Sud-Ouest, qui devait être sous les Autrichiens la Bucovine, mais de cette première Moldoviţa rien ne reste qu'un amas de ruines qui n'ont pas été encore fouillées. Peut-être y eut-il dès lors à Rădăuţi, dont l'église a de grandes proportions basilicales, quelque base pour les fondations intérieures,

les seules qu'on ait aujourd'hui sous les yeux. Enfin Alexandre, ayant épousé la princesse lithuanienne Ryn-galla, fit élever pour les besoins religieux de cette femme dont il dut bientôt divorcer une grande et belle église gothique à une abside, à Baia, qui était encore reconnaissable vers 1840, alors qu'aujourd'hui à peine quelques dents de maçonnerie montrent la place où elle a été.

Sous les successeurs d'Alexandre, toujours en guerre entre eux, rarement eut on la possibilité de bâtir. Mais des pierres tombales d'environ 1440 à Neamț aussi bien qu'à Pobrata, création du XVI-e siècle témoignent qu'il y a eu sur le Séreth une église de St. Nicolas de la Clairière (*din Poiană*), où fut enterrée la mère d'Étienne et plusieurs dignitaires: il se pourrait que l'inscription de ces pierres, dans le style déjà indiqué, appartienne à cette époque.

Dès lors on trouve, comme en Valachie, l'épithaphios de Nicodème et sa haire, le beau travail de soie bleu-pâle et d'or qui forme l'épithaphios de Neamț.

Puis, par dessus toutes ces tentatives médiocres, il y eut le grand essor d'art qui rend glorieuse l'époque d'Étienne-le-Grand.

Il a commencé peut-être par cette église de Baia, construite en simples moëllons, sans souci d'art, et ayant, autour de la porte qui s'ouvre dans une façade couronnée d'une seule série d'arcades lombardes, un encadrement à oves, tout à fait différent du gothique de coutume pour les autres fondations de ce prince; le caractère même de l'emblème du pays, la tête de bison, est significatif. Au dessus, la tour a été refaite. L'inscription manque. Si on a signalé<sup>1</sup> des traces d'assez bonnes peintures à l'extérieur, elles ne peuvent pas être de l'époque. Le manque de polychromie dans les matériaux mêmes ou dans l'ornementation est éloquemment témoignée par son nom populaire d'„Église blanche". On

<sup>1</sup> Ștefănescu, *L'évolution de la peinture religieuse en Bucovine et en Moldavie*, Paris 1928, p. 167.

peut se demander même si dans cette bâtisse il n'y a pas aussi le goût des habitants, bien que l'église paraisse commémorer la victoire remportée en 1467 sur Matthias, roi de Hongrie.

Mais, dès Putna, la nécropole de la famille du prince vaillant et magnifique, le nouveau style „stéphanien“ est trouvé. Dans cette belle et large église qui conserve son trésor<sup>1</sup> on a, malgré la réfection ordonnée par des princes de la moitié du XVII-e siècle, Étienne Lupu et Eustratius Dabija, et malgré les fautes d'intelligence et d'interprétation des architectes autrichiens d'après 1870, tous les caractères de ce style

Certains doivent venir, nécessairement, de Byzance, de la Byzance impériale, grecque ou slave, avec laquelle on était en communion de rite. Donc église treflée, à trois absides, s'ouvrant par une porte basse du côté droit et contenant, sauf quelque exception tardive, un *pridvor* ou narthex intérieur fermé, un *pronaos* pour les femmes, le *naos*, la nef, entre les deux absides latérales, et l'autel.

Byzance, sous ses différentes formes, a imposé aussi la peinture. Elle est due, au moins dans les premiers temps, à des gens venus de là bas, comme ce Georges le Thessalien, de Tricala, qui repose sous une pierre à inscription grecque dans l'église de Hârlău ; un Thomas, un Étienne ont dû suivre les mêmes traditions. Des tons âpres et tristes, des types d'une sévérité typique forment la règle ; s'il y a des exceptions, elles seront dues, comme on le verra, au même travail naturel d'une adaptation progressive au milieu.

Dans les arts mineurs aussi, Byzance a été l'initiatrice. Putna conserve jusqu'à tel rideau venant de la Serbie d'avant 1400. La tradition constatée déjà dans l'épithaphios de Neamț est continuée ; on la retrouve aussi dans cet épitrachile, passé en Russie, qui présente les portraits de l'„autocrate“ moldave et de sa femme, une Marina, qui était sans doute apparentée aux Pa-

<sup>1</sup> Tafrafi, *Le trésor de Putna*, Paris 1926.

léologues. Elle le sera jusqu'à ce que, dans ce domaine aussi, le changement de direction, immanquable, se produira.

Jean VIII, l'empereur d'Orient, revenant de l'Occident par le port moldave de Chilia, aurait donné à son hôte d'allures impériales une icône qui se conserve encore à Neamț, très détériorée et dont on ne s'est jamais occupé de plus près. Il est impossible, étant donné le manque de documents chronologiquement sûrs, de définir cette branche de l'art, qui elle aussi se détache de l'ancien tronc byzantin.

La Transylvanie des Saxons avait hérité des grands courants d'art de l'Occident : après une phase romane qui a laissé peu de monuments, elle sacrifia au gothique. réduit, à cause des moyens plus restreints dont on disposait, à des lignes simples, à une ornementation très réduite, avec, ci et là, une belle peinture émue dans le tambour des portes ogivales, comme à Kronstadt-Brașov. Elle transmit par ses architectes, aussitôt appelés à la Cour du grand prince moldave, ces caractères d'un art d'emprunt qui faisait ainsi un nouveau voyage vers l'Est. Il y eut donc les contreforts ornant plutôt qu'étayant une construction assez basse et légère, les meneaux, les encadrements en lignes géométriques simples des fenêtres latérales, plus tard seulement le triforium pompeux de celles qui percent le mur de façade ; il y eut, après avoir souligné de la même façon la petite porte d'entrée dans le mur du Sud, les grands arcs brisés de celle qui mène au pronos, une autre porte, de caractère plus pauvre, séparant, dans un mur plein, ce pronos, de la nef.

Pour les arts mineurs, les Saxons possédaient depuis longtemps une grande école d'orfèvres. C'est donc là que furent commandés les premiers travaux en argent martelé, dans la ligne rude desquels se conservent les pratiques anciennes de l'art germanique, comme dans l'Évangélaire donné par le noble transylvain Căndeș Lațco à l'église — elle aussi du même gothique

qu'à Sânt Imre, de la même Transylvanie — de Feleac, près de Cluj.

D'autres influences de l'Occident viennent de plusieurs côtés. Il y en a une qui est très ancienne et dont on retrouve les caractères dans telle lointaine vallée de la Catalogne, où on est surpris de reconnaître des inscriptions en grec au bas des peintures. Il s'agit des arcades lombardes qui dans deux registres habituels ornent les murs extérieurs et la surface de la petite tour, alors que celle du clocher, étreinte entre les murs d'enceinte, a l'air d'un très vieux donjon, prêt, dans sa simplicité de lignes, à la défense seule.

Puis il y a dans la façon dont la petite tour s'appuie sur les murs de soutenance, dans cet enchevêtrement d'arcs et de pendentifs, dans cette superposition de deux polygones de base, une note de technique dont M. Balş renvoie les origines au vieil Orient mésopotamien, qui se serait poursuivi vers l'Occident par cette Arménie qu'on a un peu écrasée de droits et de mérites. Il est plus probable que le système, qui cependant paraît si original, vient de Caffa en Crimée, de la grande colonie génoise, défendue jusqu'à la catastrophe de 1476 par des „Valaques hongrois“ et des „Valaques polonais“ et dans les environs de laquelle, à Mangoup, on avait la forteresse „impériale“ où se mêlaient aux Comnènes régnants les droits, plus récents, des Paléologues, la forteresse des Saints Théodores. Étienne le-Grand y avait pris femme, cette Marie de Mangoup dont le rideau tombal, d'une inégalable beauté, est sans doute l'oeuvre d'artistes constantinopolitains, désireux d'affirmer dans les coins la qualité de Paléologue de la jeune morte ; les derniers moments de cette implantation grecque en terre tatare ont été soutenus par la Moldavie guerrière, qui, du reste, de la vieille Moncastro byzantine, puis génoise, à l'embouchure du Dniester, venait de pousser jusqu'à Lerici, à celle du Dniéper.

Lorsqu'il s'agit d'une sculpture plus compliquée pour les tombeaux des princes, on recourut à un Tchè-

que qui signe de son nom, si étranger, de „mistr Jan“, maître Jean, les belles dalles reconvertes d'une riche imitation du brocart d'or, à Rădăuți, où sont rangés, plutôt théoriquement, les tombeaux des membres anciens de la dynastie moldave, puis à Putna, où des pierres du même caractère furent recouvertes d'un encadrement à la façon du XVII-e siècle, influencé par l'Orient.

Enfin, à côté des peintres grecs des débuts, l'Occident donna sa contribution aux fresques de la meilleure époque de l'art moldave. En effet à Popăuți, „le village du pape“, en marge de la ville commerçante de Botoșani, la peinture qu'on vient tout récemment de laver et qui, étant traversée dans l'autel par un graffito du XV-e siècle, montre nettement sa date, présente aussi une note, hautement intéressante, qui n'est pas celle d'un Orient ankylosé, malgré les merveilles de la Kahrié et de Mithra. J'ai relevé même tels saints latins, mais, avant tout, dans de grandes scènes pleines d'un profond sens psychologique, des expressions, des mouvements et des gestes qu'on s'étonne de rencontrer à cette place. Dans la Vie du Christ surtout, il y a pour tous les actes: la veille de la montagne, le chemin de la Croix, la crucifixion une majesté sereine, une douceur pleine de reproches qui montrent d'où a pu venir cet aspect nouveau, qui devait rester unique. Les rapports entre Génois et Moldaves étaient alors les plus étroits, et Étienne, qui rencontrait souvent les marchands de Caffa et de Péra, venant par son Moncastro à lui, demanda à un certain moment qu'on lui fabrique à Gênes une épée „à la façon valaque“, ce qui se trouva être impossible.

Mais l'adaptation au pays, au goût de la race eut une part très importante dans cette synthèse.

Toutes ces églises, à côté desquelles il y avait, comme à Vaslui, à Popăuți de Botoșani, des habitations primitives, malheureusement trop transformées, au point d'être méconnaissables, ont une plus large base, qui correspond à celle des maisons paysannes, à cette *prispa*



servant à se reposer, à contempler la nature et la rue, à dormir pendant les chaudes nuits d'été. Le toit a un caractère local bien dessiné et qui ajoute au charme de l'édifice. D'un large développement, permettant à la neige de glisser, aux eaux de pluie de s'épandre, il s'adapte aux lignes de l'architecture dont il recouvre séparément les parties, de sa cuirasse grise de bardeaux, la plus habituelle, et garde cependant un aspect de parfaite harmonie unitaire.

Dans le domaine de la couleur aussi la Moldavie innove. Elle est un pays où on aime cet aspect bariolé que présentent les champs verts ou dorés, les pelouses semées de fleurs sur le fonds vert des grands bois ou sous l'embrasement du vaste ciel bleu. L'art populaire entier est empreint du charme de cette polychromie aux secrets infinis, variant d'une pièce à l'autre. Aussi ne veut on pas, comme les Saxons de Transylvanie, les Polonais, les Italiens du Bas-Danube et du Pont, d'une église unie à l'extérieur, d'une „église blanche“, comme, par exception, est celle de Baia. Les matériaux doivent fournir la couleur. La base sera donc en pierre grise, des briques rouges constitueront le corps de l'édifice, traversées de bandes sur lesquelles la brique est revêtue d'émail coloré. Et, enfin, à la rencontre des arcs d'abord, jusqu'à la cime de la petite tour, ensuite comme une bande sous le toit de l'église même et de cette tour se suivent des ornements de céramique qui n'ont plus la simplicité des cabochons de Cotmeana ou de Câmpulung, mais qui correspondent plutôt à ce que présentent de plus développé dans ce genre Byzance elle-même et les parties de l'Italie qu'elle influence. Des figures bizarres, manifestant une originalité bien frappée, ornent ces disques qui s'implantent dans le mur, présentant les brillantes rondelles bleues, vertes, marrons, rouges et jaunes. Il y a les armes moldaves rendues avec une rude franchise, des êtres fantastiques, comme ceux de la vieille Assyrie, avec la couronne sur une tête humaine

qui finit le corps d'un lion, des figures affrontées et d'autres produits d'une imagination bien éveillée.

N'oublions pas les manuscrits. Au travail des moines de Bistrița en Olténie répond en Moldavie la calligraphie et les enluminures de ceux de Neamț. C'est peut-être parmi eux qu'il faut chercher les auteurs de cet admirable Évangélaire slavon, à texte grec en face, qui se trouve aujourd'hui à Oxford<sup>1</sup>. Il se distingue par une très élégante reproduction des vieux frontispices byzantins ; les couleurs sont choisies et harmonisées avec une grande délicatesse. A Neamț toute une école travailla jusqu'assez loin dans le XVI-e siècle à des manuscrits slavons dont la lettre à forte graine est d'une imposante beauté. A leur tête un Gabriel, auquel on doit un manuscrit des Évangiles à quatre planches en 1429. Un Nicodème, un Palladius, de Putna, s'inscrivent dans cette série d'artistes. La Bibliothèque de Munich possède même un autre Évangélaire, postérieur, qui ajoute à ses autres qualités artistiques l'ornement, lui aussi, des quatre grandes figures d'évangélistes : le miniaturiste donne son nom, le diacre Théodore, fils de Mirișescu. A leur tête fut celui qui devint le Métropolitte Théoctiste, puis un autre Métropolitte, Georges. Mais pour l'imprimerie on se borne à acheter les publications des voisins valaques.

Et, lorsque, au lieu de recourir aux brodeuses grecques, aux fabricants de croix de bois de cyprès au Mont Athos, aux orfèvres saxons, furent organisés dans certains couvents de modestes ateliers, on peut découvrir dans la ligne et dans le mouvement autre chose que la sécheresse byzantine ou la rudesse de trait qui caractérise la fin du moyen-âge allemand. Il y a comme une douceur rêveuse dans ces lignes fuyantes, d'une liberté que la discipline ne cherche pas à amoindrir et dans la couleur des rideaux d'église une passion de la couleur claire dans le fonds, unie à un sens des nuances effacées dans les figures qui montrent très bien que

<sup>1</sup> M. J. Bianu en a donné des reproductions pour l'Académie Roumaine. L'une d'entre elles a passé dans l'*Art roumain ancien* de N. Iorga et G. Balaș.

dans l'art de l'Est européen une nouvelle race, avec ses qualités et avec ses défauts, fait son avènement.

La littérature n'a pas la même valeur, autant qu'elle existe dans ce pays qui n'a pas trouvé son Neagoe: la femme du second âge d'Étienne est la Valaque Marie, fille du „beau“ Radu, et elle n'amène pas même les influences d'art qui dénotent la présence de la Byzantine Marie de Mangoup, peut être même de cette Eudocie de Kiev, dont la pâle figure émaciée comme celle d'une martyre apparaissait, nettement contournée malgré une réfection du XVII-e siècle, sur les murs de cette église de S. Nicolas à Jassy, brutalement détruite et odieusement remplacée par Lecomte de Noüy. Provoquées par l'influence étrangère, des chroniques du Balcan, cette littérature prend bientôt cependant une autre allure, sans atteindre jamais la couleur de la chanson populaire qui ne passa pas à côté du Grand Étienne, confondu, malheureusement, ensuite avec les porteurs ultérieurs, bien indignes, de ce même nom.

A Bistrița, la fondation d'Alexandre-le-Bon, il n'y a que de très brèves annales, complètement dénuées de couleur. Aussitôt qu'on se met à consigner l'histoire du pays au couvent nouveau de Putna, on sort un peu de la tradition. Le récit paraît s'animer lorsqu'un moment décisif de l'histoire du pays est atteint, comme surtout pour 1497, quand l'armée du roi de Pologne, Jean-Albert, qui avait envahi le pays, fut surprise et détruite dans la „Forêt Rouge“. Mais il n'y a rien des éloges que Byzantins et Slavo Byzantins ont l'habitude de prodiguer au maître. Tout est rapporté à Dieu qui décide du sort des batailles.

Étienne lui-même en pensait ainsi. Esprit très réels, d'un côté, de même qu'il est, de l'autre, d'une profonde piété, son tempérament éclate parfois dans des jets d'ironie cruelle. Ainsi lorsqu'il dit aux Turcs prisonniers en 1475, après sa victoire de Podul-Înalt, qui veulent se racheter: «Si vous êtes si riches, pourquoi être venus dans mon pauvre pays», lorsqu'il rappelle

aux Mineurs de Transylvanie, qui attaquent devant lui l'orthodoxie moldave, que c'est son pays qui leur assure par son sacrifice l'ordre de la paix. Lorsqu'il affirme devant les Polonais son droit sur l'héritage ancestral de la Pocutie et déclare ne pas vouloir quitter cette province « par sa gorge », sa parole devient dure et véhémence. Elle est touchante dans sa simplicité douloureuse lorsqu'il fait savoir aux Vénitiens qui ne veulent pas le secourir qu'il ne dépend pas du roi de Hongrie, ni d'un autre de ces princes voisins qui l'ont abandonné dans sa détresse et que la perte de ses ports est une atteinte essentielle aux intérêts de la chrétienté entière. Et il y a comme un élan prophétique dans les quelques lignes par lesquelles, aussitôt après sa victoire mentionnée plus haut, il faisait savoir aux princes et aux républiques qu'il a « foulé aux pieds » les Infidèles pour la plus grande gloire de la Foi.

Il parlait en roumain et parfois aussi en slavon, comme dans ces entretiens qui sont rendus par tel envoyé du roi de Pologne dans la question de la Pocutie. Tel de ses traités, celui qu'il conclut sur base d'égalité avec le roi Jean Albert, porte la mention qu'il y a eu, en dehors de la forme latine, ruthène, un texte valaque<sup>1</sup>. Ici encore le roumain pénètre même dans la préparation des actes solennels de la vie politique, dans l'activité des chancelleries. Par dessus les emprunts à la civilisation slave des Balcons, le fonds national paraît et se prépare à obtenir une domination naturelle.

---

<sup>1</sup> Notre *Istoria literaturii românești*, I, p. 217.

#### IV.

#### Art et littérature du XVI-e siècle.

C'est encore la Moldavie qui donnera, au XVI-e siècle, de nouvelles manifestations de l'art roumain, qui venait de gagner sous le long et fécond règne d'Étienne-le-Grand ses caractères distinctifs, destinés à passer bientôt en Valachie aussi.

Les quelques années pendant lesquelles la principauté fut gouvernée par le fils et le petit fils du grand bâtisseur furent cependant stériles. Bogdan, le premier de ces princes, fut occupé par ses guerres contre la Pologne, où il croyait pouvoir gagner, de gré ou de force, la main de la princesse Élisabeth, soeur des rois Jean Albert, Alexandre et Sigismond. A peine continua-t-on les peintures du grand couvent de Dobrovăț, dans la forêt de Jassy, fresques presque totalement invisibles qui attendent encore un travail de nettoyage ; sa femme y est ensevelie devant l'autel. Quant au jeune Étienne, fils et héritier de Bogdan mort jeune, ce mineur employa ses quelques années de passage sur un trône glorieux à des caprices d'enfant mal élevé et d'adolescent capricieux et cruel, jusqu'à ce que, la patience de ses sujets étant à bout, il fut tué, du consentement, a-t-on prétendu, de sa femme elle-même de cette princesse valaque Stana, qui était la fille de Neagoe et de Militza.

Si elle avait conservé sa situation, peut-être Stana aurait-elle suivi, dans cet autre pays roumain, le grand et noble exemple de sa mère. Mais bientôt la Moldavie eut pour souveraine une autre descendante des despotes serbes de source royale et de prétentions by-

zantines, Hélène, ou Hélène-Catherine, car elle signe, une fois, ainsi, seconde femme de Pierre, dit Rareș.

Si, sous ce prince, bâtard du grand Étienne et qui n'était guère préparé à régner, il y eut une nouvelle floraison d'art, il faut en attribuer le mérite, exclusivement ou en partie, à cette étrangère, d'une haute ambition et d'un goût raffiné, d'une grande piété, suivie par les plus nobles moyens. Hélène suivit même après la mort de son mari sous le nom de ses fils, Élie, qui devait finir en rénégat, son nom étant partout râclé ou raturé, et Étienne, destiné à avoir, pour des motifs semblables, le sort de son plus récent homonyme, cette ligne de créations artistiques. Elle en transmettra ensuite, comme on le verra bientôt, l'héritage à ses deux filles, princesses des deux pays, Chiajna et Roxane.

La principale fondation des époux princiers est Po-brata sur le Séreth, destinée à être leur nécropole, de même que l'église épiscopale d'Argeș l'était pour la lignée de Neagoe. De puissants murs du caractère général de ceux de Résava-Manassia ou de Semendrie—des modèles serbes du pays de celle qui s'intitulait sur les inscriptions mêmes de ses fondations fille du despote Jean —, mais sans la série de belles tourelles de là-bas, entourent une large cour contenant une maison princière en ruines, plus simple, avec ses petites fenêtres aux cadres de simple meneaux, et une grande et belle église. Elle a les notes fondamentales des bâtisses de cette nouvelle époque de l'art moldave: narthex extérieur jadis ouvert, comme l'ont constaté des recherches attentives, chambre des tombeaux ayant au dessus celle du trésor: les pierres sépulcrales de Pierre et d'Hélène, en marbre, sont gravées d'une très belle inscription rappelant celle des tombeaux de l'Épiscopale d'Argeș. De proportions plus vastes mêmes que pour les dernières églises d'Étienne, à Neamț et à Dobrovăț, l'édifice conserve à l'intérieur — l'extérieur ayant été reconvert d'un vulgaire enduit — des traces

d'une remarquable peinture, au moins dans la première de ses pièces.

Ces proportions ne seront pas conservées dans des édifices princiers d'une destination moins importante. C'est le cas pour les églises remplaceant d'autres qui s'étaient ruinées ou réunissant à l'initiative du prince lui-même celle de certains de ses principaux boïars, comme à Moldovița, au joli pridvor ouvert, ou à Humor, puis aussi pour les fondations de ces boïars et des clercs qui étaient leurs collègues dans le Conseil princier: Horodniceni (district de Folticeni) et Coșula (district de Botoșani), avec sa belle enceinte gravissant le colline en zigzag, oeuvres du trésorier Mathias (Mătieș), Rădăuți, refaite un peu plus tard sous l'évêque Éphrem. Déjà à Arborea on avait l'église sépulcrale de ce vieux boïar Arbore, le tuteur sacrifié du jeune Étienne. A Râșca l'évêque de Roman, Macarius, bâtitra une belle église monacale. A Baia, à Hărlău, à Suceava, où déjà il y avait Saint Georges, bâtie par Bogdan, Pierre Rareș ajoute cette solide bâtisse de Saint Démètre, où on a imité dans l'inscription tel bas-relief de Mino de Fiesole. Il s'agissait dans ces nouvelles bâtisses d'affirmer en quelque sorte combien le nouveau règne du fier et tenace bâtard se relie à celui de l'impérial aïeul Étienne gouvernant avec force, mais avec décision, le pays de son héritage.

Mais dans toutes ces églises, sauf celles qui n'ont pas pu être terminées, ce qui frappe les yeux surtout, ce qui leur crée à toutes un chapitre à part dans l'histoire de l'art roumain c'est la peinture.

Non seulement elle recouvre l'autel de ses scènes de la vie du Christ, ses biographies des saints patrons, ses grandes figures divines bénissant du haut des voûtes et sur la façade, percée maintenant de grandes fenêtres à triforium, des représentations du sort différent des âmes condamnées et des âmes bienheureuses; elle étend à l'extérieur toute une nappe multicolore, tout un éclatant tapis de sujets profanes: philosophes

et sybilles, rappels au Vieux Testament, «douanes» des âmes qui traversent les régions du ciel, arbres de Jessé, vieux sièges de Constantinople par les Arabes. Tout cela est frais et gai, avec des détails qui paraissent rappeler l'Occident, l'accord avec les lignes de l'architecture étant conservés, mais en même temps la peinture ayant maintenant le droit de prendre ses ébats.

De très belles choses, sinon les jubés en bois sculpté et doré, qui ne sont pas contemporains, au moins les frontispices de cette façon au dessus des portes, puis des sièges, des icônes s'ajoutent à cette richesse de l'ornementation par la peinture.

Puis il y eut un ralentissement. Les créations d'Hélène elle-même: telle petite église à Suceava, les deux édifices religieux, St. Georges et la Dormition (Uspenia) de Botoșani, ville donnée à la princesse, relèvent du vieux type; on n'a pas eu le temps de les faire peindre alors que si vite s'éroulaient les trônes des malheureux fils de la pieuse princesse.

Mais les filles firent ce que le sort refusa à ces fils.

Chiajna eut une certaine influence sur l'art de la Valachie, qui avait donné la Métropole de Târgoviște, solide ouvrage à plusieurs tours — maintenant malheureusement détruit, étant remplacé par une fantaisie de Lecomte du Noiÿ —, dû au mari de la soeur de Stana, Roxane, cet ancien moine d'Argeș, comme prince devenu, de Pierre: Païsius et qui prit le nom héroïque de Radu. Déjà on se dirigeait vers les emprunts au type moldave bien constitué. L'église de l'Hospice (Bolnița) à Cozia peut bien avoir des souvenirs du passé artistique valaque, comme le parement, si délicat, de briques en longueur et de pierres grises, il est bien vrai que les peintres qui lui ont donné des oeuvres tout aussi belles que la partie de la peinture de la grande église qui vient du même XVI-e siècle portent des noms slaves — ce qui ne fournit pas une preuve de leur origine —, qu'on a relevé tout dernièrement des



influences venant de la Serbie, qui avait bâti jadis chez elle, mais la sveltesse de l'ensemble, la façon élégante dont s'élève la petite tour au dessus de la nef, tout cela vient de Moldavie. Pourtant les artistes commencèrent, copiant aussi les portraits de Mircea et de Michel, se trouvant dans l'église principale, sous le règne du gendre de Neagoe, ce Radu Paisie ou Pierre d'Argeș, dont on a vu la part dans des créations plus traditionnelles et beaucoup plus vastes.

La soeur de Chiajna, Roxane, mariée d'abord de force à un prétendant malheureux, ne choisit pas non plus son second mari, énergiquement planté par la terreur sur un trône souvent éclaboussé du sang des boïars, un bâtard de Bogdan, Alexandre, dit, d'après sa mère, une femme de Lăpușna, en Bessarabie (elle est enterrée comme «princesse», à Râșca): Lăpușneanu.

Restaurateur et augmentateur parfois, comme à Rădăuți, Alexandre, que la littérature romantique du XIX<sup>e</sup> siècle a rendu odieux pour des massacres de nobles, auxquels, comme un dure nécessité de la monarchie absolue, correspondent en Valachie ceux de Mircea le Tchoban (pâtre ou vendeur de brebis), second mari de Chiajna, n'était pas seulement le plus grand marchand du pays, envoyant ses boeufs par Danzig en Angleterre, non seulement un bon administrateur, désireux d'introduire dans son pays les métiers qui s'étaient formés en Transylvanie, non seulement, enfin, un perpétuel curieux de choses nouvelles, mais aussi un sentimental, empressé de commander des prunes sèches pour sa femme bien-aimée et un pécheur préoccupé du salut de son âme, qu'il cherche, les jours derniers de son existence tragique, sous le vêtement du nouveau moine Pacôme. Sans doute sous la suggestion de Roxane, il éleva pour sa sépulture et celle des siens une église de cloître, encore plus grande que Pobrata, dans la peinture de laquelle se sont conservés sans retouches les seuls portraits du vieillard, malade des yeux, aveugle, presque fou, et des membres de

sa famille, qu'on peut comparer à ceux des mêmes dans leur fondation au Mont-Athos.

Roxane ne peut pas dominer aussi son fils volage, Bogdan, élevé à la polonaise, qui finit par se perdre dans des aventures ridicules. On ne pouvait pas demander une contribution d'art à cet autre bâtard, fils du jeune Étienne, mais ancien joaillier à Constantinople, Jean le Terrible, qui faisait brûler comme hérétique l'évêque dont il voulait l'héritage et qui finit tué par les Turcs au bout d'une héroïque révolte.

Pour avoir le chapitre suivant de cet art il fallut attendre la bonne âme que fut Pierre dit le Boiteux, Valaque d'origine, ami des Patriarches de Constantinople et époux d'une Amirali de Rhodes. Celui-ci bâtit, malgré les extorsions des Turcs et le danger, toujours renouvelé, des incursions de prétendants, malgré la menace de déposition qui le mena à un exil volontaire au Tyrol, où on voyait, dans le château d'Ambras, le délicieux portrait de son fils chéri Étienne, garçonnet aux longs cheveux blonds et aux innocents yeux bleus. Son héritage en architecture est, près de Jassy, sur une douce colline, cette Galata, nommée d'après le quartier de Constantinople auquel Pierre devait de la reconnaissance pour ses années d'exil.

C'est un solide édifice en pierre, orné à l'extérieur seulement de plusieurs rangées d'arcades lombardes, très élégantes. Les matériaux inusités lui permirent de supporter deux tours particulièrement fluettes. Destinée à renfermer les corps des membres de cette nouvelle dynastie, Galata présentait le portrait, refait malheureusement au XIX-e siècle, de Pierre, de sa femme et de sa fille Marie. Des traces de peinture ont été relevées à l'icostase. Mais à l'extérieur il n'y a pas de polychromie, d'aucun caractère.

Dans ce même genre, avec des matériaux un peu inférieurs, Aaron, fils putatif d'Alexandre Lăpușneanu, éleva, non loin de cette même capitale moldave, son église, contenue aujourd'hui dans le village auquel elle a donné son nom, Aroneanu. Le *pridvor* à colonnes, qu'on

ne constate ni à Galata, ni à Slatina, a été découvert, puis, pour les besoins du culte, comblé. L'extérieur est creusé à la base par une espèce de réplique des arcades lombardes, ici restreintes, pressées et plissées. Pour varier la monotonie de l'extérieur on a implanté en longues séries des ronds et des étoiles d'émail vert. La forte boîte de pierre se retrouve sans ornements, aussi à Todireni ou Burdujeni, où le fondateur fut Théodore Movilă. Il a dû en être de même à ce Secu, dans les forêts de Neamț, couvent de la «rivière sèche» — on se plaisait à la rapporter au Xéropotame athonite, — dont les fondateurs furent le riche et entreprenant Vornic de Pierre le Boiteux et des Movilă, Nestor Ureche, et sa femme Métrophane: son état actuel ne permet pas de préciser.

Pendant ce temps, en Valachie, on reproduit le type de l'église de l'Hospice à Cozia. On le reconnaît dans tel édicule de Vâlcea, dans Căluui, fondation des frères Buzescu, à Bucovăț (Mofleni), dûe au Ban oltenies Stépan, à Cobia, où, avec de superbes portes, aujourd'hui au Musée de Sinaia — dépassant les portes moldaves de Tazlău, église contemporaine de celle d'Aaron —, on a, en long, des lignes de disques émaillés et de bizarres vieux dessins dans les niches, puis à Tutana, large fondation du futur rénégat Mihnea II, à l'église de Michel-le-Brave, refaite et repeinte, de Bucarest. Dans l'église bucarestoise d'Alexandre, frère de Pierre le Boiteux, devenue, très augmentée, celle de son petit-fils, Radu Mihnea, la première forme n'a laissé que les pierres tombales de deux enfants du fondateur. Rien ne reste de la fondation, autrement aménagée, de Pătrașcu-le-Bon, père de Michel-le-Brave, à Râmnicul-Vâlceii.

Puis, tout à coup, en Moldavie, le passé fleuri de peintures, riche d'ornements ajoutés de Pierre Rareș revient avec les créations des princes de la famille nouvelle, à peine apparentée à l'ancienne dynastie, des Movilă.

Deux boïars, Jérémie et Siméon, dont le premier

devait régner sur sa Moldavie, laissant comme héritier son frère, qui avait cherché d'abord à s'emparer de la Valachie avec le secours des Polonais, patrons de la famille, et le Métropolitaine Georges Movilă, qui ne sera pour les Allemands du Tyrol, où il avait accompagné son prince exilé, ce Pierre le Boiteux, qu'un «Piffel», un «buffle», à cause de la forte carrure et de la terrible face quadrangulaire terminée par un barbe noire drue sur la forte mâchoire, ont donné à l'art roumain le joyau de lumière et de couleur qui est Sucevița dans ces vallées de la Bucovine qui recelaient déjà Moldovița, Humor et ce riant Voroneț, fondation d'Étienne-le-Grand, ornée de peintures pendant le XVI-e siècle.

On oublie presque l'enceinte fortifiée, rappelant une époque dure, toujours sous la menace de l'étranger envahissant, pour ne voir que l'abondance et la diversité des peintures extérieures sur fonds vert, auquel correspond à l'intérieur un autre revêtement multicolore, — en tête les portraits des fondateurs, Jérémie et sa famille, avec la belle princesse Élisabeth, qui finira en esclave des Turcs, mariée à un aga, portraits auxquels il faut une critique acérée pour chercher ces fautes de dessin qui intéressent si peu dans l'ensemble qu'a voulu créer le peintre, décorateur avant tout. C'est un hymne à Dieu et aux saints protecteurs, une fervente prière, dans l'harmonie complexe de laquelle se mêlent des voix qu'on n'a pas la disposition d'examiner une par une.

Le même amour pour la couleur se retrouve aussi dans cet édicule, malheureusement refait quant à la peinture, que Siméon et sa femme Marguerite consacrèrent dans l'enceinte de l'imposante Dobrovăț à leur petit enfant Paul.

Dans tout ce trésor d'art légué par le XVI-e siècle une note frappe: le lent abandon des solennités byzantines initiales, magnifiques et inflexibles, pompeuses et un peu dures, pour se rapprocher des réalités et surtout de l'âme populaire.

Dans la petite église de St. Élie près de Suceava, il y a

ainsi comme une groupe de jeunes guerriers moldaves partant pour une expédition d'aventure dans la scène des saints cavaliers se dirigeant vers un but mystique. Le siège de Constantinople par les Arabes est contemporanéisé en le confondant ordinairement avec la conquête de la capitale byzantine par Mahomet II: les Infidèles qui attaquent les murs sont des Turcs de ce XVI-e siècle, et on peut faire une petite étude d'armement et de technique militaire sur cette représentation. A St. Élie encore on a relevé que le saint patron conduit un char à boeuf dont la forme — et aussi le style des bêtes — reproduit la réalité permanente visible jusqu'aujourd'hui dans les champs roumains. Dans les groupes il y a plus d'une fois un rappel à l'époque du peintre. Des superstitions populaires, tout un chapitre de folklore, ont été remarquées dans la présentation de ces «douanes» que doit payer l'âme à travers les cieus pour arriver à sa destination dernière. On a souligné que cet Adam tout penaud qui tend le rouleau contenant sa promesse, son engagement à un vilain diable cornu qui se tord de satisfaction vient de cette même psychologie rurale millénaire. Ce qu'on a critiqué dans le manque d'adaptation à l'architecture, dans le détachement de la peinture comme art autonome sans devoir envers l'autre, dans le dévergondage de cette affranchie n'est autre chose que la fantaisie indisciplinée d'une nation vivant assez dans la couleur pour se sentir portée à la reproduire partout.

Des mains roumaines, de moines expérimentés, de nonnes travaillant dans quelque cloître disparu, de femmes surveillées dans leur ouvrage par une princesse de l'ambition et du goût d'Hélène Brancovitch sont sensibles aussi dans tout ce qui, au trésor des églises, accompagne le «chant» libre et joyeux de cette peinture. On n'a plus de preuves que la reliure des évangiles, celle des crucifix dont le lent et dur travail en bois doit venir de ce Mont Athos qui en conserve encore les traditions et en forme les spécialistes, et, en même temps, bien entendu, ce qu'on conserve en-

core d'argenterie par d'autres objets nécessaires au culte viennent de la Transylvanie saxonne, où une certaine décadence apparaît pour que l'élan reprenne au XVII-e siècle, surtout dans sa seconde moitié. Ce sont des gens du pays qui ont donné donc aux églises du Nord moldave leurs ornements en bois doré au dessus des portes, et de leur patient travail viennent ces beaux sièges recouverts de sculptures, dans le genre de l'art préhistorique transmis par les paysans, sur lesquels se sont assis Rareș et Lăpușneanu, de même que certaines vieilles stalles de là-bas. On importe encore des tissus, comme le magnifique épitaphion de Secu, travaillé par une nonne de Constantinople qui à voulu qu'on le sache, mais il y a une note indigène de franchise, allant jusqu'à un réalisme presque brutal, dans les portraits de Jérémie, trapu, carré et barbu, du doux Siméon, tristement assoupi, dans les pièces de brocart qui recouvraient leurs tombeaux.

La joyeuse vie locale et nationale envahit ainsi la sévère tradition empruntée. On retrouvera certaines de ces qualités dans la littérature contemporaine.

Byzance, passée par le canal serbe, donnera des imitations moldaves pour lesquelles, du reste, on a conservé le slavon, jusqu'à ces formules cérémonieuses, dûment entortillées, que le grec avait transmises à l'autre langue sacrée du Sud-Est européen. Aussi Hélène Brancovitch, dont part, dans ce domaine aussi, une initiative que le peuple n'a pas eu le moyen de diriger, dédaigne t-elle la forme, si simple, des anciennes annales de guerres, qui ne sera plus reprise dans son lachisme primitif. Elle veut pour son mari, pour leur oeuvre commune, quelque chose qui corresponde aux pages où avaient été glorifiés ses ancêtres à elle. Aussi Macarius, évêque de Roman, le fondateur de Râșca, reçut-il la mission d'adapter le style du Byzantin Manassès, depuis longtemps slavisé, aux événements du règne de Rareș et à la caractérisation même de ce prince. Et, comme Roxane, fille d'Hélène, ne pouvait

pas admettre que le règne, qu'elle inspirait, d'Alexandre Lăpuşneanu fût moins partagé, Euthyme, autre prélat moldave, un hégoumène dans ce pays, plus tard un évêque dans la Transylvanie voisine, continuera-t-il ce genre de littérature bizarrement prétentieux. Pierre le Boiteux lui-même, humble prince maladif, voudra avoir un récit plus ample de ses faits pacifiques, et ce fut un troisième hôte des monastères moldaves, Azarius, qui s'en chargea.

Les exploits d'un Jean le Terrible seront rendus en latin par des Polonais de Pologne, Paprocki, Lasicki, après qu'un Polonais retenu quelques mois à Jassy sous Lăpuşneanu, un ambassadeur de son maître, Nicolas Brzeski, avait donné une version polonaise des vieilles annales slavonnes. Pour les triomphes militaires du grand prince valaque Michel-le-Brave il y aura bientôt des poèmes en grec — lui-même, considéré comme l'espoir suprême de la chrétienté orientale entière, était le fils de la Grecque Théodora, apparentée aux grandes familles de Constantinople. A côté du poème à l'italienne, imitation d'un Torquato Tasso, de Georges Palamède, né en Crète, mais établi à Ostrog, assez près des frontières roumaines, un petit boïar, Stavrinou, chantera à la façon populaire les hauts faits du héros roumain dont il avait été un compagnon dans les batailles.

Mais déjà le roumain, réuni à une inspiration nettement roumaine, s'empare de l'histoire. Dans la compilation due au XVII-e au Vornic Grégoire Ureche, fils du fondateur de Secu, il y a tout un chapitre, d'un charme populaire impressionnant, qui raconte le furtif passage en Transylvanie de Rareş, chassé par le Sultan Soliman et abandonné par ses boïars, du prince malheureux qui dans un document slavon raconte lui-même la scène de sa prière désespérée à Pobrata devant les saintes images de l'église bâtie par lui-même. Le récit, d'un style archaïque évident, le présente prenant, presque seul, le chemin des montagnes, cherchant le passage de la Transylvanie protectrice, où il a les cités de refuge à Ciceu (Csicsö) et à Ceta-

tea-de-Baltă (Kükülövár). «Affamé et brisé de fatigue», il découvre des pêcheurs qui l'accueillent dans leur leur pauvre demeure, restaurent ses forces et l'habillent des vêtements de leur classe. Telle dame voisine dont Pierre a connu le mari l'abrite sous son toit et voici un soldat, ancien serviteur de la Cour moldave, qui, reconnaissant son maître, se jette à ses pieds et les embrasse. Maintenant, dans un riche habit, le prince monte dans la voiture entourée de douze gardiens, et bientôt les portes de Ciceu s'ouvrent devant lui. Tout ce qui suit jusqu'à son arrivée à Constantinople, où il s'en va implorer la grâce du Sultan vainqueur, est dans le même style archaïque et montre le même rédaction contemporaine en roumain.

Ureche est un homme cultivé, un politique très avisé jugeant de la hauteur de ses conceptions monarchiques, mais dans le sens de la République royale des Polonais ; il emploie une phrase sûre, courte, lapidaire, dans laquelle on sent la frappe de monnaie romaine. D'autant plus curieux apparaît ce fragment final — Ureche n'avait pas pu pousser jusqu'à son époque — où un témoin, un témoin intéressé et ému, paraît juger les événements du terne règne de Pierre-le-Boiteux, en butte aux convoitises ottomanes. Mais, alors, auprès de ce piteux maître il y avait le père même du chroniqueur, Nestor, dont on a tel rapport en roumain adressé au prince exilé, et, du reste, la correspondance de Pierre — et ses propres notes même — montre combien était fréquent l'emploi d'un roumain châtié et déjà élégant. Par dessus le typisme des vieux slavissants, il y a maintenant, comme on peut le voir par les expressions et la carrière de Pierre Rareș, un individualisme bien caractérisé, auquel tiennent aussi les voyages à travers l'Europe occidentale des prétendants aux trônes roumains. C'est dans cette note nouvelle qui précède le froid classicisme sévère de Grégoire Ureche que sont rédigées ces quelques pages.

La Valachie n'avait pas de chronique ; elle attendra pour en sentir le besoin jusque dans le dernier quart



du XVII-e siècle. Il n'y a ni récit d'incidents historiques, ni essai de mémoires. Mais pour les actes de vaillance de l'orageux Michel deux écrivains valaques surgirent. L'un, chargé par le prince lui-même, fut le logothète Théodose, qui rédigea son ouvrage en slavon ; cette forme est perdue, mais on a une traduction et un remaniement en latin par un Silésien de passage, un officier servant dans ces régions, Guillaume Walter. Une note toute différente distingue la chronique, très vivante, destinée à faire voir combien dans ce chapitre de guerres presque toujours victorieuses eurent un rôle décisif, d'initiative et de soutien, les plus riches et les plus entreprenants des boïars valaques, les frère Buzescu, Stroe, Preda et Radu, dont les moindres actions sont consignées, et en détail. Si l'unité et les proportions manquent — en plus, les manuscrits conservés présentent tous une lacune —, il y a une fraîcheur naïve, une vérité d'impression tout à fait moyenâgeuse. Et au sentiment exprimé par ces pages correspond celui de l'inscription sur le tombeau, à Stănești, près de la rive droite de l'Olt, de Stroe, blessé en combattant contre un chef tatar, parent du Khan — et un bas-relief le représente sur le point d'achever le guerrier ennemi, qui se laisse tomber sur la dos, éparpillant les flèches de son carquois. Ladite inscription énumère en roumain les actes de bravoure du jeune boïar. Et sur le rebords de la pierre sa femme fait écrire ces fières paroles: *Și n'a fost pe voia cânilor de Tatari*, «Et la volonté de ces chiens de Tatars ne fut pas faite».

Mais il n'y a pas eu seulement ces récits touchant l'histoire même du pays. On en était arrivé à demander et à pouvoir donner quelque chose de plus, dès la première moitié de ce XVI-e siècle, pendant lequel une grande transformation psychologique se produit chez les Roumains. Après le type de l'homme pieux, comme Étienne-le-Grand, qui fait hommage à Dieu de ses victoires et accepte les défaites comme un châtiement des cieux, il y avait eu dans Pierre Rareș un

homme de la Renaissance, employant tous les moyens pour arriver au but, ce pouvoir qu'il déguste avec volonté ; c'est le lutteur de race, préoccupé seulement d'un succès qui ne pourrait pas être retardé par des considérations morales. Il sacrifiera les enfants de cet aventurier italien, de ce bâtard de doge de Venise, en même temps intime du Sultan Soliman, qui voulut pour lui la couronne de Hongrie, entourée des couronnes princières de Moldavie et de Valachie, pour ses enfants ; il répondra à l'invitation à la paix de la part du roi de Pologne, qui venait de le battre, par ces paroles où il y a peut-être plus de foi que d'hypocrisie : « ce n'est pas vous qui m'avez vaincu, mais Dieu m'a frappé à cause de mes péchés » ; chassé, réduit à rien, en danger de mort, pauvre fuyard à Constantinople, il annonçait aux siens qu'« il sera ce qu'il avait été et quelque chose de plus ». Mais sa femme Hélène se distinguait de ce mari tenace et rusé, d'un réalisme plein de ressources même le lendemain de la pire des défaites : elle apportait en Moldavie, où les nobles, les princes mêmes avaient quelque chose de la tête carrée du « paysan du Dambe » l'élan poétique, la fureur des combats chevaleresques qui marquent sa race. Aussi fut-ce du serbe, de son serbe à elle, qui ne fut jamais oublié — elle écrivit les lettres d'excuse adressées par son mari à l'empereur ottoman —, que furent traduits en roumain les grands livres de chevalerie dont se nourrit l'esprit des preux du moyen-âge, en Orient aussi bien qu'en Occident, à savoir la guerre, ou l'« Histoire » de Troie, sous la forme bien connue ou, un peu aussi, sous celle que lui donna en France Benoît de S. Maur, l'abondant en rimes. Mais surtout la Vie fabuleuse d'Alexandre-le-Grand, avec ses combats contre les Amazones, contre les Indiens du roi Porus, avec les monstres bizarres et terrifiants qui sortent à la rencontre du héros macédonien. Désormais c'est là qu'on cherchera le modèle du prince combattant pour la gloire, sans se soucier des sacrifices qu'elle demande et des malheurs qu'elle attire, Michel-le-Brave

imitera donc le grand inspirateur ; à Călugăreni il se lancera personnellement, hache en main, presque seul, sur les Turcs du Vizir Sinan, il défiéra ses ennemis politiques, jusqu'au « Saxon immoral » qui est pour lui l'empereur Rodolphe, en passant par ce rival qui finira par le tuer, le général impérial Basta, auquel il promettait de lui clouer sur le front les lettres d'intrigue. Et il mourra, prédestiné à cette fin, dans l'aurole du martyr, tué par un traître le lendemain d'une victoire vengeresse sur un autre de la même espèce.

Comme on le voit, le tableau de la littérature roumaine à cette époque diffère un peu de celui qu'on était accoutumé à tracer. Celui-là ne comprenait que des écrits religieux d'une certaine catégorie. On parlait beaucoup du traducteur qu'aurait été le moine Coresius (Coresi). Or ce lettré, réduit à quitter la Valachie, où Mircea le Tchoban n'aimait pas les clercs et le leur faisait sentir, et abrité en Transylvanie, où les bourgeois saxons venaient de passer à la foi évangélique, ne fit que publier à leurs frais et pour leur profit, religieux et matériel en même temps, les anciens manuscrits hussites qui couraient le pays, la couleur de l'encre servant quelquefois à séparer, dans une seule écriture, le texte slavon de cette vieille version. Plus d'une fois il montra ne pas comprendre ce qui passait par ses mains actives. Il n'a, du reste, pas même ce souci d'art qui avait distingué, au commencement du siècle, les travaux du Monténégrin Macarius ou, plus tard, vers 1540, ceux d'un autre Serbe, Bojidar, et de son élève. Il utilise sans aucun choix pour son texte cyrillien des frontispices occidentaux. Employer le roumain seul ou le roumain à côté du slavon ce n'était pas pour lui le résultat d'une conviction nationale, mais bien un effet du désir, bien naturel, qu'avaient les Saxons d'attirer à leur Église les Roumains auxquels dès 1544 ils venaient de donner un catéchisme.

Les Hongrois calvinistes, qui avaient créé par une pression officielle une Église réformée des Roumains,

avec un surintendant et des synodes populaires, leur donnèrent par la munificence d'un hobereau transylvain un Évangile expliqué, puis, comme entre l'Ancien Testament et la doctrine de Calvin il y a un lien étroit, une version de cette *Palia* fut donnée par trois clercs roumains de ce Banat oriental, de cette „Valachie citérieure“ où noblesse et clergé avaient embrassé, sans renier cependant leur nationalité, la foi nouvelle: le volume, non terminé, parut à Orăştie en Transylvanie.

L'orthodoxie réactionna Elle s'entendit avec les Saxons de Braşov Kronstadt, de braves gens pratiques, le „juge“ Lucas Hirschel en tête, qui admirent la publication d'un autre Évangile expliqué, traduit honnêtement du vieux texte grec, ne pouvant pas susciter des défiances dans les deux principautés roumaines dont on escomptait la clientèle, et on alla jusqu'à la demander par écrit. Les prêtres de l'église de S. Nicolas des Esclavons (Şchei) à Braşov, bâtie par Neagoe, refaite par Pierre Cercel, donnent donc en 1580 cette *Cazanie*, qui dut être largement répandue.

Et, sans aucune incitation de propagande étrangère ou de gain auprès du prétendant Pierre Cercel, vivant en Chypre, un logothète, un secrétaire indigène, Radu de Măniceşti, se met à rendre en roumain un Évangélique.

Mais ce christianisme inexorablement dogmatique ne satisfaisait pas assez Et alors, ça et là, dans les villages on traduit les vieux livres de l'hérésie manichéenne logée dans le Balcans, du dualisme des „bogomiles“ bulgare, tout ce patarinisme séculaire dans lequel la Vierge descend aux enfers, du ciel tombent des épîtres dans des pierres et surtout la terrifiante figure de Satan demandant son droit, écarté par son rival divin domine tous ces sombres drames mystérieux d'une croyance persécutée. On voit le complément de la peinture superstitieuse sur l'extérieur des couvents de Bucovine.

Le roumain envahissait, du reste, tout le terrain. Dans la correspondance de Pierre le Boiteux, exilé au

Tyrol, il bat le grec et se rencontre sous la plume des compagnons de ce prince, qui écrit gauchement la langue de son pays, aussi bien que sous celle des boïars restés dans le pays. Une fois, dans sa conquête transylvaine, Michel-le-Brave lui même emploie la langue du peuple. C'est en roumain que sera écrite l'inscription qui sur la petite pierre recouvrant à Dealu sa tête tranchée par le glaive rappelle qu'il a été prince de Valachie, de Transylvanie et de Moldavie et que „les Allemands l'ont tué à Turda“.

A côté il y a eu cependant aussi une floraison épique. Elle s'attache d'abord aux princes moldaves Pour le règne de Rareș il y a un prince toujours à la chasse, une princesse qui se sent trop souvent seule et le consolateur qu'on attend et qui est Vartic, un boïar d'origine arménienne, de cette époque. Mais, si on a conservé ce petit poème, c'est dans les seules pages du chroniqueur Jean Neculce, écrivant vers 1740, qu'on a la légende du chasseur Dragoș qui, poursuivant un bison, en arrive à fonder un pays, celle d'Étienne le-Grand qui cherche par le trait de son arc la place où sera l'autel de sa fondation de Putna, celle de Rareș le pêcheur qui, rapportant le produit de sa chance, rencontre en chemin les boïars l'acclamant comme prince. En Valachie on est plus heureux. C'est dans les vers mêmes de la chanson primitive qu'après la tragédie de la construction de l'église d'Argeș on apprend les avatars du «tchoban» Mircea à la chemise noire, la vengeance de Mihnea le Mauvais contre Opișan, l'homme aux nombreux troupeaux, plus riche que son maître, le châtiment ordonné par Michel-le-Brave, dont telle victime gît au couvent de Snagov sous une pierre rappelant l'exécution contre le chevalier Radu Calomfirescu, devenu un traître.

Comme dans l'art, l'esprit populaire, sensible et rieur, aimant la fantaisie, défigurant les faits historiques, se dépensant dans l'anecdote et amoureux de la couleur, marque la littérature de cette époque.

V.

Le XVII<sup>e</sup> siècle.

Le XVII<sup>e</sup> siècle commence par la continuation des exploits d'un Michel-le-Brave, d'un côté, par les phénomènes de réaction ou d'imitation, dans le camp de ses adversaires, de l'autre. Le romantisme chevaleresque dure encore et sa domination se prolongera pendant une vingtaine d'années, pleines de combats, de conquêtes, de défaites, de souffrances en exil.

L'art a dû se ressentir de cette instabilité. Michel lui-même n'a laissé comme monument de son court règne tragique, que cette église bucarestoise qui porte encore son nom, *Mihai-Vodă*, édifice modeste, défiguré en partie par les réparateurs et n'ayant rien des fresques contemporaines. Les Movilă: Jérémie, Siméon, qui poursuivit pendant quelques années l'illusion d'un règne valaque, leurs veuves, leurs fils s'en tiennent à la grande et belle fondation familiale de Sucevița. Seul un parent de cette dynastie indigène, Miron Barnowski, prince lui aussi, élèvera la solide église de «Barnowski» dans cette même capitale moldave.

Il fallut que, en Valachie, Radu Șerban, destiné cependant à mourir dans une maison pauvre de Vienne, gagne une situation incontestable pour que le sentiment d'art se réveille. Mais, pour un long règne, en Valachie aussi bien qu'en Moldavie — ce favori permanent des Turcs pouvant se faire même remplacer, sur celui des deux trônes qu'il n'occupait pas lui-même, par son jeune fils, sous la tutelle d'Argyre, sa femme —, il y a bien peu à signaler, et ceci malgré les années d'enfance passées à Venise par celui dont

les soins s'étendirent surtout sur sa Cour, qu'il créa, sa garde princière, qu'il sut rendre brillante. A Bucarest, il reprit et agrandit l'offrande pieuse de son grand-père Alexandre, passant par dessus le lourd péché de son père, Mihnea, réduit à chercher dans l'islamisme abhorré un dernier abri, et son église, dont se conserve intact seulement le fort clocher, isolé des murs d'enceinte que Șinan Pacha, momentanément vainqueur des Valaques en 1595, voulut employer pour sa citadelle, sa *palanca*, reçut en 1625 ses restes, rapportés de Moldavie, qui reposent sous une belle pierre de marbre à longue inscription roumaine. Pendant une vingtaine d'années presque, les princes qui se succédèrent ici, en Valachie, n'eurent pas l'ambition de perpétuer leur règne par des fondations pieuses

Il en fut autrement en Moldavie, pays plus épargné par les guerres et de plus fortes traditions. Un homme extraordinairement doué y inscrivit son nom dans le développement de l'art qui venait de donner le miracle le plus récent à Sucevița. Fils d'un bourgeois de Suceava et de l'humble femme dont le tombeau fut creusé devant la porte d'entrée de la vieille église à Pătrăuți, Anastase Crimca était versé dans la connaissance de l'archaïsme byzantin et par des circonstances que nous ignorons il avait gagné la connaissance de l'art musulman. D'un côté il orna des miniatures les plus soignées ces beaux manuscrits qui sont encore conservés à Sucevița, il présida au travail des orfèvres qui recouvrent tel Évangélaire, tel livre de Liturgies d'un resplendissant vêtement de métal précieux duquel se détachent de nobles figures de saints d'un mouvement, d'une expression, d'une liberté d'attitudes qu'on ne rencontre pas dans l'art imposant et un peu dur de l'époque du Grand Étienne, dominée par les usages germaniques des Saxons. De l'autre, ce Métropolitite artiste voulut — le premier parmi les chefs de l'Église moldave, car son prédécesseur Georges Movilă s'était borné à aider l'oeuvre de ses frères princiers à Sucevița —, voulut donc avoir son monastère

à lui, payé de ses deniers et manifestant ses goûts. Près de sa ville natale de Suceava, ce représentant d'une bourgeoisie jusque là si modeste éleva le grand édifice de Dragomirna.

Entre les forts murs d'enceinte, l'église, très haute et d'une solidité à toute épreuve, développe ses magnifiques voûtes. Autant le clocher est lourd, autant est frêle, comme si elle n'était qu'une illusion, un caprice destiné à disparaître sous les yeux de celui qui la regarde, la tourelle, délicatement sculptée, comme une croix de cyprès rapportée de l'Athos, qui couronne la nef. Et, le long des lignes de l'architecture de cette église si nouvelle d'attitude, monte un tore à la façon orientale, d'un élan tordu comme celui d'une plante grimpanche. Par dessus sa ligne enchevêtrée le miniaturiste a prodigué ses teintes de couleur joyeuse, rouge bleu, vert et a émaillé d'or cette fête des yeux. La grande peinture, malheureusement, manque: la crose était à cette époque aussi peu sûre que le sceptre.

On ne pouvait pas imiter Sucevița, ni Dragomirna. Aussi un prince qui nous venait, par Constantinople, des guerres franco espagnoles dans les Pyrénées, cet Étienne Tomșa, vêtu de rouge entre ses gardiens armés, rude soldat et inexorable maître, ne fit-il que donner, à Solca, un édifice correctement froid, qui hérite de ceux qui l'ont précédé seulement certains détails de la nouvelle ornementation; du reste, la main des pédants restaurateurs autrichiens a passé par là.

L'architecte constantinopolitain ne manquait pas à cette Moldavie de la première moitié du XVII-e siècle. Peut-être sent on sa main dans la masse lourde et compliquée de cette église que le prince Miron Barnowski, par sa mère un parent des Movilă, éleva à Jassy: l'église qui porte encore son nom, mais ne conserve plus le bel épitaphion, qui rivalisait avec ceux de Crimca et de Tomșa dans leurs fondations; sur sa terre paternelle, à Toporăuți, le même Barnowski s'était borné à recouvrir d'une modeste bâtisse en pierre le tombeau de son père. Mais il donna son nom même sur le fron-



tispice, richement orné de lignes dans lesquelles le gothique d'héritage se marie avec l'ornement oriental, tout cela étant parsemé de rosettes et pointillé de couleur, de la bizarre église de S. Sabbas, création, dès environ 1580, de ces moines du monastère homonyme à Jérusalem qui étaient les banquiers secrets de Pierre la Boiteux

Avec la quatrième dizaine du XVII<sup>e</sup> siècle les deux pays roumains se réveillèrent, sous des règnes stables, ceux de Mathieu dit Basarab, en Valachie, et de Lupu, qui se fit appeler, à la façon impériale byzantine, Basile, à de plus grandes ambitions dans l'art religieux.

Mais il y a une grande différence de caractère entre l'oeuvre de ces deux restaurateurs et fondateurs.

Le Valaque, ancien officier du grand Michel, ancien partisan dans les guerres pour le pouvoir suprême, représente la volonté du «pays», des grands boïars, mais, au moins autant, des petits, des hobereaux de la campagne, amateurs d'aventures guerrières. C'est un vieux barbon, simple d'attitude, rusé de politique, amicalement soutenu avec un dévouement sans conditions, comme Henri IV. Il veut partout l'église, la bonne église en briques, mais tout ce qui serait la pompe, celle qui mange l'argent des pauvres, est étranger à sa politique dans l'art. A Sârindar (l'église des offices de quarante jours après la mort) de Bucarest — malheureusement détruite à notre époque sans en avoir pris au moins les plans —, à S. Démètre de Craiova, connue à peine dans ses grandes lignes, car elle a été remplacée par une bâtisse dans le goût faux de Lecomte du Noüy —, à l'Eglise Princière de Târgoviște, bâtie d'abord, avec le palais à l'occidentale que signale en passant par le pays Bongars par Pierre Cercel, l'hôte de Venise et de la France des mignons à Arnota, sur la cime de la haute colline olténienne, où il repose, à côté de son père, dans ses autres fondations renouvelant une oeuvre antérieure qui s'en allait en morceaux, Mathieu rend le type accoutumé des murs partagés par la tore en deux registres d'arcades lombardes

ou d'ornements en parallélograme allongé qui leur correspondent. Sous le toit et des deux côtés de ce tore des briques placées, à la byzantine, d'angle sont la seule décoration. Le péristyle n'a pas de sculptures ; autour des portes et des fenêtres à peine paraît la fleur de l'Orient. Sur les tombeaux de Mathieu et de sa femme, la bonne dame Hélène, aimant à faire fabriquer des tissus pour les églises entre les murs de son simple palais, les ornements qui entourent les belles lettres étrangères d'une inscription artificiellement pompeuse montrent une imitation de la Russie moscovite, européanisée, dont les pratiques venaient d'être introduites par le frère d'Hélène, le lettré Udriște Năsturel, même dans le domaine de l'imprimerie. Dans la peinture, pas d'innovation : elle est, du reste, rare.

Cette forme d'art passe aux successeurs immédiats de Mathieu, moins „sages“ et par conséquent moins heureux que lui. Celui qui par ses intrigues avait troublé les dernières années du vieillard, arrêté par ses mercenaires devant ces murs de Târgoviște dont quelque pan surplombe la ville amoindrie de notre époque, Constantin, encore un Basarab, dit le Camus (Cârnu), à cause de l'opération au nez qui devait servir à écarter du trône ce bâtard, fils de la femme d'un prêtre campagnard, du belliqueux Radu Șerban, donne au pays la Métropole de Bucarest, sur laquelle a passé une grande transformation fatale vers la fin du siècle suivant, l'église, odieusement refaite, de sa femme Bălașa à Târgoviște — elle voulut y être ensevelie et cet édifice à la haute tour de veille qui domine encore la campagne vers le Danube, en marge de Craiova, Jitianu.

Plus tard, après 1660, lorsque les querelles de parti entre les Cantacuzène et leurs adversaires déchireront le pays, celui des membres de la famille d'origine impériale qui arriva à régner, Șerban Cantacuzène, répara à l'aide du boïar Cornescu, sculpteur de vocation qui inscrivit son nom sur les murailles renforcées, l'église de Neagoe à Argeș et dans la forêt de Cotroceni, près de

Bucarest, où il avait réussi à échapper aux persécuteurs envoyés par le prince Duca dont il courtisait la femme, il fixa le type, dont la simplicité se maintenait encore, de l'église valaque de ce XVII-e siècle. La femme de Şerban, Marie, voulut avoir sa petite église à Bucarest.

Ici il y a un développement, un long développement normal. En Moldavie, au contraire, sous Basile Lupu et sous celui de ses successeurs qui fut assez durable et assez riche pour pouvoir bâtir, le Rouméliote Duca, du reste parfaitement assimilé et marié à cette indigène, Anastasie Buhuş, qui sans doute en régla l'action dans toutes ses fondations, on procède par saccades, comme dans la vieille Valachie des Radu et des Neagoe.

Deux grandes églises nous sont restées de la magnificence du pompeux Basile dont le père, d'origine roumaine, mais balcanique, avait servi Radu Mihnea. Aux Trois Hiérarques de Jassy il y a la continuation de l'édifice moldave classique, de pierre, à deux tours, aux ornements gothiques autour des portes et des fenêtres. Mais, à la place de sa polychromie extérieure, il y a la sculpture minutieuse, de caractère asiatique, de chacune de ces pierres qui se succèdent sans se ressembler: Lecomte du Noüy, qui a appliqué à cet édifice, d'un goût douteux dans le détail, mais hautement remarquable, les tristes procédés de l'église épiscopale d'Argeş, a prodigué à l'extérieur un or criant, alors que l'intérieur, complètement refait, a bénéficié du talent hardiment innovateur de son frère, le peintre. Il faudrait écarter à Golia, à Jassy aussi, église du XVI-e, fondation du logothète de ce nom (Golea), ces pilastres encastrés dans le mur dont l'affublèrent des restaurateurs hongrois sous le règne du Phanariote Grégoire Ghica, il faudrait revenir par dessus le bleu violent des retouches ordonnées par les hégoumènes grecs d'une époque encore plus récente, pour avoir l'édifice du XVII-e siècle, dont se couronne le type, avec les trois tours, avec le bas-relief sur marbre, à l'entrée du «pridvor»,

représentant l'Annonciation, les lignes gothiques au dessus de la porte qui mène au pronaos: ici comme aux Trois Hiérarques des peintres russes qu'on avait fait venir dans ce but de la lointaine Moscou dominant les fresques aussi bien que les belles icônes sur fonds d'or aux auréoles reliées. En Valachie même Basile, réconcilié à Mathieu, transporte à Târgoviște (église de la paix, Stelea) le type moldave pur, constellé de cabochons d'émail vert et agrémenté de caprices orientaux.

Si Étienne, le jeune fils dévergondé de Basile, se borna à des retouches de peinture dans l'église de Hlincea, près de Jassy, fondée par le gendre épirote de Pierre le Boîteux, Zoto Tzigaras, si le bon vieillard buveur Eustratius Dabija ne fit que gêner un peu, par une réparation dans le genre oriental, l'église de Putna, sacrée par le tombeau d'Étienne le Grand, Duca et Anastasie, qui ne réussirent pas à terminer cette grande bâtisse de la Métropole, qu'ils voulaient donner à la nouvelle capitale, Jassy, fondèrent, à une époque où des boïars comme l'eunuque (Hadâmbul) Iani et les Cantacuzène moldaves (à Pașcani), ajoutèrent leurs dons pieux à ceux des vieux princes, entre autres, sur la hauteur qui avait soutenu la vieille citadelle, Cetățuia, un nouveau et splendide monument à l'art moldave.

Pas d'exagérations dans le genre, tout personnel, de Basile: au lieu des pierres sculptées par un art d'orfèvre d'Asie, une bandelette de fleurs délicatement soulevée en relief partage les deux registres. A l'intérieur la peinture, aujourd'hui barbouillée d'un bleu dur, ne dégénère pas; pierres tombales, objets du culte sont dans un style noble. Dans les cellules des moines, dans le grande cuisine à coupole dans le palais princier, fortement voûté et orné de fresques encore apparentes, préside le même goût. Jamais le bison moldave n'avait été empreint d'une façon plus magistrale que sur le formidable clocher qui domine l'ensemble.

Puis cet art s'en va mourir dans tel coin de montagnes, de la patriarcale Vrancea des pâtres chantant

la brebis prophétique qui annonce la mort du jeune meneur de troupeau, avec cette église de Mira, où voulut être enterré le prince improvisé, ancien officier polonais, sur une souche de petits propriétaires à demi-paysans que fut Constantin Cantemir. Il n'y aura une résurrection, momentanée, que vers 1740, lorsque le prince Grégoire Ghica, un Maurocordato par sa mère, la première femme médecin de l'Orient, ce prince qui aimait à passer en revue les anciens monuments, reprit le vieux couvent abandonné de Balica, boïar apparenté aux Movilă, pour en faire, entre des jardins à la manière de l'Orient, un si bel édifice que le peuple lui attribua ce nom de Frumoasa, la Belle: s'il avait pu aussi empêcher la restauration du XIX<sup>e</sup> siècle, qui lui a donné cependant d'assez jolies fresques dans l'ancien style!

Pendant ce laps de temps, durant toute une quarantaine d'années, la Valachie jouit du riche règne paisible d'un Constantin Brâncoveanu, descendant des Basarab et des Cantacuzènes en même temps, qui avait le droit à l'aigle simple valaque et à l'aigle bicéphale des empereurs de Byzance, dont il reprit la tradition.

Dans ses deux capitales, sur toutes les terres de son magnifique héritage, il fit bâtir et réparer. Son ambition tenait à ce que ce nom nouveau soit accolé sur tous les édifices d'art vénérables à ceux des antécédents. On retrouve son timbre et sa figure bénigne, aux grands yeux noirs et à la barbe ronde, taillée comme celle des Sultans de son temps, aussi bien à l'église de sa femme (*dintr'o zi*) à Bucarest, à Mcgoșoaia, près de cette capitale, où il éleva le plus beau de ses palais, à S. Georges le Nouveau de Bucarest qui attendait les pauvres restes du riche prince, décapité avec ses fils et jeté à la Mer, à Hurezi, en Olténie, cet ensemble de fondations, de lui, de la princesse, de leurs fils qu'il fit bâtir comme nécropole d'une dynastie nouvelle, qu'à la Cozia de Mircea le premier. Il paraissait vouloir résumer dans l'oeuvre de sa volonté rénovatrice l'histoire entière de l'art dans son pays valaque.

Ce qui marque ce chapitre nouveau de l'art roumain c'est d'abord le renouveau de la sculpture. Le boïar Cornescu eut des successeurs. Se rattachant aux traditions de l'Italie, qui n'avait jamais été mieux connue, surtout à Venise, par les Roumains, empruntant des détails à la Renaissance occidentale, il recouvrit d'arabesques et de fleurs les encadrements des portes et des fenêtres, les colonnes canelées, les marges des escaliers, les loggie riants au soleil, les pierres tombales.

Cet art de gaieté et d'abondance se complète par une peinture souriante et rondelette, négligemment répandue dans tout l'intérieur, allant jusqu'à l'innovation des scènes historiques, malheureusement disparues, dans le palais de Mogoșoaia — dans les autres, à Potlogi, à Doicești, le stuc seul forme l'ornementation. Ici c'est encore Venise qui inspire et une vague influence des belles harmonies ornementales d'un Véronèse se rencontre sur ces murs valaques de la fin du XVII-e et du commencement du XVIII-e siècle.

Des boïars apparentés au prince, comme ses oncles, Constantin, à Afumați, Michel, à Colțea de Bucarest, travaillèrent à cette même grande efflorescence d'art, prodiguant sculptures sur bois et sculptures en pierre, larges fresques multicolores.

Les Phanariotes, beaucoup plus pauvres, ne consentiront pas à abandonner la tradition d'art ancien. Alors qu'un évêque grec, le titulaire du siège de Stavropolis, donnait à Bucarest le bijou de sa „Stavropoléos“ et le Métropolitte Daniel, derrière la loggia de son modeste palais, bâtissait une jolie chapelle, restée intacte, Nicolas Maurocordato logeait les livres de sa magnifique bibliothèque, convoitée par les princes de l'Occident, dans ce couvent de Văcărești, près de sa capitale, où il voulut être enterré. Jamais la colonne canelée ne fut plus largement recouverte de sculptures que dans cette vaste église, accompagnée plus tard d'une délicate chapelle et entourée de hauts murs qui présentent çà et là les colonnettes des loggie. Grégoire Ghica ne suivra

que de bien loin cet ambitieux prédécesseur lorsqu'il se ménagera une nécropole à Pantéléimon, dans une autre région de la banlieue bucarestoise.

La littérature du XVII-e siècle commence elle aussi par des ouvrages capables d'entretenir cet élan vers les hauts faits, les gestes magnifiques, qui durera longtemps encore après la mort du héros représentatif qui avait été Michel-le-Brave.

Dans un couvent de l'Olténie, par ordre d'un évêque de Râmnic, Théophile, un moine obscur dont on ne sait rien, pas même son vrai nom, Michel Moxa ou Moxalie, fut chargé de donner à cette société de chevaliers aventureux l'histoire du monde telle qu'elle était présentée dans les „chronographes“, c'est à dire en rapport, d'un côté avec la tradition religieuse, de la volonté divine régissant le monde, et, de l'autre, avec les „monarchies“, voulues ou tolérées par Dieu, qui se succèdent. Puis d'autres, le Moldave Danovici, un troisième écrivain, donnaient des travaux semblables, malheureusement encore inédits. Par de pareils écrits, d'un style aussi ferme que pittoresque, on ne s'initiait pas seulement au développement de l'humanité, mais on avait devant soi le modèle des sages empereurs et des princes assoiffés d'idéal.

D'anciens officiers de Michel vécurent presque vers la moitié de ce siècle. L'un d'entre eux fut aussi ce bon vieux Mathieu Basarab, prince par le volonté du pays, des boïars combattants, dont on a un portrait le représentant comme un ancien de village, le visage bouffi par les fatigues des années, les yeux doux perdus dans les idées, le bonnet de fourrure tombant en pli sur les oreilles: un patriarche respecté, malgré la révolte de ses soldats, qui mourra, souriant, un beau jour de printemps, à l'air libre, sous les premiers rayons chauds du soleil. Mais sur les derniers jours de cette génération remuante tombe une grande paix, bénie par une profonde foi religieuse.

Ce long règne selon la plus sacrée des traditions ne

voudra pas avoir une histoire. On ne continuera pas le poème en grec de tel réfugié de cette nation devenu hégoumène au couvent où reposait Michel, Mathieu de Myrrhe. A peine quelques pages d'une compilation postérieure, décrivant cette bataille de Finta dans laquelle les hobareaux armés de la Valachie vainquirent les bandes exercées des Cosaques combattant dans l'armée, bien supérieure, de Lupu, paraissent venir de cette époque même.

Ce à quoi on pense surtout ce sont les livres d'église. Avec des imprimeurs qu'on a fait venir, comme chez les Moldaves aussi, de la Russie soumise au roi de Pologne on imprime des livres du culte en slavon, trois explications des Évangiles, de dimensions différentes, y ajoutant telles explications des mystères pour un clergé séculier encore ignorant, — tout cela sous la haute surveillance d'Udriște Năsturel, l'ancien élève, très prétentieux, des écoles russo-polonaises, dominées par la haute personnalité, largement influente, de ce Pierre Movilă, fils de Siméon, prince, tour à tour, de Valachie et de Moldavie, qui fut, comme hégoumène à Kiev, puis comme Métropolitte de la Russie soumise au roi de Pologne, le restaurateur de l'orthodoxie périclitée dans ces régions.

Udriște lui-même reste dans ce monde d'idée, vieillôt et restreint, même lorsque ce traducteur du latin en slavon de l'*Imitation de Jésus-Christ* passa par delà les livres d'église pour donner aux lecteurs de sa nation un ouvrage réunissant l'exposition romantique à l'enseignement moral.

On aura donc grâce à lui, en fort beau langage, l'histoire moralisatrice, la parabole, devenue chrétienne, du Bouddha qui découvre la douleur humaine, les fatalités de l'existence pour en arriver, par un doux enseignement de moine, au suprême renoncement, condition du bonheur absolu et, pour les fidèles du Christ, préparation à la vie sans douleurs et sans fatalités.

Et, malgré les tragédies politiques d'un trône disputé,



ce courant se poursuivra jusqu'au moment où les ambitions politiques des Cantacuzènes, apparentés à la vieille dynastie de Radu Șerban et héritiers de ses droits et de ses terres aussi, provoquera des passions capables de nourrir une autre littérature. On aura donc, avec un Évangile en roumain, la traduction, probablement encore sous l'influence du beau-frère de Mathieu Basarab, de cette «Clef de l'interprétation» (*Cheia înțelesului*), qui est due au moine russe Ésaïe Galetowski, dont on traduisit encore, sans arriver à le publier, le gros ouvrage contenant les Miracles de la Vierge.

Il y avait eu déjà une tentative moldave de donner une traduction complète de la Bible, après tous les efforts pieux des moines qui travaillaient en s'ignorant. Elle fut due à ce bizarre type aventureux, Nicolas Milescu, qui fut candidat au trône, introducteur de la Russie dans les mystères moyen-âgeux des «Chresmologes» et des Histoires de Sybilles, adversaire, couvert d'une vieille armure théologique, des „hérésies“ du Pape, tout en découvrant aux Occidentaux en pleine querelle religieuse le vrai sens de l'orthodoxie dans tel opuscule latin. Mais cet essai hardi n'eut pas les honneurs de la publication. Ce fut donc en Valachie d'abord, par les fatigues fructueuses de tout un groupe de clercs et de laïcs, qu'on arriva à cette oeuvre, glorieuse pour toute la race qui fut la grande Bible de 1688, dite «du prince Șerban».

Tout autrement se manifestera dans le domaine de la littérature l'influence de Lupu, prince de Moldavie, sous le nom de Basile.

L'émule des empereurs de Byzance, qui pensait à la possibilité de s'installer, à la suite des Polonais et des Vénitiens, à Constantinople, voulut créer en Moldavie une école d'études supérieures, grecque et slave, présider à Jassy des synodes où sera proclamée la nouvelle forme du catéchisme orthodoxe, qui fut défendue ensuite contre les calvinistes envahisseurs de

l'Église roumaine de Transylvanie, décréter des lois à la façon byzantine, donner aux lecteurs moldaves des traductions de la littérature hellénique.

On eut donc une compilation, aussi d'après un Occidental, Prosper Farinacci, des *Basilicales*, due à des Grecs rassemblés autour de l'impériale personne du Voévode. La Valachie imita aussitôt cet ouvrage prétentieux et inapplicable, après des siècles de distance, dans une société patriarcale, vivant d'après des normes bien différentes. Mathieu avait déjà publié une „*Pravila*“, un livre de droit, s'inspirant des mêmes souvenirs anciens ; il s'empressa de faire passer dans sa seconde *Pravila* tout ce que son émule moldave avait réussi à mettre ensemble dans un Code plutôt théorique.

On transposait aussi en roumain l'essence de la réglementation byzantine concernant la foi et le culte («*Les Sept Mystères*»). Mais Basile aurait pu surtout se glorifier d'avoir vu passer en belle prose roumaine le texte entier d'Hérodote, qui ne fut fini, par le logothète Eustrate ou plutôt par ce Nicolas Milescu, qui fera aussi, pour ses nouveaux maîtres moscovites, la description de la lointaine „*Kitaï*“ chinoise, que pendant les dernières années de la guerre de Crète.

Un pareil règne devait susciter une chronique, la chronique en roumain, partant des origines même de la principauté. Grégoire Ureche, Vornic de Moldavie, ancien élève des écoles de Pologne, où sa famille avait eu jadis des propriétés et des entreprises de commerce, donnera cette large exposition, dans le tissu de laquelle se mêlent le contenu sec des annales en slavon, les sources polonaises employées avec une critique gardée par un patriotisme discret et ça et là des souvenirs personnels. Le tout armé d'une conception politique à la polonaise : respect pour le roi, mais égards pour la «*république*» des boïars, téléologie religieuse animant les événements, autrement inexplicables, de l'histoire. A cette époque de classicisme, pendant laquelle on s'efforce de relier aux origines romaines les tristes avatars d'une dure existence historique, la phrase roumaine

elle-même a l'allure brève et ferme du latin. Malheureusement les hasards de la vie d'Ureche arrêterent le récit à la fin de ce XVI-e siècle que le chroniqueur, plutôt historien, ne connaissait pas par lui-même.

Sous ses brillantes choses de pure décoration, il y a cependant, dans ce second pays roumain, la continuation de la forte veine populaire.

Un fils de vigneron du côté de Putna, qui, en dépit des concurrents grecs, plus savants, réussit à être élu Métropolitte de Moldavie, Barlaam, en fut, d'abord, le représentant pour passer ensuite la main à un autre, encore plus zélé et beaucoup mieux préparé.

Barlaam donna pour les siens, dans leur langue de chaque jour, dans cette langue pétrie par le travail et nourrie de douleurs un livre admirable, qui trouva son chemin jusque dans les plus humbles villages de cette Transylvanie où, depuis la moitié du XVII-e siècle, les Rákóczy, princes du pays, représentants militants du calvinisme, faisaient l'impossible pour éduquer les nôtres dans la Réforme, à l'aide d'évêques persécutés aussitôt qu'ils oubliaient leur ligne de conduite, se servant dans ce but d'ouvrages imprimés en roumain, Psautier, Évangile expliqué. Jusqu'hier les paysans demandaient à leur curé que les préceptes évangéliques leur soient présentés dans cette douce langue ancienne recouvrant des suites d'idées qui sont probablement originales, des expressions poétiques qui n'ont pas été cueillies dans des modèles gréco-slavons.

Dosithée, d'abord moine dans un des grands couvents des Carpathes moldaves, puis évêque de Roman et ensuite Métropolitte de sa patrie moldave, pour passer par toute la série des malheurs de la principauté et finir en clerc orthodoxe sur les terres du roi de Pologne sans qu'on eût jamais retrouvé son tombeau, était fils de marchands orientaux vivant en Galicie, où la colonie grecque, à laquelle se rallièrent beaucoup de Moldaves, était nombreuse. Il connaissait, avec son grec à lui, le latin, le polonais, bien entendu, aussi le slavon d'église et, non sans une certaine difficulté aux

débuts, il arriva à maîtriser complètement et dans toutes ses nuances cette langue roumaine, arrivée à une phase presque définitive comme capacité d'exprimer les idées de l'époque.

Cet étranger de naissance fut le plus hardi innovateur dans le passage, devenu nécessaire, du slavon engourdi à cette langue du peuple, fluide et colorée; assez dégagée pour servir d'instrument aux façons de pensée les plus différentes. Il fut un traducteur infatigable, qui osa s'en prendre, un peu gauchement, aux vieux hymnes mêmes de la liturgie des saints Basile, Grégoire et Jean; le Psautier en eut une nouvelle traduction, et les prières de la Vierge se présentèrent pour la première fois d'un façon intelligible au peuple. Mais ce qui fait son grand mérite littéraire et présente un énorme progrès dans le développement du courant populaire dans la littérature roumaine ce sont les Vies des Saints et surtout son Psautier versifié.

Recueillies dans plusieurs oeuvres grecques, les „Vies“, qui furent publiées dans toute une série de petits volumes, donnaient la nouvelle, le roman à cette époque de préoccupations pieuses. Quant au Psautier, si l'évêque poète a été peut-être inspiré par un essai analogue en Pologne, il a emprunté au meilleur langage du peuple non seulement le rythme bref, fluide, capable d'accompagner toutes les nuances de la pensée et du sentiment, mais aussi le ton de la vieille chanson des pâtres et jusqu'aux termes de comparaison qui touchent, comme dans le „franciscanisme“ de la littérature du moyen-âge, tous les domaines de la vie pratique. Aussi cette poésie, religieuse et populaire en même temps, fut-elle aussitôt adoptée par les humbles. Elle passa dans les pauvres recueils manuscrits des prêtres de village qui écrivent en grosses lettres timides les lamentations, correspondant à leurs propres douleurs, sur les rives de „l'eau de Babyloine“ et plus d'une fois le psaume adapté ainsi à l'état d'esprit des humbles fut-il une consolation dans les jours difficiles, jusqu'à ceux de la guerre pour l'intégration et l'existence même du pays.

Mais une nouvelle période commence en Valachie avec les luttes pour le pouvoir des Cantacuzènes et de leurs adhérents. Une forte passion politique anime ceux qui se disputent le trône et les dignités. Il y a de la haine, de la soif de vengeance, de la compassion pour les vaincus qui ont succombé. Si la principauté n'avait pas eu jusque là de chronique, pour noter seulement les événements qui se succèdent, elle en gagnera plusieurs lorsque les partis s'affronteront, cherchant à éterniser par la page écrite les sentiments qui les ont animés. Il y aura donc entre 1680 et 1690 tout un mouvement littéraire suggéré par ces sentiments, et il donnera la chronique du logothète des Cantacuzènes, Stoica Ludescu, qui chercha à coudre ensemble, comme introduction à son propre récit, les chapitres isolés de l'histoire du passé et, de l'autre côté, au bout d'une autre compilation, les véhémentes sorties de Constantin Filipescu le capitaine, qui s'acharne contre cette famille dominante. Un peu plus tard, Radu Popescu entreprendra une oeuvre encore plus hardie, dans un ton d'impitoyable critique, qui ira, réconciliée pourtant avec des pouvoirs nouveaux, mais entrecoupée par les imprécations jusqu'après l'installation des Phanariotes.

Radu Popescu avait écrit aussi des Mémoires, d'une partialité tout aussi évidente et tout aussi naturelle. La Moldavie en a d'autres, d'un caractère beaucoup plus élevé. Ils sont dûs à Miron Costin, Grand Logothète, fils d'un conseiller étranger de Radu Mihnea et lui aussi, comme Ureche, élève des écoles de Pologne, plus que cela: client des hauts dignitaires de ce royaume et du roi héros Jean Sobieski lui-même, Écrivain de langue polonaise, ayant dédié des opuscules historiques en prose et en vers à ses patrons, Miron Costin, destiné à périr précisément à cause de ses relations avec les Polonais, suivra dans ses mémoires qu'on appelle une chronique aussi bien ses propres penchants, d'un individualisme un peu capricieux, sans rien de la discipline de son prédécesseur, que des modèles trouvés dans le pays voisin, qu'il considérait

comme sa seconde patrie. Il touche aussi — et ce sera un devoir, désormais, pour tout écrivain historique roumain — à la question des origines romaines.

Mais son fils Nicolas Costin ne fut qu'un érudit sec, traducteur de l'„Horloge des princes“ de Guevara et amplificateur de l'oeuvre de Miron, et tout un groupe d'écrivains peu doués ne firent que pousser plus loin le récit des événements qui forment l'histoire de la Moldavie, jusqu'à ce Jean Neculce, qui, vers 1740, représente bien autre chose par le charme de ses souvenirs.

Après 1690 et jusque assez loin dans le XVIII<sup>e</sup> siècle il y a pour la prose roumaine — car, dans la poésie, Dosithée restera isolé — un grand changement, correspondant à cet art qui réunit à l'ambition de son élan la douceur, presque populaire, des ornements.

En Valachie, un riche boïar, de très haute famille, frère du prince Șerban et oncle de Brâncoveanu, lui-même destiné à gagner le trône à son fils Étienne et à mourir avec lui, d'une façon obscure, dans la geôle turque, Constantin Cantacuzène le Stolnic („l'échanson“), entreprend d'écrire une histoire complète de sa race jusqu'aux éléments, qu'on n'entrevoyait pas jusque là, de la péninsule des Balkans. L'ancien pèlerin à Venise, l'étudiant à Padoue dont un hasard heureux a conservé le naïf cahier de notes, le correspondant du célèbre comte Marsili, auquel il a fourni des renseignements sur son pays, veut élever dans cette oeuvre comme son Hurezi à lui. Et, de même que le couvent aux hautes proportions est agrémenté de tout ce que peut donner une sereine et gaie inspiration de la peinture, de caractère presque populaire, le Stolnic cherchera dans les documents, les inscriptions, les coutumes et jusqu'à la chanson populaire les éléments de son récit, allant jadis jusqu'après 1206, mais coupé dans les manuscrits existants à l'époque d'Attila. Le style est riche de réminiscences italiennes, la période est large et cadencée, mais plus d'une fois l'esprit espiègle du

boïar campagnard surgit vivace au milieu de la phrase aux longs plis.

Le Moldave Démétrius Cantemir, prince régnant enveloppé en 1711, après seuls quelques mois de règne, dans la catastrophe de Pierre-le Grand, aux espoirs duquel il s'était livré, choisit, avec la même ardeur que Constantin Cantacuzène, le sujet qui tenait le plus à coeur aux membres de cette génération. Formé à Jassy même par un „médecin-philosophe“ crétois, envoyé à Constantinople comme ôtage par son père, initié pendant toute une jeunesse en même temps à l'érudition grecque, à la littérature fleurie de l'Orient musulman, à l'esprit „philosophique“ occidental dans les salons de Péra, ce grand savant put mener à bout dans son exil russe sa „Chronique des Romano-Moldo Valaques“ et son Histoire de l'Empire ottoman qui, avant de paraître en français, en anglais, en allemand, put donner à Montèsquieu ami d'Antiochus, fils de l'historien moldave et ambassadeur de Russie à Paris, l'idée des «grandeurs et décadence d'empire». Il y a dans ces ouvrages une riche information, sertie par une critique parfois un peu gauche et revêtue dans un style qui sent trop la phrase latine. Mais le princier érudit est, en même temps, bien le fils du paysan moldave arrivé au trône par un simple hasard. Il y a dans la Vie latine de son père comme un ton de ballade ; dans sa „Description de la Moldavie“ il descend jusqu'aux coutumes et aux superstitions populaires, et son „Histoire hiéroglyphique“, présentant les intrigues de Constantinople, entre Moldaves, comme une fable orientale sous les noms d'animaux de l'apologue, renferme une substance qui est aussi celle des vieux contes qui de l'Inde lointaine étaient venus jusqu'au Danube.

---

## VI.

### Les XVIII-e et XIX-e siècles

Les Phanariotes, du reste des princes n'ayant rien d'hostile à l'égard des Roumains, leurs sujets, dont ils dépendaient plutôt, et sous plus d'un rapport, ne pouvaient pas maintenir la tradition de grands bâtisseurs des princes qui les avaient précédés. Pauvres, mal assurés sur leur trône toujours branlant, à la merci de toutes les compétitions et de toutes les intrigues, ils ne savaient pas même où ils finiraient leurs jours : à Jassy, à Bucarest, dans leur Fanar familial ou dans quelque place de lointain exil. Aussi, après Nicolaș Maurocordato, enterré à Văcărești, et Grégoire Ghica, dont les ossements reposent à Pantelimon, connaît-on à peine pour quelques-uns d'entre eux la place où ils sont ensevelis. Celle où fut déposé le cercueil de Constantin Maurocordato, comme son père un grand lecteur et un bibliophile passionné, doit être quelque part dans la capitale moldave, où ne gît aucun autre prince de l'époque, leurs tombeaux étant dans les villages autour de la ville impériale ou bien dans la Russie des fuyards et des expatriés (un Emmanuel Rosetti-Giani, un Constantin Ypsilanti, enterré à Kiev). En Valachie manque le tombeau d'un Alexandre Ypsilanti, des Mourousi, des Caragea, des Soutzo (sauf l'un).

L'église-nécropole n'est plus de mode pour ces vagabonds perpétuels d'une ambition jamais assouvie. Ils n'en ont pas le besoin, et les moyens non plus ; à peine ajoutera-t-on, pour une raison qui reste inconnue, au vieil édifice de Cotmeana, déjà délicatement réparé



sous Brâncoveanu, ou bien on recouvrira de mauvaises peintures la jolie petite chapelle de Michel Cantacuzène le Spatar dans les forêts de Sinaia ; n'oublions pas non plus la réfection, dans le style, des belles fresques de l'église princière à Târgoviște, sur le frontispice peint de laquelle le nom d'un des derniers de ces Grecs se réunit à celui des grands fondateurs d'une époque meilleure.

Il n'y a qu'une exception, cependant assez remarquable. Un élan de philanthropie saisit ces princes élevés pour la plupart dans le Constantinople des Turcs, où on est compatissant aux misères du prochain, suivant les règles de l'islamisme, entretenant les chiens sans maître et délivrant les oiseaux en cage. L'hôpital, peu sympathique aux Roumains, qui entendent souffrir et mourir sous leur propre toit, s'impose à ces „philanthropes“ de mode orientale comme un des plus grands devoirs : ils paient de cette façon la rançon d'être princes. Aussi après Michel Cantacuzène, qui bâtit pour les pauvres et les étrangers l'hôpital de Colțea à Bucarest, après Grégoire Ghica, dont la munificence attendrie pour la misère humaine avait créé déjà ce Pantelimon où il devait reposer, Constantin Racoviță, inconsolable de la mort de sa jeune femme, une Constantinopolitaine, ensevelie à Golia sous une pierre dont l'inscription pleure une perte irréparable, éleva-t-il à Jassy l'hôpital de S. Spiridion, encore un saint consolateur, et dans son enceinte fut bâtie cette chapelle, aujourd'hui méconnaissable sous les nouvelles couches d'enduit et sous les briques surajoutées avec prétention, qui devait bientôt recevoir le corps décapité du prince Grégoire Alexandre Ghica. De ce même pieux buveur que fut sans son inconsolable veuvage Constantin Racoviță on a, sans la même forme vague, résultant des mauvaises réparations, l'église d'hôpital du Prophète Samuel à Focșani. En Valachie, un peu plus tard seulement, un Grec des îles, entreprenant et prêt à tous les risques, Nicolas Maurogénis (Mavrogheni), arrivé au pouvoir suprême pour quelques années,

plutôt de guerre, qui finiront pas son exécution comme „traître“, consacra une partie importante de ses revenus à élever à Bucarest même cette église d'hôpital de la „Source de vie“ (Zoodochos Pégé) ou de la Philanthropie, dont on ne peut pas reconnaître le premier caractère.

Il en est de même, pour le style, de S. Spiridion de Bucarest (une autre église portant le nom de „Spirea“, d'un médecin contemporain, couronnait une des collines de la Capitale valaque ; on vient de la métamorphoser à la façon prétentieuse de nos jours). Elle fut construite un peu après la moitié de ce XVIII<sup>e</sup> siècle si stérile en fait de fondations princières. Dans cette nouvelle église, de grandes proportions, dont l'aspect actuel est bien changé, fut enterré un jeune prince, Alexandre Ghica, descendant de Grégoire, l'amateur des belles bâtisses ; devenue en quelque sorte une nécropole princière, elle recevra plus tard sous la même pierre le corps du prince Hangerli, tué par les Turcs dans son palais même, et en 1821 celui du prince Alexandre Suțu, mort au moment où éclatait le mouvement révolutionnaire de l'Hétairie grecque.

En dehors de ces quelques monuments, les Phanariotes bâtissent des kiosques, bientôt disparus, au milieu des jardins, des fontaines. Grandis sous l'influence de la „philosophie“ envahissante, qui les dirige vers les oeuvres profanes, d'intérêt général, vers les palais et les fabriques, ils laisseront des manufactures de drap et de papier, dont pour la Valachie les ruines se conservent à Afumați, des résidences princières comme celle (aujourd'hui Palais des Archives) d'Alexandre Ypsilanti à Bucarest, près de l'église de Michel-le-Brave — quelle ironie ! — ou celle, bien conservée et d'un assez beau style, de Scarlate Callimachi, vers 1820, à Jassy (aujourd'hui Faculté de Médecine) : la vieille Cour, souvent brûlée, restait de côté dans la vallée du Bahluu, avec son enchevêtrement confus de vieilles constructions sans style, les anciennes tours étant disparues.

S'il n'y a plus chez ces princes éphémères et attachés à l'utilitarisme occidental de leur époque le même élan créateur que chez les anciens dominateurs du pays, les boïars restaient encore des bâtisseurs très actifs. Plus d'une fois, chez les Valaques, ils refont les anciennes églises ruinées ou même perpétuent leur nom en élevant de nouvelles. Mais surtout en Moldavie ils ont l'ambition de donner des maisons de prière aux gens des faubourgs de la capitale ou à leurs sujets dans les villages. L'église du boïar est la coutume pour presque tous les centres ruraux de la principauté. Et, comme, à cette époque, s'ils ne voyagent pas, ces nobles, plus „aristocrates“ que les Valaques et d'une dure fibre ambitieuse, s'ils ne voyagent pas dis je, — car le prince, par précaution, le leur défend, — entretiennent des relations avec leurs congénères et parents entrés, après 1775 et 1812, sous le sceptre de l'Autriche, en Bucovine, et celui de la Russie, en Bassarabie, ils en empruntent le nouveau type d'église, blanche, totalement sans peintures, sans sculptures, bien entendu, aussi, mais de hautes proportions et réunissant au corps de l'édifice la puissant clocher, comme chez les catholiques du voisinage.

Mais ces mêmes boïars, presque occidentalisés par leurs précepteurs français, par la fréquentation des officiers, parfois extérieurement francisés, des armées d'occupation autrichienne et russe et enfin par la lecture des livres, des journaux de l'Occident français, veulent avoir des châteaux à la campagne, des hôtels dans cette capitale que, même au risque de perdre leurs terres, comme pour la Bessarabie, ils ne veulent pas abandonner pour la province soumise à l'étranger. On aura donc, au milieu des grands jardins de Jassy ou bien adossée aux riches vergers de leurs propriétés rurales, la maison seigneuriale de la France, avec son large porche soutenant un balcon élégant, avec ses gracieux escaliers, ses salons précieux, ornés de glaces, ses boudoirs enfin, construction dont les moindres détails, teints le plus souvent d'orientalisme persistant,

nous sont connus par leurs comptes minutieux, heureusement conservés. On en peut citer comme exemples le château des Ghica, près de Hârlău, à Deleni et toute une série de belles constructions, à Jassy, sur la rue qui mène aux bosquets de Copou, constructions dues aussi à ce Georges Asachi, poète et conteur, qui fut un de ceux qui contribuèrent le plus, au début du XIX<sup>e</sup> siècle, à familiariser la société moldave avec l'Occident, qu'il connaissait intimement par un long séjour à Vienne italianisée et francisée et en Italie même.

Les marchands sont aussi, à côté de ces boïars, des fondateurs très actifs d'églises, surtout dans les deux capitales, mais aussi dans des villes de province, où ils ont leur grande rue et leurs riches demeures. Parfois ils aiment à l'être d'une façon individuelle ou par groupes. Très souvent, c'est la corporation, la *breasla*, qui crée, cette association médiévale d'une, si forte cohérence, qui inspire à ses membres des devoirs moraux et religieux, qui les réunit au repas commun le jour du saint qu'ils se sont choisis comme patron et dont il doivent bâtir ou au moins entretenir soigneusement l'église. Cette église est ordinairement solide et simple, mais, en Valachie, riche de peintures: les murs sont recouverts, à l'extérieur même, du chatoyant tapis multicolore qui en fait la principale beauté. A Jassy ces églises ne manquent pas; Bucarest aux „trois cents“ maisons de prière abonde en fondations de cette espèce; à Botoșani moldave, l'église de S. Élie leur appartient. Il n'y a pas de catégorie, si humble et si pauvre fût-elle, qui ne tienne pas à se signaler de cette façon, s'enorgueillissant des fortes colonnes, des portes de fer, des belles veilleuses d'argent et des riches vêtements sacerdotaux de sa fondation. En Valachie, le style de Brâncoveanu, avec ses colonnes richement travaillées et les capricieux encadrements des portes et des fenêtres, se conserve, comme dans cette église des bouchers, *Scaune*, odieusement abandonnée et profanée à une époque où les formes morales du métier et du négoce ont fait place à des simples ordon-

nances abstraites et administratives. Les dalles sculptées se pressent, comme à l'église de Negustori, pour toute la corporation des fondateurs.

Çà et là quelque prêtre enrichi ajoute à cet ensemble sa modeste création à lui. C'est surtout à Bucarest qu'on l'observe. Aussi, par dessus des réfections plus ambitieuses, l'église, et, par elle, comme à Venise, d'après l'ancienne coutume byzantine, le quartier lui-même, gardent le nom du pieux curé: Popa Rusu, Popa Nan, à côte de Manea Brutarul, le boulanger Emmanuel. C'est du moyen-âge, et, sans doute, du meilleur.

Mais ce qui est plus important pour l'art, et pour le sens de la beauté, si largement répandu jusqu'aux plus simples et aux plus pauvres, c'est que le métier des architectes, des sculpteurs et des peintres est descendu jusque dans les masses villageoises, d'une si grande compréhension et d'un si tardive initiation dans ce domaine.

Jamais, malgré les théories sur la déchéance phanariote à la campagne, le village n'avait autant bâti. Partout se dressent, dans quelques semaines de travail hâtif et joyeux, chacun sachant qu'il a sa part dans l'offrande faite à Dieu protecteur, la petite chapelle au péristyle lumineux. Aux murs sourient des peintures fraîches et naïves. On a pu dresser des listes de maîtres ruraux, travaillant incessamment d'un groupe à l'autre, pauvres gens sans „école“, emportant dans la poche leur cahier sans cesse enrichi de découvertes faites en route — on en garde quelques-uns — et tout prêts à se mettre au travail en échange de l'entretien et un peu de vin pour s'entretenir l'esprit, quelque monnaie s'y ajoutant plutôt pour la dignité du métier que pour le gain.

La corporation est si nombreuse qu'elle se déverse aussi sur les provinces voisines. La Transylvanie, qui n'avait jusque là, peintes par des artistes valaques elles aussi, que, à côté de S. Nicolas de Braşov, refaite

à la russe et à la saxonne en même temps, avec les fresques originales de ses deux chapelles, l'église, un peu gauche, des marchands du XVII<sup>e</sup> siècle à Inidoara (Huniedoara) et la belle fondation harmonieuse de Constantin Brâncoveanu à Făgăraș, accueille ces „étrangers“ de même religion et de même langue, qui finiront par y créer une école correspondante, du même „folklore“ pittoresque, auquel on ne peut pas appliquer sans une injustice manifeste les règles sévères de la critique d'art. Combien sont devenues jolies sous leur main hâtivement habile ces églises de village, à Râșinari, à Săliște, à Avrîg, dans lesquelles il y a aussi un souci, bien transylvain, de la précision dans les détails, de la netteté dans l'exécution. Les procédés de cette peinture donneront aussi à la cathédrale, nouvelle, des uniates, protégés par le gouvernement impérial, à Blaj, qui a aussi une des plus riches iconostases, pareille à celles de Cotroceni, de S. Georges le Nouveau de Bucarest, de S. Georges de la Métropole à Jassy, les remarquables peintures, seules conservées, de la coupole.

Mais, par dessus cette éclosion sans cesse renouvelée jusque vers 1860 à la campagne, passe dans les villes une mauvaise influence, créant aussitôt le désarroi, la confusion, de l'Occident mal compris et inadaptable à cette longue tradition byzantine.

D'abord, un peu partout, les hégoumènes grecs des couvents dédiés au Mont Athos, aux Météores, au Mont Sinaï, aux Patriarcats orientaux, ont l'ambition de faire plus grand, en pierre, en marbre. On leur doit la destruction du vieux couvent de Mărgineni, de l'église conventuelle de Vălenii-de-Munte en Valachie, de l'église des Sturdza, Bărboiu, à Jassy, de Vizantea dans les forêts des Carpathes, de quelques autres encore. Sans compter la nouvelle peinture prétentieuse, qui vient par des moines d'Orient, ordinairement, malgré leurs belle technique, sans inspiration et sans goût.

Puis, le romantisme des princes indigènes d'après 1834 se tourne, en Valachie surtout, vers un passé

qu'on entend embellir. Les princes Georges Bibescu et Barbu Știrbei font travailler un peu partout des architectes, des sculpteurs de Vienne. Ils ont remplacé par une bâtisse quelconque l'église des Craiovești à Bistrița d'Olténie, ils ont mutilé Tismana, ils ont changé l'église de la Cour à Bucarest, ils ont donné une iconostase et des stalles gothiques à la nécropole de Dealu. La liste de tous leurs méfaits ne devrait pas s'arrêter là. Seul Alexandre Ghica, dont cependant le pompeux tombeau de marbre à Pantelimon encombre de sa masse la petite chapelle des ancêtres, recommandait, lorsque, vers 1850, on lui proposait de rajeunir aussi Argeș, d'être très attentif à la vieille beauté délicate de ces vieilles fondations. En Moldavie, où déjà les Autrichiens avaient travaillé à l'église de Banu et à la Métropolie, Michel Sturdza, consacrant Frumoasa à sa famille, lui imposait un caractère semblable. Les nouvelles maisons des villes, bâties à la saxonne, avec leurs façades nues et leurs fenêtres de côté, viennent du même courant: tout le pittoresque d'auparavant en fut détruit.

Ceci ne suffisait pas. Avec le règne, fructueux sous le rapport national et social, du prince Cuza, la sécularisation — bien intentionnée, mais hâtivement accomplie par un gouvernement nettement anti-clérical —, abandonna à la ruine bientôt menaçante maintes fondations anciennes dont leur moines étrangers avaient dû quitter le pays, non sans le laisser emporter les documents les plus précieux. Méprisés par une génération élevée à l'étranger et sans aucun sens pour le long développement d'un art si intéressant, ces monuments, sauf quelquefois l'église, laissée aux paysans, ne furent bientôt qu'une triste image de la désolation voulue.

Sous le règne d'un prince bâtisseur, respectueux des traditions et d'un profond sentiment religieux, comme Charles I-er, il en fut autrement, mais l'ancien art roumain ne devait pas en profiter beaucoup. Car, après la fantaisie ambitieuse des Grecs et la bonne volonté

fourvoyée des princes du „Règlement Organique“, on eut l'application à quelques-unes des églises heureusement sauvées de ces procédés du système de Viollet le Duc: destruction, polissage, réfection et „embellissement“. Leconte du Noiüy, sous les yeux d'un Odobescu, archéologue distingué, délicat conteur, mais d'éducation étrangère, travailla de cette façon, malgré la protestation véhémement du peintre Aman, à l'église épiscopale d'Argeş, transformée à l'intérieur dans une espèce de „palais magique“ resplendissant d'or et parsemé sur les membres d'un style invraisemblable, de cabochons multicolores, alors que la peinture, due au frère de l'architecte, prodiguait des aigles à la prussienne et des figures de princes mièvrément doucereuses. Puis aux Trois Hiérarques de Jassy, à S. Démètre de Craiova, à la Métropole de Târgovişte, détruite à la dynamite et refaite en briques rouges comme l'odieux palais épiscopal, puis royal d'Argeş.

Les élèves du maître français et leurs contemporains créèrent sous cette influence le faux „style roumain“ qui envahit les villes. Avec ses tours dénuées de sens, ses balcons sans utilité accrochés sur toutes les surfaces, ses lourdes colonnettes trapues, ses fenêtres étroites, le tout recouvrant la plus mauvaise distribution intérieure, il ajouta sa laideur à celle des banales constructions officielles ornant les rues nouvelles des sous-préfectures. Rarement un talent comme celui d'un Mincu ou de M. P. Antonescu essaya-t il d'enrayer l'invasion du mauvais goût, encore dominant dans l'architecture du pâtre de pierre largement prodigué et de la villa transportée sur les boulevards à peine taillés.

On ne pouvait plus penser à la sculpture, pour laquelle, à une époque installant les héros du passé et ceux, discutables du présent, sur les places publiques qui devaient être ouvertes autour des églises, délaissées, on s'adressait à des étrangers (des Français, Frémiet même, pour les statues d'Étienne-le-Grand, de Michel le Brave, de Jean Brătianu). Heureusement



la peinture échappa à cette passion de vulgariser à côté des traditions vénérables et des nécessités locales.

Avec un Georges Lecca en Valachie et un Asachi en Moldavie elle s'était mise à l'apprentissage de l'étranger, mais en accommodant les leçons qu'elle en recueillait aux besoins de la société contemporaine. Jusque là il n'y avait eu que le portrait, rapproché de celui des saints voisins, des fondateurs d'églises ; dans tel cas le peintre religieux s'essaye à rendre la réalité des figures sur des planches comme celles des icônes. Quelque boïar s'exerce à peindre ses contemporains. Des étrangers émigrés, comme le Tchèque Chladek, rendent les doux yeux et les barbes soyeuses, les larges vêtements fourrés des boïars préoccupés de laisser le souvenir de leur aspect physique à leurs héritiers. On ne tend pas vers l'art, et, en dehors de quelques scènes historiques naïvement groupées, on s'en tient à ce portrait commandé par l'aristocratie et les marchands.

Puis surgit en Valachie un vrai peintre, curieux de sujets, amateur de pittoresque, capable de rendre le mouvement. Théodore Aman, fils d'un marchand macédonien hellénisant, établi à Craiova, où il fit fortune, devenant boïar et seigneur terrien, cet enfant d'une femme déjà vieillie, et dont la naissance fut considérée comme un don divin, se forma à Paris, à l'époque de la guerre de Crimée, dont il recueillit sa bataille d'Oltenița, dans le genre d'un Vernet ou des tableaux officiels destinés à glorifier les victoires du second Empire. Mais, revenu dans le pays, il s'intéresse à tout ce qui est nouveau dans le passé ou dans le milieu contemporain, religieux ou paysan. Il peindra, sans trop de sens pour la couleur, dans un honnête ton terne, le supplice de Brâncoveanu à Constantinople, la cérémonie du Vendredi saint à Bucarest, le Tzigane à l'ours, les scènes et les types de la campagne valaque. Et, à côté, en Moldavie, un oublié, parce qu'il fut un simple et un modeste, Stahi, continuant un Balthazar Panaiteanu, rapportera de Munich une profonde

connaissance des moyens de son art, jusqu'à l'eau-forte de ses copies d'après les tableaux des maîtres, et il accumulera dans sa médiocre demeure des travaux d'un art consommé qui ne furent jamais exposés.

Puis, voici que „la lumière se fait“. Peintre d'église et de portrait, disciple de Chladek, Nicolas Grigorescu apprend à Barbizon le sens du plein air, des dégradations et des synthèses de la lumière, qui sera désormais sa principale préoccupation. Après des toiles laborieusement faites en France, il revient chez lui, dans sa Prahova souriante qui, sauf une excursion parmi les Juifs des bourgs de la Basse Moldavie, le retiendra pour la vie, dans sa maisonnette de Câmpina, pour y découvrir ce que dit la lumière des vallons, des orées, des plaines valaques, où le soleil traverse le fin brouillard des grandes forêts et l'insaisissable pointillé des poussières de grandes routes. Il sera l'interprète aérien et profond de cette nature qui se révélera par lui aux siens aussi. Et, lorsque la figure humaine le préoccupe, ce maître du portrait, ce peintre de batailles qui en saisit, comme Vérechtchiaguine, mais sans la révolte contre les fatalités des massacres, le drame individuel des grandes mêlées, s'arrêtera de préférence sur le paysan qui s'attarde sur le chemin dans son char à boeufs, sur la bergère fluette dévidant le fil de son fuseau entre la mousse blanche et grise de ses brebis. Il ne faut pas opposer au mage souriant, que les modernes dévoyés aiment si peu, la touche âpre et triste de cet Andreescu qui dans ses toiles l'ancestrale mélancolie du Nord moldave. Ils sont du même bateau et remplissent chacun de leur côté la même oeuvre artistique et représentative. Un autre sens de la couleur, plus variée, plus capricieuse et plus réelle, sera trouvé seulement par ce Moldave, Luchian, immobilisé dans son fauteuil de malade, qui crée à nouveau de son lointain souvenir ce qu'il ne peut plus revoir ou arrête son élan douloureux vers la nature aux humbles figures familières, aux fleurs écloses sur le rebords de

sa fenêtre: tout un poème de résignation discrète tenant à la tragédie de sa vie emprisonnée.

Puis les tâtonnements d'une époque déséquilibrée ou au moins désaxée commencent: on cherche ailleurs, sauf chez les meilleurs, un Pătraşcu, un Steriadi, un Ghiaţă, un Burada, ce qui est avant tout dans le sens intime de l'artiste lui servant à comprendre les réalités environnantes. D'un beau mouvement de hardiesse Stoica a consigné sans l'augmenter de sa personnalité ce que ces réalités de paix et de guerre, de campagne surtout, lui ont présenté.

La littérature patronnée par les princes suit le même chemin que l'art. Parmi les successeurs d'un Nicolas Maurocordato et d'un Grégoire Ghica pas un n'a l'ambition d'un corps de chroniques auquel se rattache l'histoire de leur propre famille. Ils ne feront pas comme Nicolas, qui mit en mouvement la plume de son secrétaire Auxentius, ou comme Grégoire, qui excita au travail un Amira, auteur d'histoire dans les deux langues de son époque. S'il y a encore des biographies de princes, elles ont un caractère rhétorique, et sont dues, comme celle de Constantin Maurocordato par Depasta ou celle de Nicolas Maurocordato, à quelque secrétaire de grec ou à quelque didascale. Pauvres gens nommés aujourd'hui, chassés demain, revenus parfois, au prix de lourds sacrifices, sur leur trône passager, eux, qui ne pensent pas à se creuser une tombe en terre roumaine, ont tout aussi peu le souci de la réputation qu'ils doivent laisser dans le pays sur lequel ils ont été appelés, un moment, à régner. Nous n'avons aussi rien sur un homme de l'intelligence, de l'énergie innovatrice d'un Alexandre Ypsilanti ou d'un Alexandre Mourousi.

Les boïars auront-ils plus d'élan vers cette littérature qui conserve le souvenir de la vie? En Valachie, nous rencontrons un seul nom, mais c'est une apparition exceptionnelle que rien n'a préparé et qui ne sera suivie par rien de semblable. Poète à ses heures, comme

on le verra plus loin, Ienăchiță Văcărescu, boïar de race, pas cependant de trop vieille souche, qui a fait à un de ces médiocres princes „grecs“ l'honneur d'épouser sa fille, écrit, comme il sait aussi le turc à côté du grec et de l'italien, l'Histoire des empereurs ottomans, lourde compilation, pleine de termes grecs, dans laquelle il intercalera ses propres mémoires, avec ce curieux voyage de Transylvanie au cours duquel l'avisé porteur d'*ichlic* parlera à l'empereur Joseph, à Braşov, comme un Romain à son César. Beaucoup moins doué, avec une mentalité vulgaire, un Dumitrachi le Stolnic s'évertuera à consigner mois par mois, jour par jour les moments de la guerre dénuée de sens pour nous-mêmes que poursuivent jusqu'en 1774 sur le territoire roumain Russes et Turcs.

Il n'y a pas ici un courant de littérature politique. Il en est autrement en Moldavie. Ici, les boïars créent les princes, les renversent. Tout un parti aux allures de conjurés, lié aussi à la franc-maçonnerie que pratiquent et prêchent des clercs mêmes, poussent à la mort, par l'arme des Turcs, un Grégoire Callimachi et un Grégoire Ghica qui, celui ci, ne fut guère victime de la défense envers les Autrichiens de l'intégrité de sa Moldavie. Dans ce pays où les anciennes familles sont très actives dans l'affirmation de leurs droits, si un Ienachi Kogălniceanu se contente de noter sans aucun jugement, quelque chose de la passion d'un parti de politiciens transparait dans les pages de délation et d'injustice de ce riche Ioniță Canta (Cantacuzène) dont les notes de ménage nous ont permis de jeter un coup d'oeil sur la vie intérieure d'une des mieux ordonnées parmi les exploitations moldaves.

Ces boïars ne font pas de littérature, sauf des cas tout à fait exceptionnels, aussi parce qu'ils ont de la lecture dans d'autres langues aussi. Il y en a autant dans la littérature grecque moderne, déchuë, figée dans le pédantisme, manifestation d'un peuple fatigué et méprisé par ceux qui, en face de ces intrus, étaient chez eux. Mais maintenant il y a pour initier dans la lan-

gue française, partout dominante, les précepteurs venus de la France du vieux régime, les officiers des armées d'occupation, Autrichiens et Russes, sauf le cas où ces derniers appartiennent à la rude espèce d'un Souvorov, et surtout les romans, les écrits théoriques, les véhicules de „philosophie“, les journaux que distribue à chaque arrivée de sa poste l'Agence d'Autriche, habile au profit, dans ce domaine comme dans les autres. Les bibliothèques des boïars de cette époque, si elles accueillent aussi les *Aventures du chevalier de Faublas* et quelques écrits pareils, contiennent en plus grand nombre les ouvrages les plus caractéristiques de la littérature française à cette époque: elles sont la meilleure recommandation d'une société envers laquelle trop longtemps on a été souverainement injuste. Entre Grecs et Roumains, cohabitant dans les Principautés, on s'entend pour ne plus être soi-même.

Parmi le clergé, il y en a, et on l'a vu, qui ne reculent devant aucune des hardiesses de la pensée militante des Occidentaux. L'évêque Césaire de Râmnic, ayant demandé au grand négociant roumain de Transylvanie qui était son correspondant pour les relations avec l'„Europe“ l'*Encyclopédie*, refuse d'accepter l'inoffensif *Journal Encyclopédique*: il veut la pierre d'achoppement de toute foi religieuse. Mais, à côté d'eux, parmi ces moines qui correspondent aux chanoines catholiques, parmi eux et pas dans les cellules des lointains religieux solitaires, un grand et fécond travail est poussé incessamment pendant trois quarts de siècle. Il sera continué aussitôt dans les nouveaux couvents dûs à l'initiative d'un étranger, le Russe Païsius Vélitchkovski, à Cernica, près de Bucarest, à Neamț, dans l'ancienne fondation des princes du XIV-e et du XV-e siècle. Il y a là bas jusqu'à de modestes religieux sans études scolaires qui peuvent, tel Macarius de Cernica, rédiger un de ces dictionnaires en plusieurs langues dont s'enorgueillissait l'érudition du XVIII-e siècle. Les *Ménées*, contenant dans chaque volume l'office de tout un mois, passeront en roumain à une époque où

on entend la liturgie dans la langue même du peuple. Les *Vies des Saints* auront, à Neamț, une nouvelle et riche version roumaine. Il y a là dedans de quoi bien nourrir l'esprit des bons lecteurs pieux, qui ne veulent plus des contes d'aventures dans un temps où on vit très docilement sous les ailes protectrices du pouvoir princier. Mais surtout on transpose en roumain, avec une grande habileté, la littérature théologique des Grecs, qui n'est au fond que la dernière forme de la pensée antique. De cette façon se forge le phrase nouvelle, la période longue et harmonieuse qui représente un si grand progrès envers le style du passé et que la littérature laïque ne saura pas assez employer.

La littérature roumaine n'est pas, ordinairement, le fait des marchands, dont on connaît très bien la vie, aussi par des mémoires comme ceux de ce Théodore Vârnăv qui, fils de boïar et futur grand propriétaire en Bessarabie, fit des années d'apprentissage inutile à Bucarest dans telle boutique dont il soutira de maigres profits illicites, cruellement punis selon la règle des corporations. Le boutiquier de vieille mode lit le Psautier et les *Vies de Saints*, quelque naïf livre populaire publié en Transylvanie, où l'imprimerie se permet de ces éditions ; tel autre, au long habit noir et portant fièrement la haute cravate à l'allemand, est client de l'agence autrichienne, distributrice de livres et de gazettes. Les fondateurs de modestes églises ne seront pas aussi les patrons d'une littérature correspondante.

Au dessus de toute cette vie des classes plus aisées il y a cependant le fort courant de la tradition populaire.

Si on n'a pas d'histoire chez les privilégiés, le peuple chante sa ballade. La poésie épique jouit d'un splendide renouveau qui initie mieux que tout autre témoignage dans les réalités d'âme de l'époque. On ne célébrera plus les hauts faits des princes qui n'en sont plus capables, mais aussi parce que à la place des aèdes de jadis il y a, aux repos copieux de la Cour, les bouffons trivials à la façon constantinopolitaine ou

bien, se succédant, les bruyants musiciens turcs et les violonistes allemands d'importation. Ceux qui donnent des sujets aux chantres paysans dont les vers seront entendus dans les cabarets de grande route ou dans les repaires de la forêt sont les haïdoucs, les brigands philanthropiques et „nationalistes“, qui dépouillent le riche, l'étranger, qui font le coup de fusil contre le gendarme, quitte à récompenser et à venger leur frère paysan, accable par les impôts et opprimé par les agents d'une administration corrompue. Il sera question de Bujor qui «tient par la main» les «deux fillettes qui lavent la laine dans le ruisseau», de Ghiță, le «petit soldat autrichien» (Cătănuță), de tel autre qui, dans sa prison, les fers aux pieds, mangé par les poux, rêve des taillis reverdis qui à l'ouverture du printemps l'attendent impatiemment. Il y a là-bas toute une histoire de la révolte permanente contre un ordre d'État à la byzantine dont souffre une nation accoutumée à l'autonomie patriarcale. En Transylvanie, en Bucovine, puis des dizaines d'années plus tard, dans les Principautés aussi, il y a, à côté, la protestation mouillée de larmes contre les recruteurs, envoyés par l'empereur ou par le prince, qui prennent les gars du village, leur coupent les longs cheveux et font pleurer mères et fiancées.

Ce patriarcalisme paysan passera dès lors, pour la Transylvanie, dans la littérature plus élevée, et même dans l'érudition. Le régime impérial catholique, régenté par les jésuites, y a remplacé, dès le commencement de ce siècle, l'envahissant calvinisme des princes magyars. On a besoin des masses roumaines pour les opposer aux nobles réformés, aux bourgeois luthériens des villes saxonnes. Pour les gagner on est disposé en haut lieu à leur accorder des privilèges et des honneurs, des croix, des titres de barons d'Empire, des chaînes au portrait de Sa Majesté pour le haut clergé, des dîmes pour les curés, et pour la foule des agriculteurs et des pâtres peut-être même sur le papier une vague parité constitutionnelle avec les anciens maîtres exclusifs. On

crée une résidence convenable pour l'évêque installé dans un château de prince et on le nourrit de riches revenus. En même temps des écoles s'ouvrent pour ces fils de plébéiens „valaques“ dénués de droits jusqu'ici ; à Nagy-Szombáth, à Presbourg, à Pesth, à Vienne, à Rome même.

Ils en sortent ayant pour les écoles, à plusieurs degrés, des Uniates de cette bourgade épiscopale de Blaj, des connaissances approfondies de latin, une solide initiation théologique, des idées plus ou moins «philosophiques». Ils se sentent, comme leurs compatriotes saxons et magyars, le devoir de donner à leur nation, dont la dignité romaine doit être réveillée, des grammaires, des dictionnaires étymologiques, des études sur leurs origines et leur développement historique. Mais un Samuel Micu (le Petit, dit aussi, comme son parent, l'évêque baron : Klein) écrira l'histoire de l'humble Église de sa nation et il y mêtera ses souvenirs de séminariste nourri d'huile et de haricots les jours de jeûne, fréquents, le véhément Georges Şincai, dans sa chronique qui coud ensemble les témoignages étrangers les plus précis avec des violences de langage contre ses supérieurs mêmes en tant que moine, comme dans une dispute rurale, et dans sa grande dissertation sur les débuts romains de sa race Pierre Maior montrera bien le curé de village qu'il est, souriant à ses ouailles. Si là-bas il n'y a pas d'autre chanson que celle de quelque brigand du côté où se sont livrées les luttes entre les Impériaux et les partisans du dernier rejeton de la dynastie indigène des Rákóczy, ces récits aussi naïfs qu'érudits en tiennent en partie la place.

Même dans les Principautés cette inspiration populaire, si fraîche et si variée, gagne du terrain, son influence grandissante s'élève parfois jusqu'à la poésie des lettrés, si pauvre, si sèche, si froidement banale, qui en gagne un étonnant air de jeunesse. Ainsi cet Ienăchiță Văcărescu, qui a fait des vers, non pas pour exprimer une passion ou faire parler une tendresse de son âme, mais pour donner des modèles de prosodie et



de métrique dans sa grammaire laborieusement compilée, se met-il au pair des chantres ruraux lorsque, en passant par dessus le madrigal français, imité aussi par les Grecs de l'époque, il chante les louanges de la Vierge. Il n'y a pas jusqu'au Moldave Constantin Conachi, lourd imitateur de Pope pour l'«Essai sur l'homme» et rimailleur d'imaginaires passions désespérées, qui n'ait l'air d'un vrai poète par la grâce de Dieu lorsqu'il écrit sur un bout de papier les deux vers, destinés à ne pas être publiés, sur «la prairie qui crie pour un faon perdu».

Ce qui était pour Văcărescu et Conachi seulement une invitation à varier le ton de leur poésie d'allure archaïque devient dans quelques années, lorsque la littérature occidentale est rénovée par le romantisme, la grande vague envahissante. On part de Lamartine, de Hugo, de lord Byron pour ouvrir un autre chapitre d'activité littéraire.

L'originalité de l'inspiration aurait pu succomber à la comparaison s'il n'y avait pas eu dans ce romantisme lui-même une orientation décisive vers les grandes sources vivifiantes qui sont la vie populaire et le passé historique.

Se soumettant à ces indications, Grégoire Alexandrescu, le plus grand des poètes valaques, cependant formé dans l'esprit classique français et incapable de créer la chanson d'amour dans laquelle il s'est longuement essayé, se renouvelle par l'histoire dans son évocation du vieux prince guerrier Mircea à son tombeau de Cozia, devant la large rivière de l'Olt dont „les vagues écumeuses frappent en cadence l'ancien mur du couvent“, et les leçons de La Fontaine seront retrem-pées dans ses fables par le contact avec tout ce que la société contemporaine présentait de contrastes et de conflits, jusqu'à ce «boeuf comme tout les boeufs, faible de sens», qui refuse, dans sa grandeur actuelle, de reconnaître son neveu, le veau qui se recommande comme «fils de madame la vache», *al Doamnei vaci fiu*. Si

Bolintineanu, le chantre du Bosphore et des „Macédo-niennes“, langoureux, négligé et insipide, a pu se main-tenir pendant longtemps, étant le poète favori des bel-les dames de Bucarest, l'oreille bercée de son rythme, il faut l'attribuer aussi aux sujets historiques qu'il a, du reste, très superficiellement exploités à une époque où c'était la seule chose qui pouvait encourager: Nico-las Bălcescu se réunissait, du reste, à un solennel éru-dit transylvain, Laurian, pour publier dans son „Ma-gazin historique“ les écrits des chroniqueurs de la Valachie. Alexandre Odobescu, fin esprit aux recherches de style heureuses, en tirera le sujet de ses nouvelles, «la princesse Chiajna» et «Mihnea le Mauvais». Et, dans cette même principauté, Jean Eliad, né à Târgoviște, la capitale déchue, aux éloquents ruines, chantées déjà par l'élégie du Millevoye roumain, Cârlova, Eliad, ce fils de très petit fonctionnaire élevé dans un milieu de faubourg, aux habitants presque paysans, ce polygraphe inlassable qui fut le régent de la littérature de son époque, à laquelle il donna un style néologique, des règles et des modèles, conservera toujours deux gran-des qualités populaires: la verve moqueuse, n'épar-gnant rien et personne, et le talent de l'anecdote fi-nement détaillée.

En Moldavie, Georges Asachi, un grand poète, avait rapporté de l'Italie d'un Monti le sens du vrai classi-cisme nourri du retour courageux à l'antiquité; il avait commencé par chanter, dans des formes d'une solidité marmoréenne, en pèlerin passionné —

Un Roumain de Dacie vient aux ancêtres baiser

Les cendres de leurs sépulcres et apprendre leur vertu —

Rome et l'„heureuse“ Italie, „jardin du monde“. Les vieux princes et les légendes phantastiques ne le lais-sèrent pas indifférent, mais sa supériorité culturelle était trop grande pour pouvoir saisir l'essence intime des sujets qui l'avaient attiré. La chronique moldave ne fut connue que lorsque Michel Kogălniceanu, pendant élève du collège de Lunéville et de l'Université de

Berlin, la réunit dans ses trois gros volumes dont l'éditeur fut le premier à s'inspirer, en même temps que le délicieux conteur, d'esprit si classique, qui fut Constantin Negruzzi, dans son „Alexandre Lăpuşneanu“. Un Alexandre Rouso alla cueillir dans les Carpathes la fleur sauvage de la chanson paysanne, et un poète grand par la largeur et la continuité de son oeuvre plus que par sa sincérité et sa profondeur, le favori de trois générations successives, Basile Alexandri, la rendit acceptable aux salons d'une boïarie nationaliste, avec ses doux amants, ses amantes qui roucoulent comme dans le *Pastor fido*, avec ses chevaleresques haïdoucs et ses magnifiques Voévodes, allant jusqu'au drame historique à la façon de Hugo (*Despote, La fontaine de Blandou-sie, Ovide*), en même temps que dans les comédies fugitives de sa jeunesse il donnait d'ironiques esquisses contemporaines qui ne mourront pas avec leur époque. Mais pour la verve mordante et la malignité rurale il n'y aura pas un pendant d'Eliad.

Dans la nouvelle génération, que chercha à grouper la revue de la société „Junimea“, les *Entretiens littéraires (Convorbiri literare)*, dans les colonnes de laquelle une légère influence germanique contrebalançait la tendance à asservir la littérature roumaine aux formes mal comprises et gauchement imitées du romantisme français de la dernière phase, il y eut une recrudescence de sujets populaires, présentés d'une façon naturaliste plus crue par le conteur moldave Jean Creangă, fils de paysan sous la montagne, diacre et prêtre bientôt défroqué, d'une autre, un peu banale, par le Valaque Ispirescu, collecteur de contes populaires, ou même par le profond observateur que fut l'auteur de comédies J. L. Caragiale, inimitable créateur de types, de l'épicier garde-national et de l'agent électoral au préfet politicien et aux dames prétentieuses et bêtes de cette même société, pour que sa maturité s'essaye ensuite au sombre drame paysan tolstoïen dans la *Méprise judiciaire (Năpasta)* et dans ses brèves et impressionnantes nouvelles. Avec cela il y a un grain de profonde sagesse pay-

comme dans les récits du Transylvain Jean Slavici, dont le talent discipliné est toujours dirigé vers de hautes préoccupations morales, alors qu'une poésie archaïque se dégage des nouvelles, plutôt des souvenirs, du Moldave, fils d'un boïar de province, Nicolas Gane.

Mais, si dans Alexandri il y a la note, agréable, bien que sans profondeur, d'un peintre comme Théodore Aman, la vision merveilleusement vraie d'un Grigorescu trouvera dans la poésie un correspondant de la plus haute signification esthétique et philosophique, en même temps, dans Michel Eminescu.

Fils d'un simple fermier, de souche paysanne et d'une femme appartenant à la petite noblesse campagnarde, élève des écoles autrichiennes de la Bucovine, mais aussi de celles, d'un roumanisme archaïque pour des jeunes ruraux, de la transylvaine Blaj, souffleur d'une troupe ambulante d'abord, errant à travers le pays pour arriver à parfaire ses études à l'Université de Vienne, qui réunissait des Roumains des toutes les provinces, homme de génie que devait épuiser jusqu'à la folie, déterminée aussi par une tare héréditaire, le journalisme politique, il partit de la muse populaire pour s'élever aux cimes plus hautes de la pensée humaine. Dans le style le plus laborieux et le plus simple, tantôt semillant de tous les reflets du soleil de sa patrie, tantôt oppressé par les grandes mélancolies ancestrales de sa race moldave, il pleure avec les forêts qui s'en vont, implorant l'épée du grand Étienne contre l'étranger exploiteur, il se raidit comme le vieux Dace contre les fatalités de l'existence, il entrevoit dans ses rêveries exotiques le Nil traversant le désert d'Égypte, il s'arrête aux plaintes de la Mer contre les vieux murs de la „Venise morte". Il s'attaque avec véhémence aux vices de son époque ; il marie la légende funèbre du beau roi de Avars au visage de mort, chevauchant à côté de sa fiancée vivante, à la scène de noces, délicieusement pastorale, comme un écho du „Rêve d'une nuit d'été", du chevalier paysan Călin ; il résume ses

aspirations vaines de dieu vaincu dans son amour par la banalité des caprices féminins du monde dans sa parabole de „Lucifer“, astre désormais éternellement serein et froid.

Dans ceux qui vinrent après, il faut faire une place spéciale au Valaque, né dans les faubourgs de Bucarest, où se continuait le milieu paysan, d'un instinct du pittoresque rural le plus fantastique, qui se fit appeler Delavrancea. Dans la légèreté de sa touche de coloriste, dans la sveltesse de ses caprices d'artiste, dans son mysticisme bizarre, dans son charme maladif, si pénétrant, il rend, ce nouvelliste qui fut, lui aussi, journaliste et homme de parti, la note de Luchian, précisément à la même époque.

Le courant des récits populaires continuera dans une nouvelle génération par un Sadoveanu en Moldavie, un Sandu Aldea en Valachie, un Agârbiceanu en Transylvanie. Mais, pour la synthèse poétique d'une époque nouvelle, — malgré la douce forme émue d'un Alexandre Vlahuță, la vigoureuse révélation de l'âme paysanne transylvaine par ce grand artiste de la forme classique qui fut Georges Coșbuc, esprit ouvert, du reste, à toutes les imitations littéraires de l'Occident, et le modernisme compliqué, de tendance politico sociale, à sujets souvent ruraux, non sans une influence de la nouvelle poésie lyrique magyare, d'un Octavien Goga, — on l'attend encore.

---

ILLUSTRATIONS

ELST-TON



Église valaque-type du XVII-e siècle, d'après un tableau.







Loggia de couvent (XVIII-e siècle), d'après un tableau.



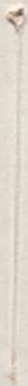


Campanile d'église valaque du XVII-e siècle,  
d'après un tableau.





Entrée dans une église du XVII-e siècle,  
d'après un tableau.





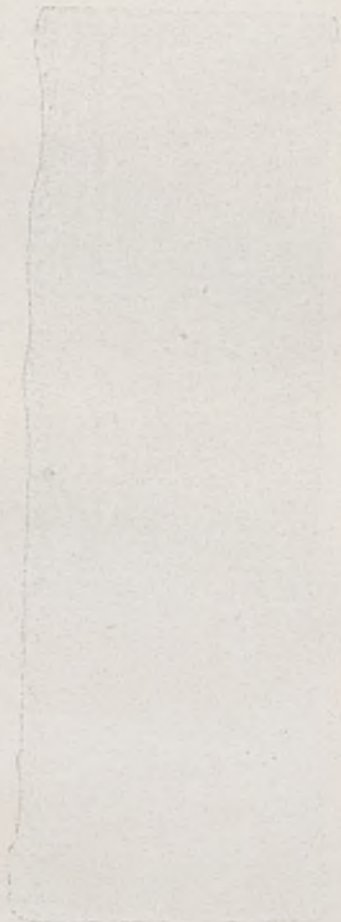
Fresque valaque du XV-e siècle.







Fresques moldaves du XV-e siècle.



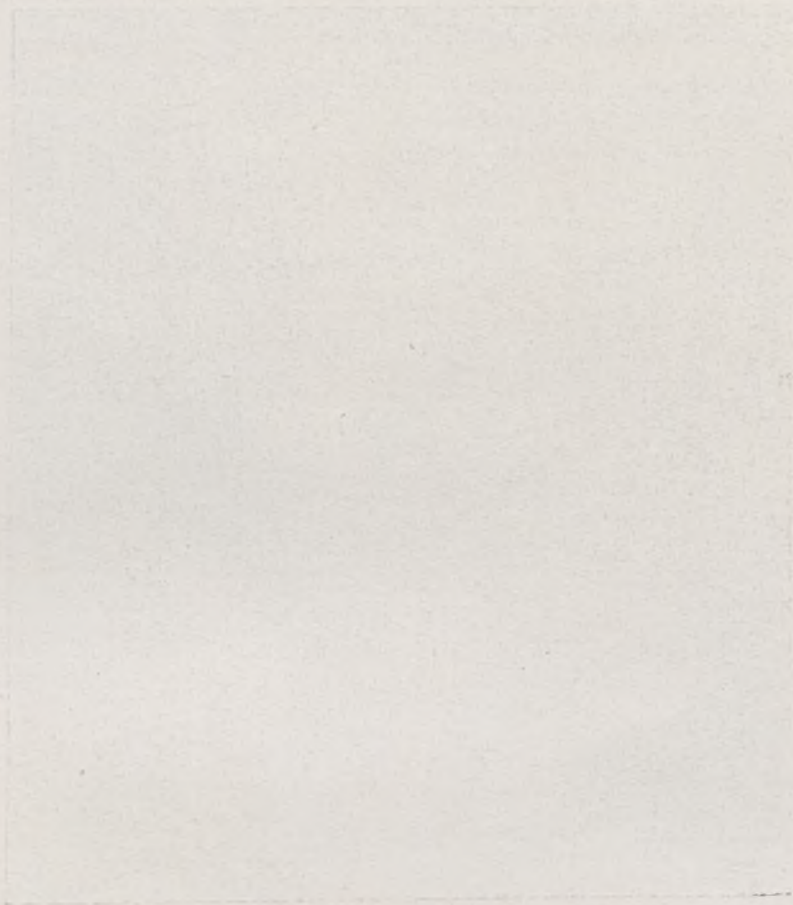


Fresque valaque du XV-e siècle.





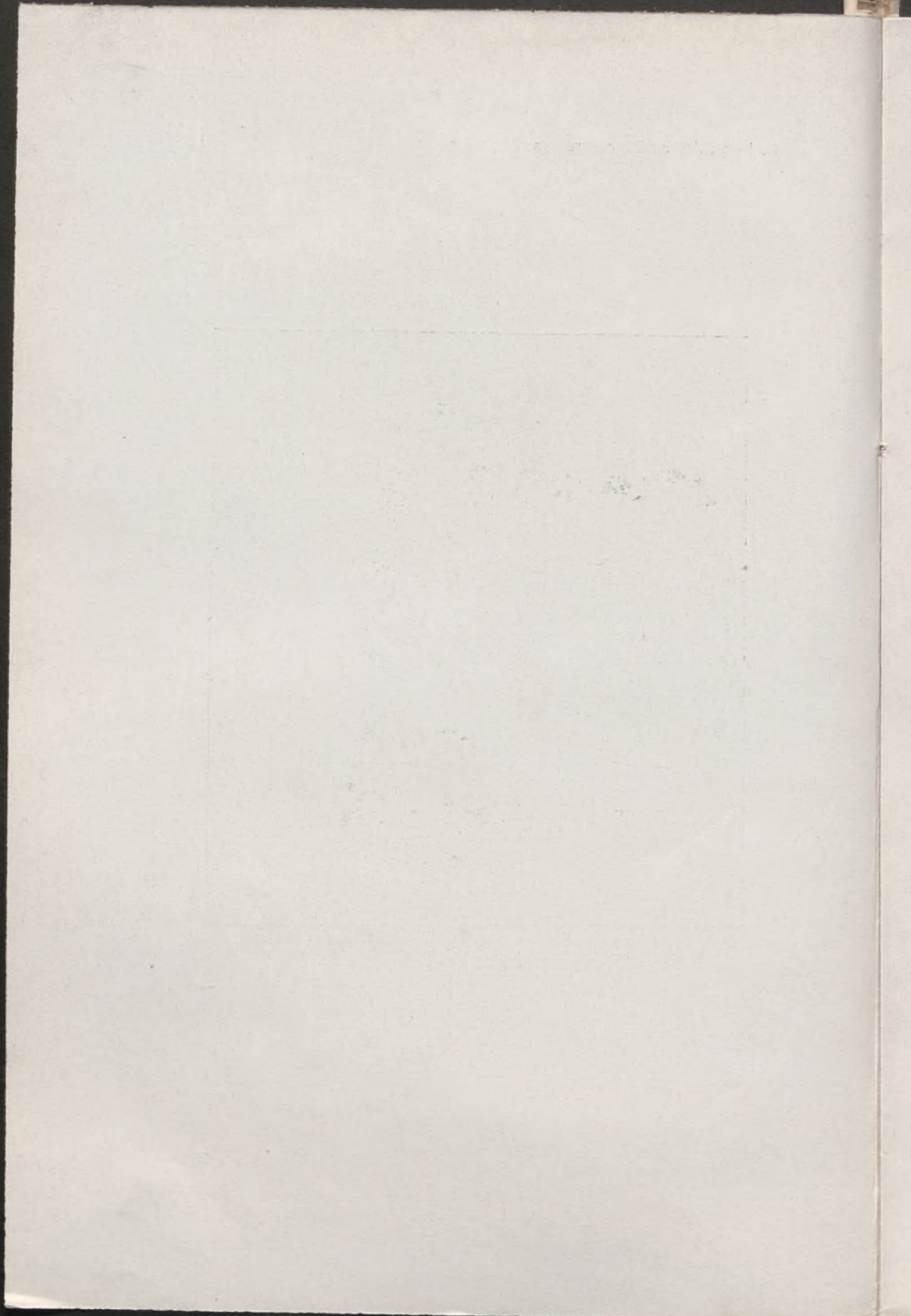
Vieille fresque valaque du XV-e siècle.





Fresque valaque du XV-e siècle.





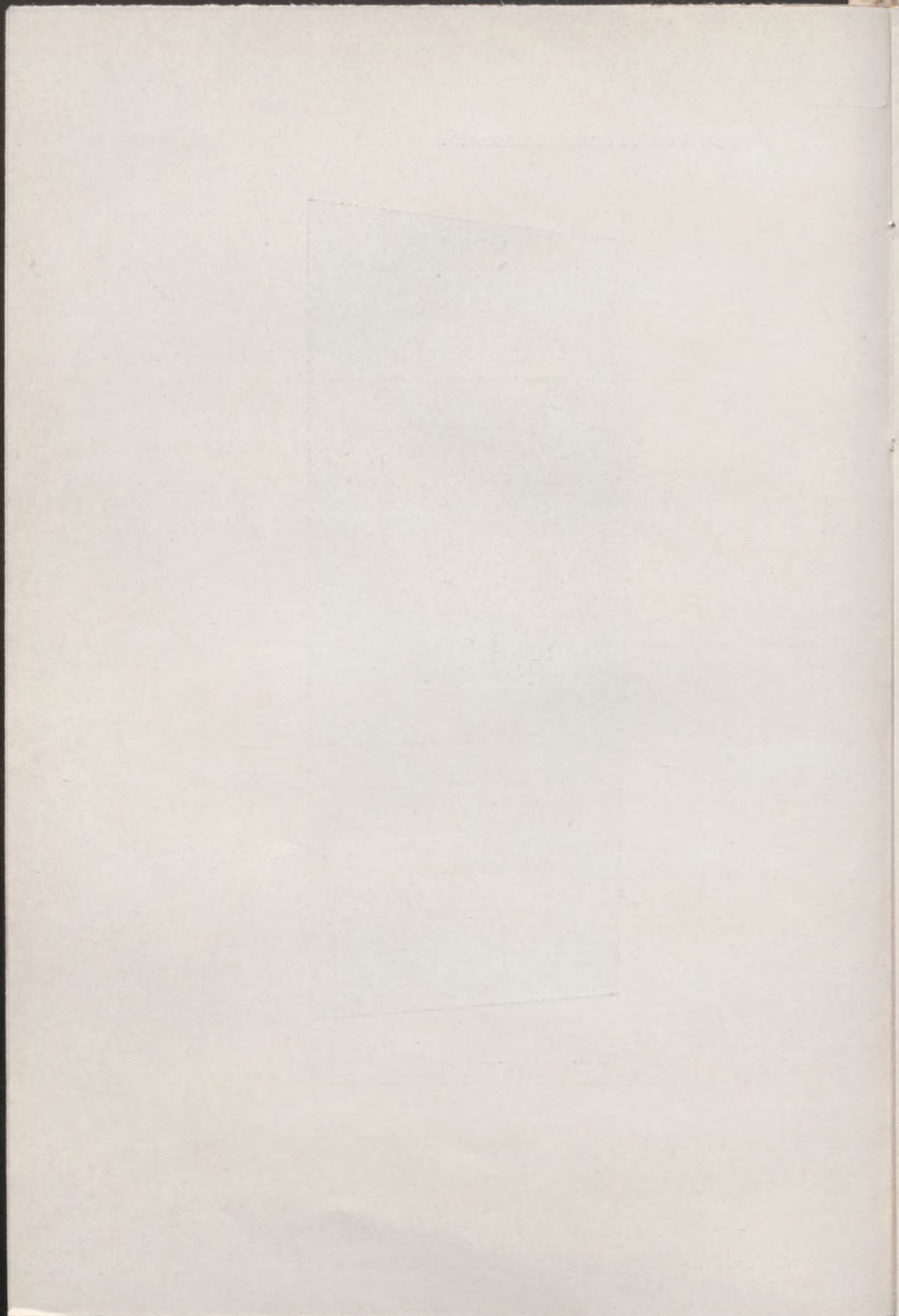


Fresque d'église valaahue (XV-e siècle).





Portrait du prince valaque Mircea l'Ancien; fresque dans l'église épiscopale d'Argeș, XVI-e siècle.





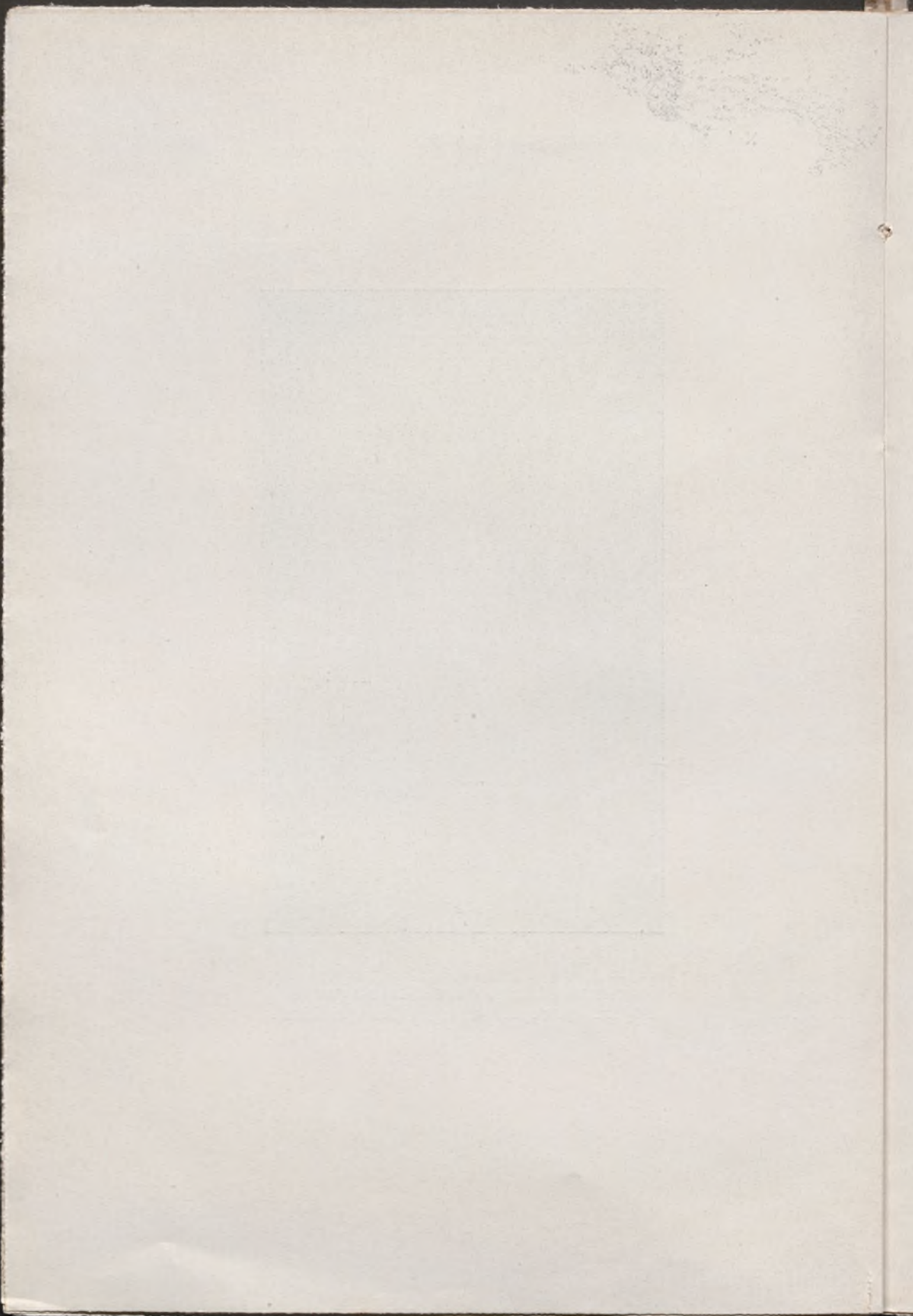
Le prince Radu-le-Grand  
(fresque de l'église épiscopale d'Argeș)  
(XVI-e siècle).





Neagoe (Basarab), sa femme, la Serbe Miliza,  
et leurs enfants, d'après la fresque de  
l'église épiscopale d'Argeș (XVI-e siècle).







Fresque de l'église épiscopale d'Argeș (XVI-e siècle).





Fresques de l'église épiscopale d'Arges  
(XVI-e siècle).





Fresques de l'église épiscopale d'Argeș  
(XVI-e siècle).

1875





Fresque de l'église épiscopale d'Argeș  
(XVI-e siècle).





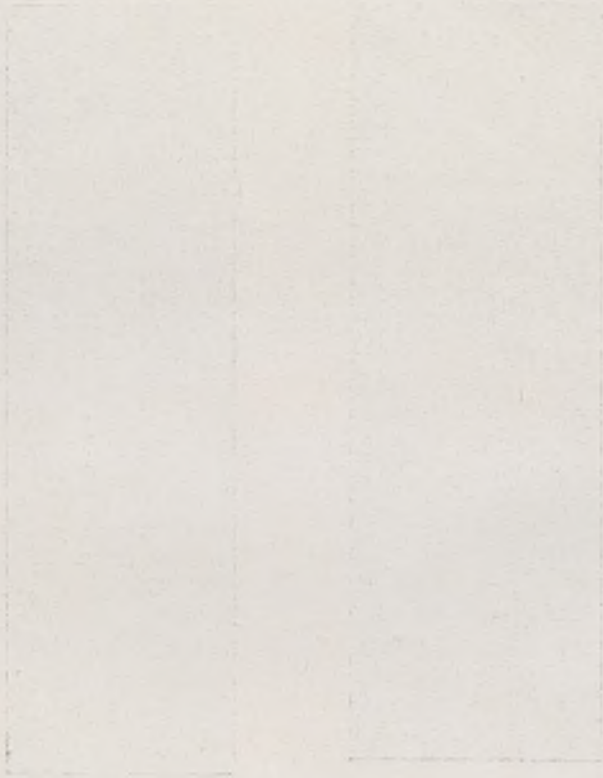


Fresque de l'église épiscopale d'Ârgeș (XVI-e siècle).





Fresques de l'église épiscopale d'Argeș  
(XVI-e siècle).





Fresques de l'église épiscopale d'Argeș (XVI-e siècle).

N. Iorga,



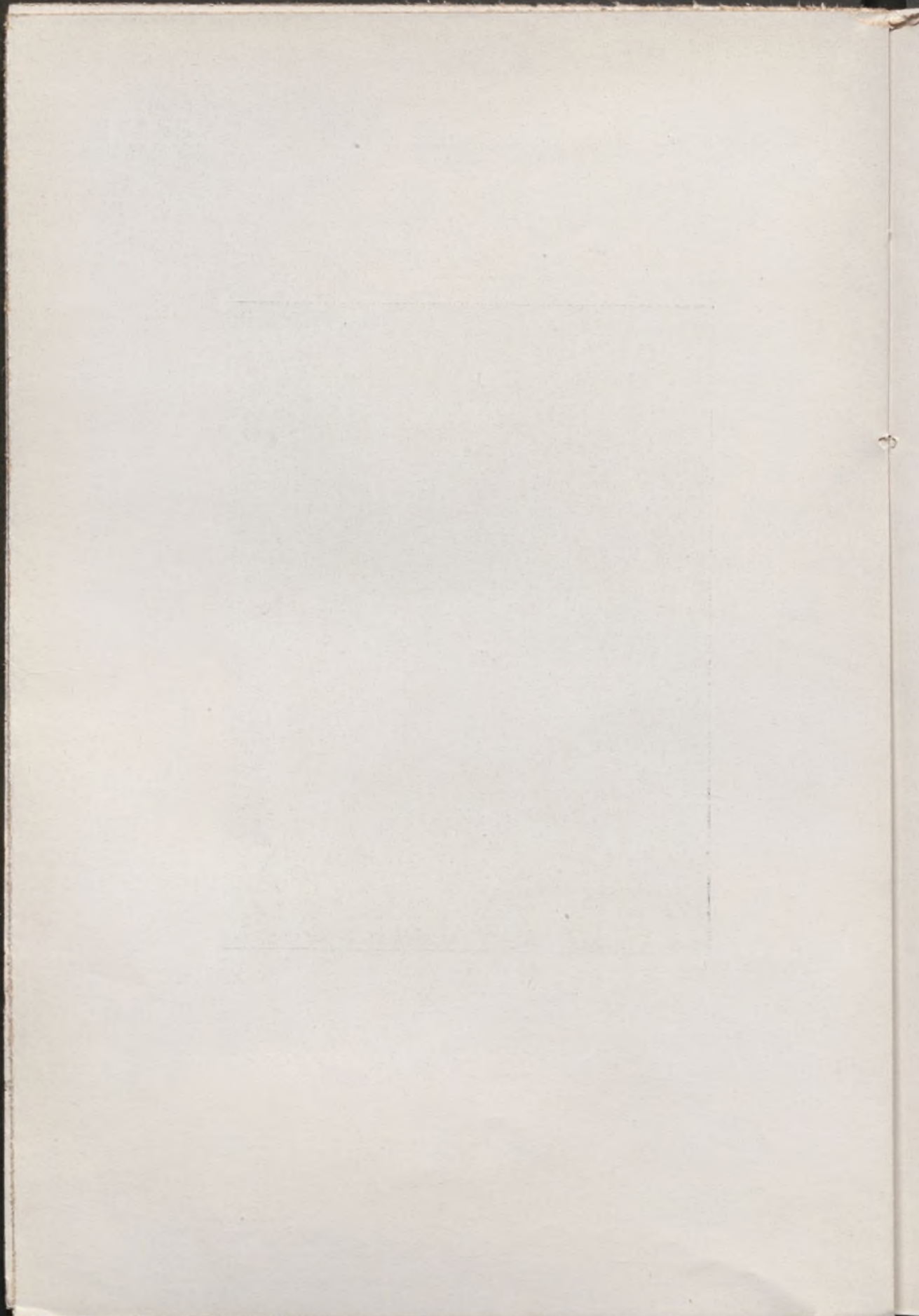
Fresque de Hurezi (XVII<sup>e</sup> siècle).





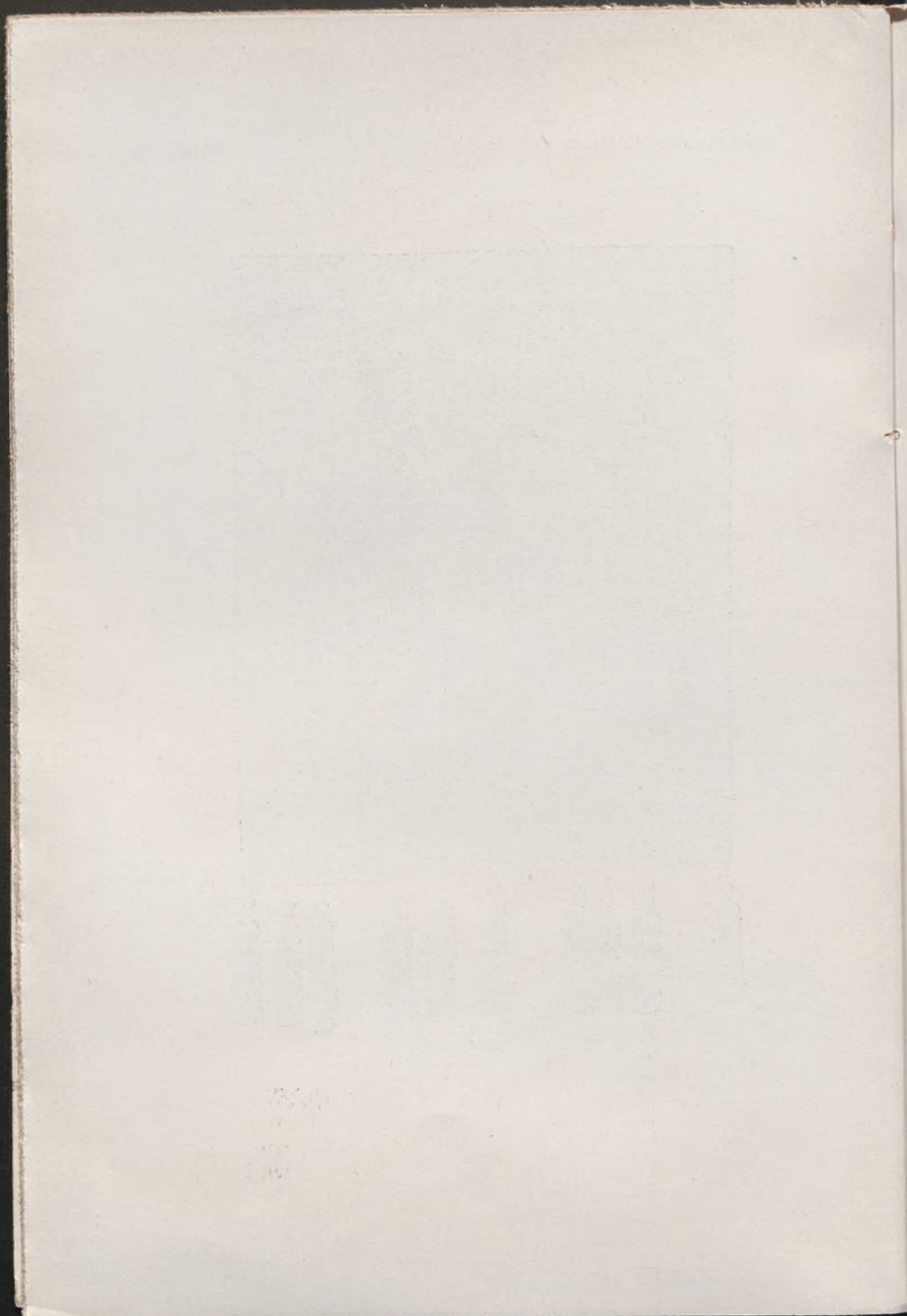


Icone du XVII-e siècle.





Tissu du XVI-e siècle.





Tissu d'église (XVI-e siècle)

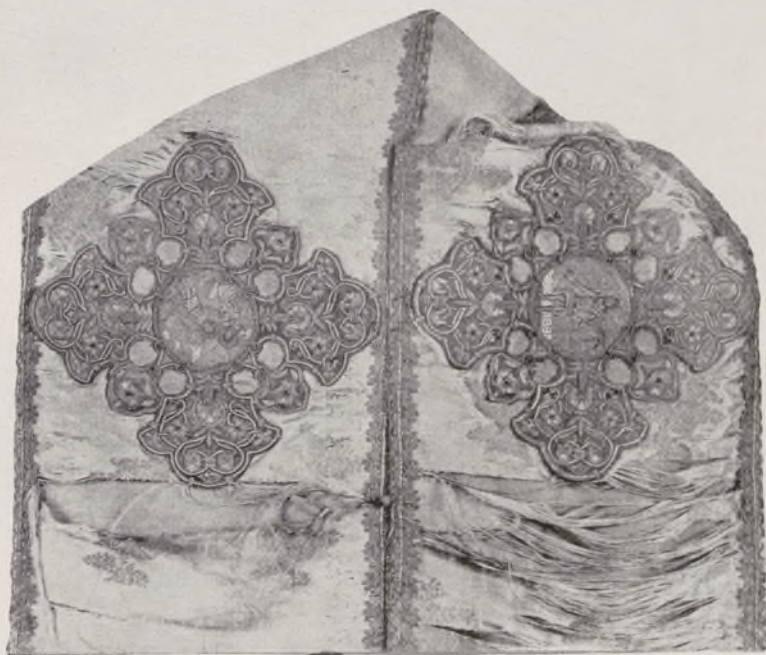




Tissu d'église (XVI-e siècle).







Tissu d'église (XVI-e siècle).



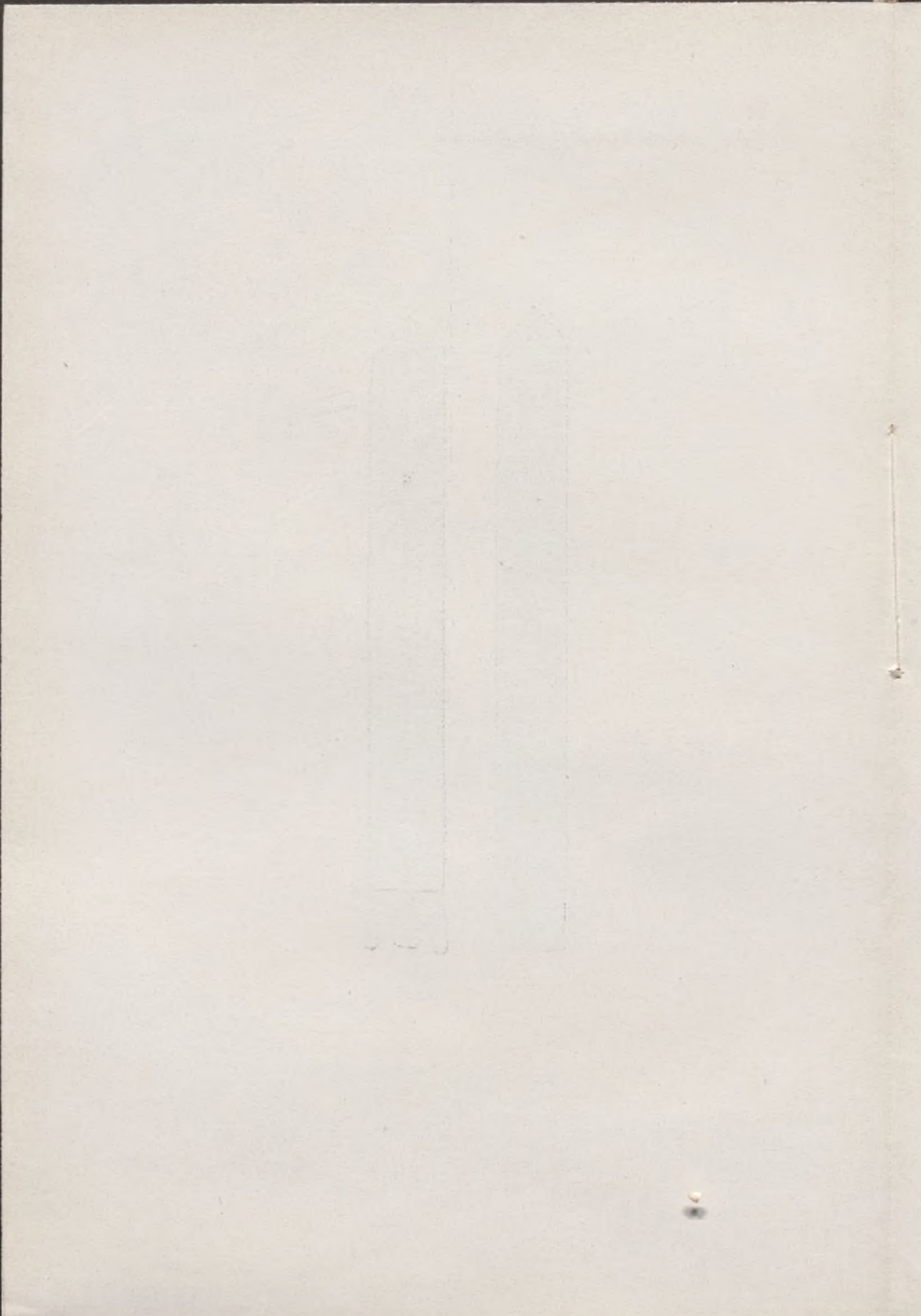


Tissu d'église, XVI-e ou XVII-e siècle.





Tissus d'église  
(XVII-e siècle).

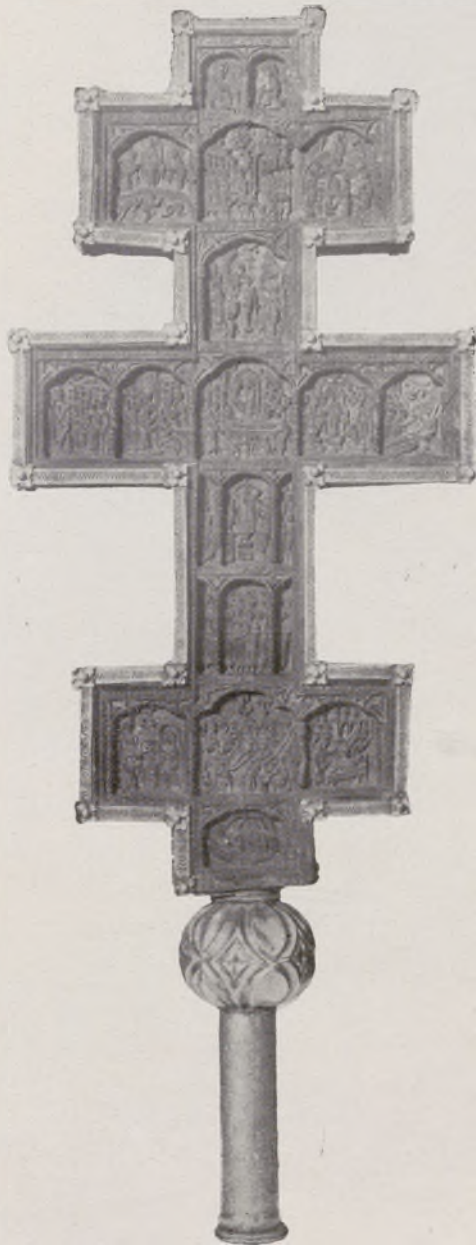




Tissus d'église  
du XVIII-e siècle.







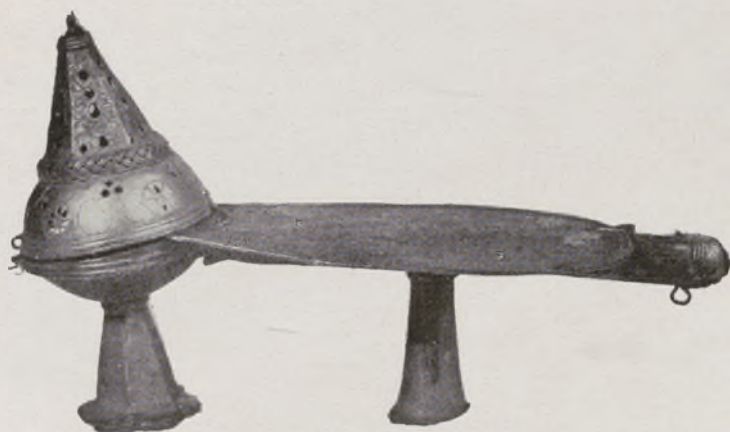
Croix de type athonite (XV-e siècle).





Croix du XV-e ou  
XVI-e siècle





Encensoir de fabrication saxonne (XV-e siècle).





Veilleuse du XVI-e siècle.







Disque de métal du XVI-e siècle.



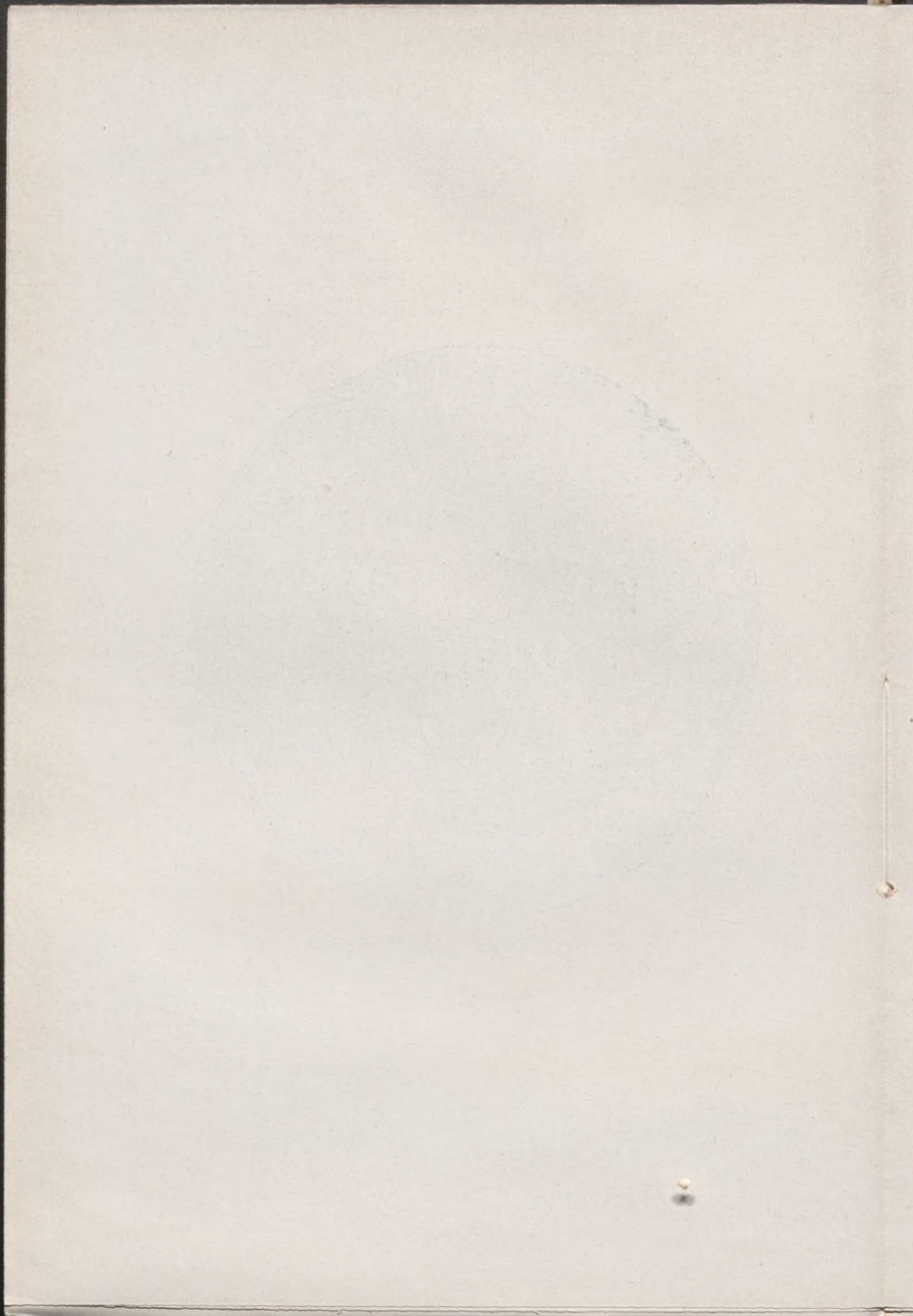


Aiguière de type oriental du XVI-e siècle.





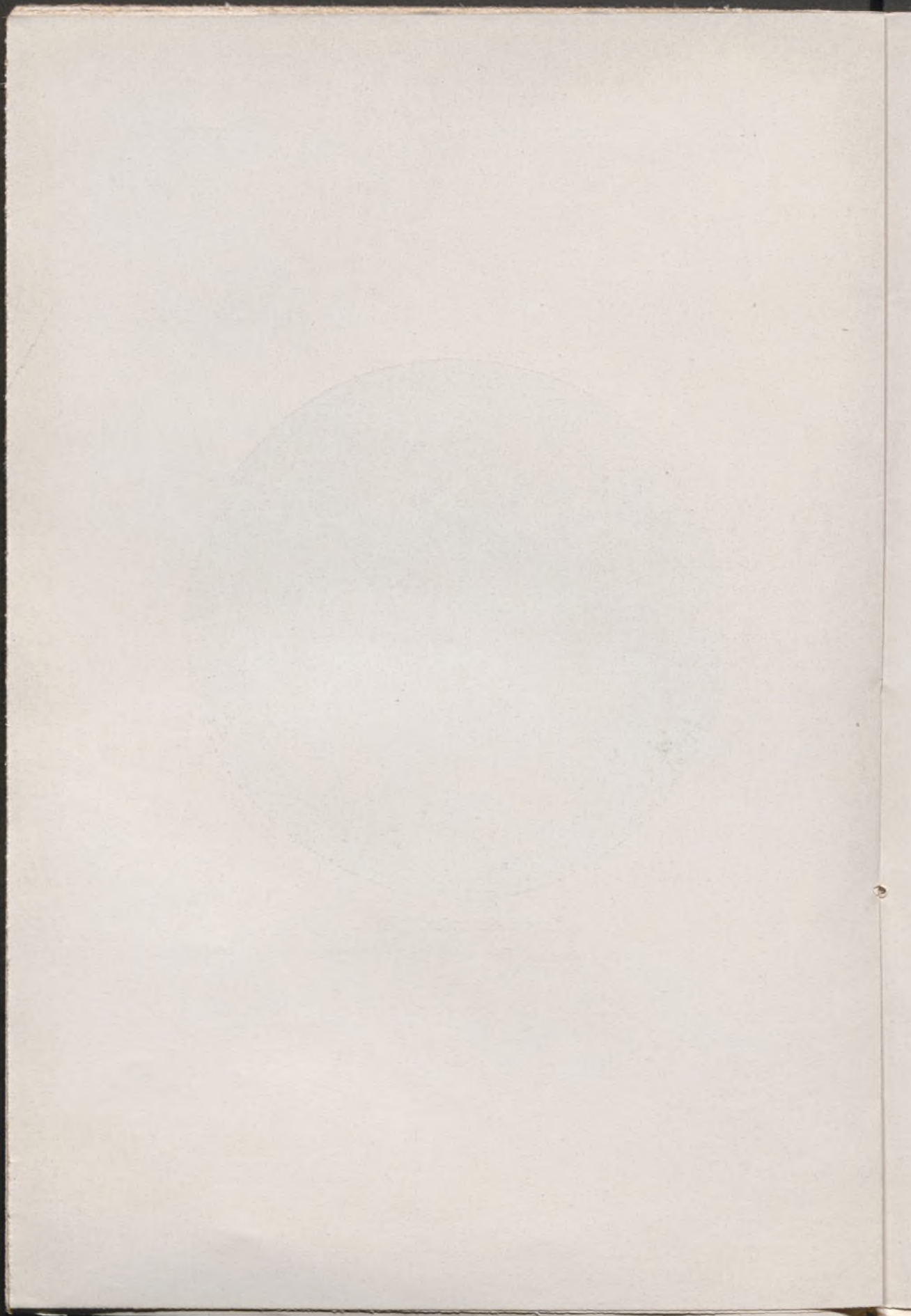
Disque de métal (XVI-e siècle).





Disque de métal (1617).







Disque de métal du XVII-e siècle.



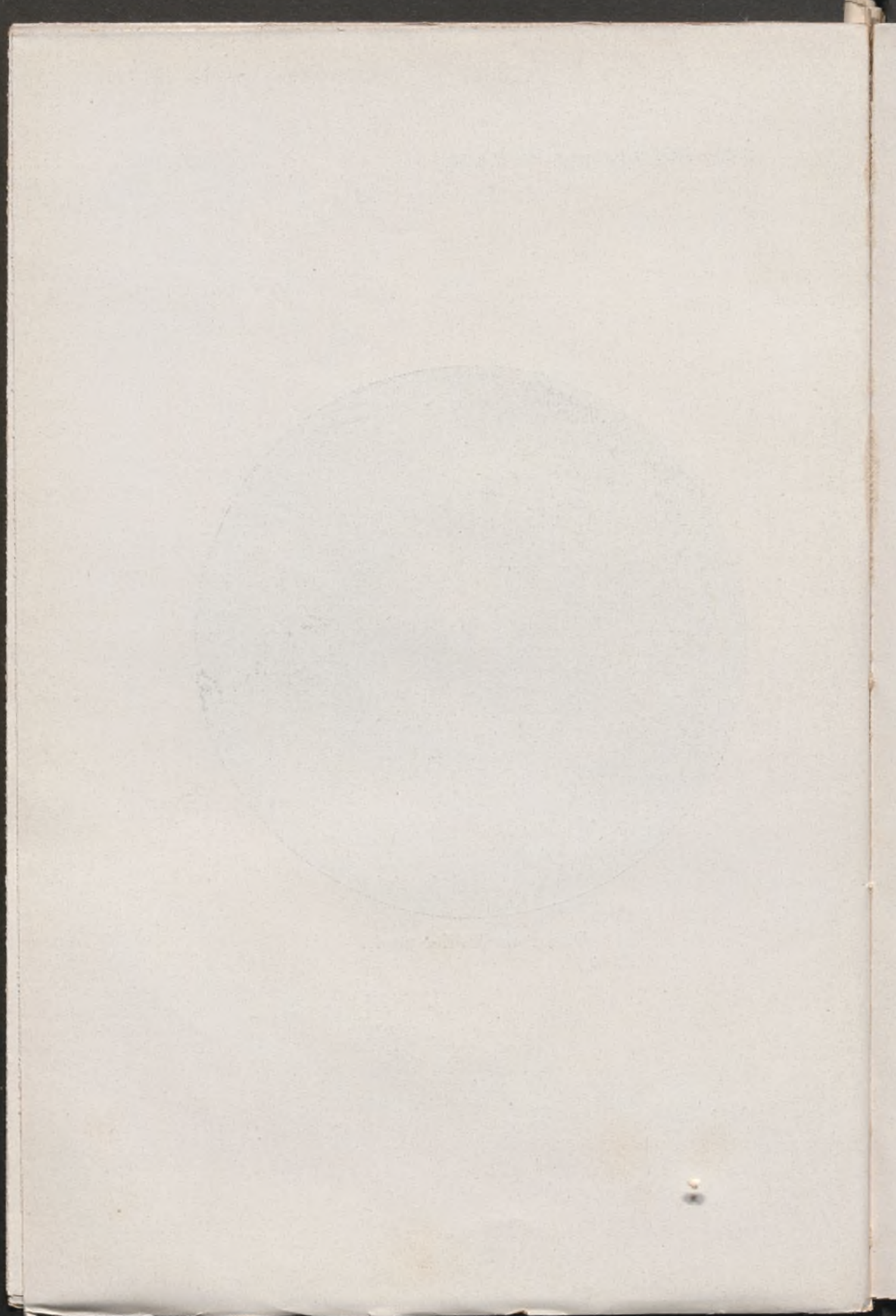


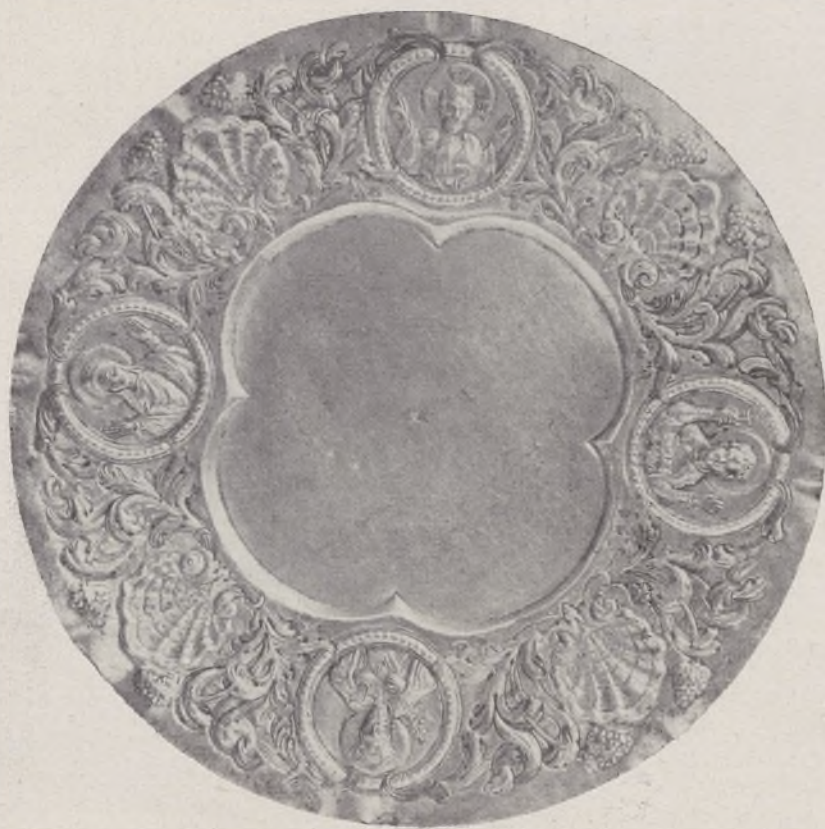
Disque du XVII-e siècle.





Disque du XVII-e siècle.

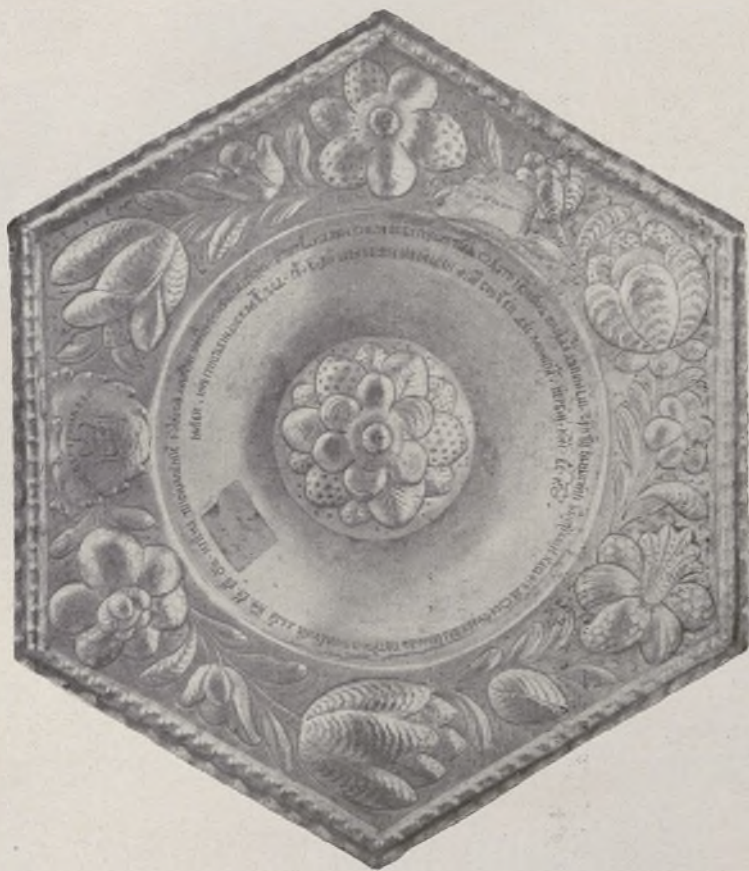




Disque du XVII-e siècle.







Disque du XVIII-e siècle.





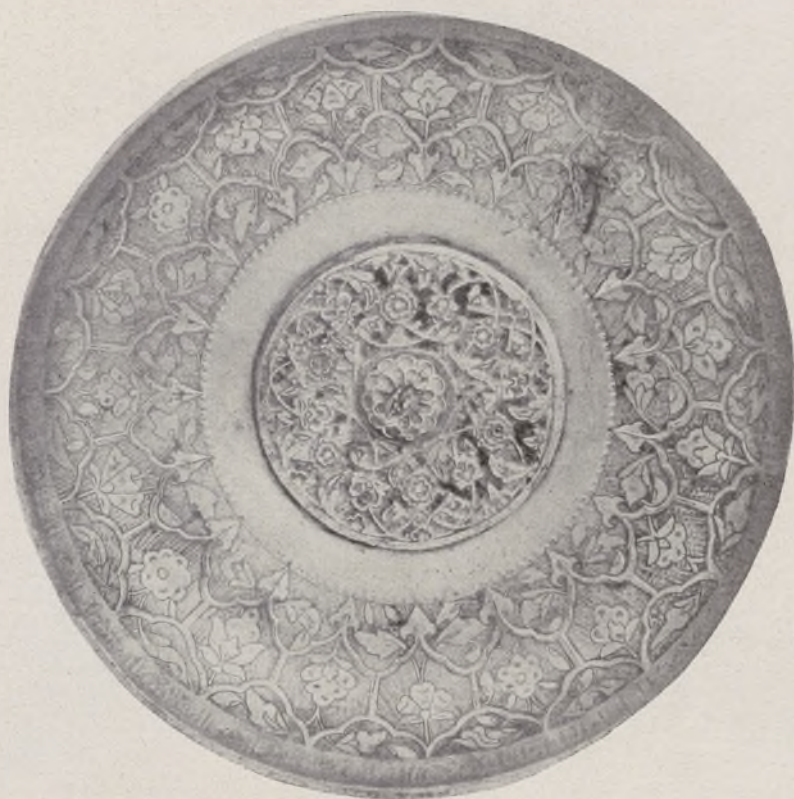
Calice du XVII-e siècle.





Calice du XVII-e siècle.





Disque de façon orientale, XVII-e siècle.







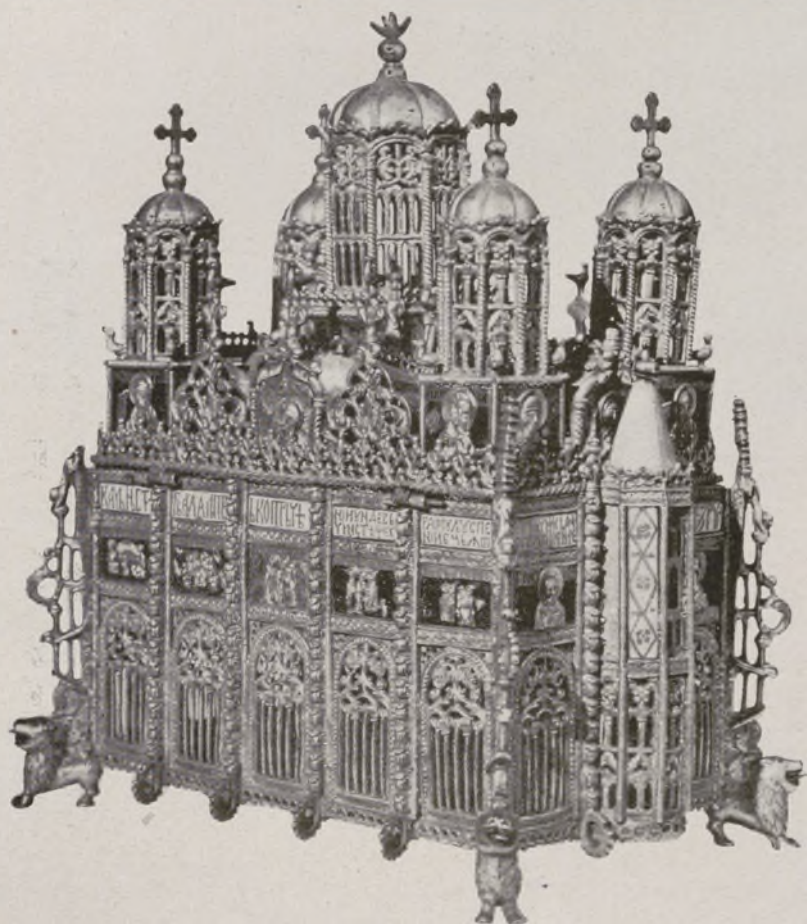
Modèle en argent d'église du XVII-e siècle.





Modèle d'église du XVII-e siècle.





Modele d'église du XVII-e siècle (sur l'offertoire de l'autel).





Modèle d'église reproduisant l'épiscopale d'Argeș (XVI-e siècle).

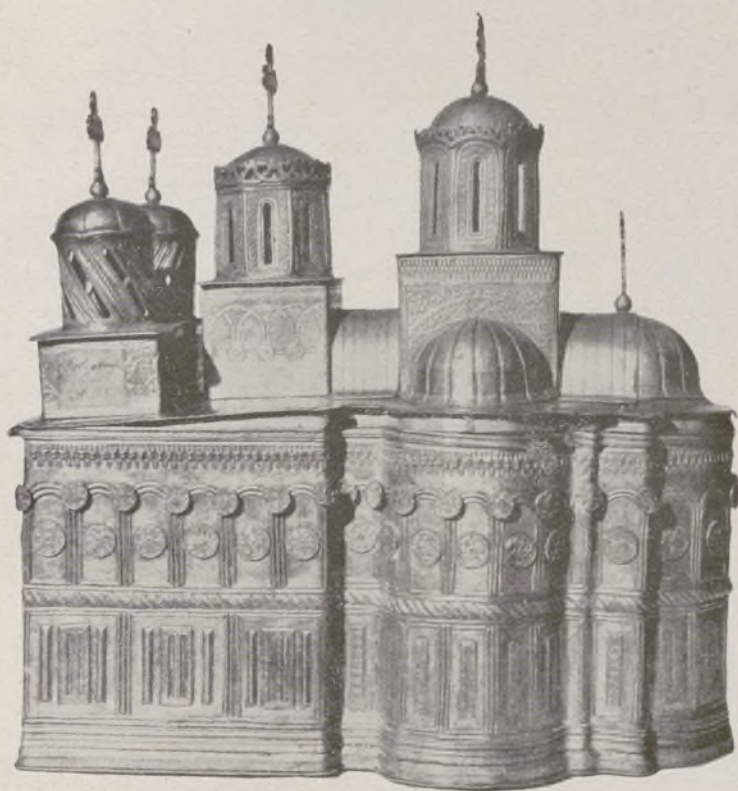






Reproduction en métal de l'Épiscopale d'Argeș  
(XVI-e siècle).





Modèle d'église représentant l'Épiscopale d'Arges.





Croix de façon athonique.





Croix de type athonique  
(XVII<sup>e</sup> siècle).







Croix de façon athonite  
(XVII-e siècle).



Croix de type athonique.





Pierre tombale de Basarab  
I-er († 1352).





Pierre tombale du XVI-e siècle.

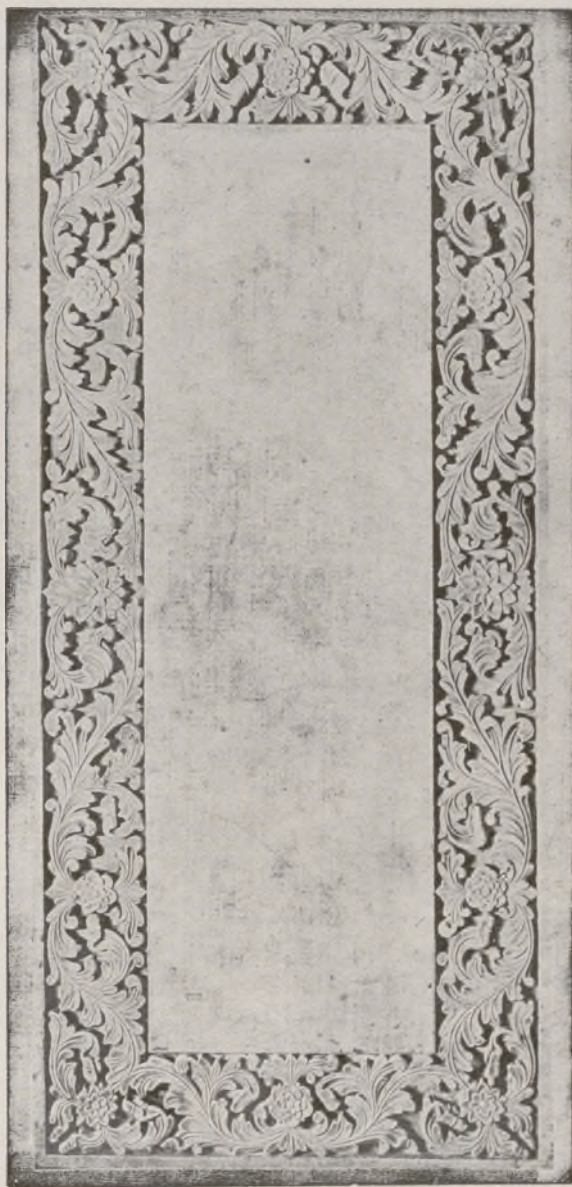




Fragment de pierre tombale moldave du XVI-e siècle.







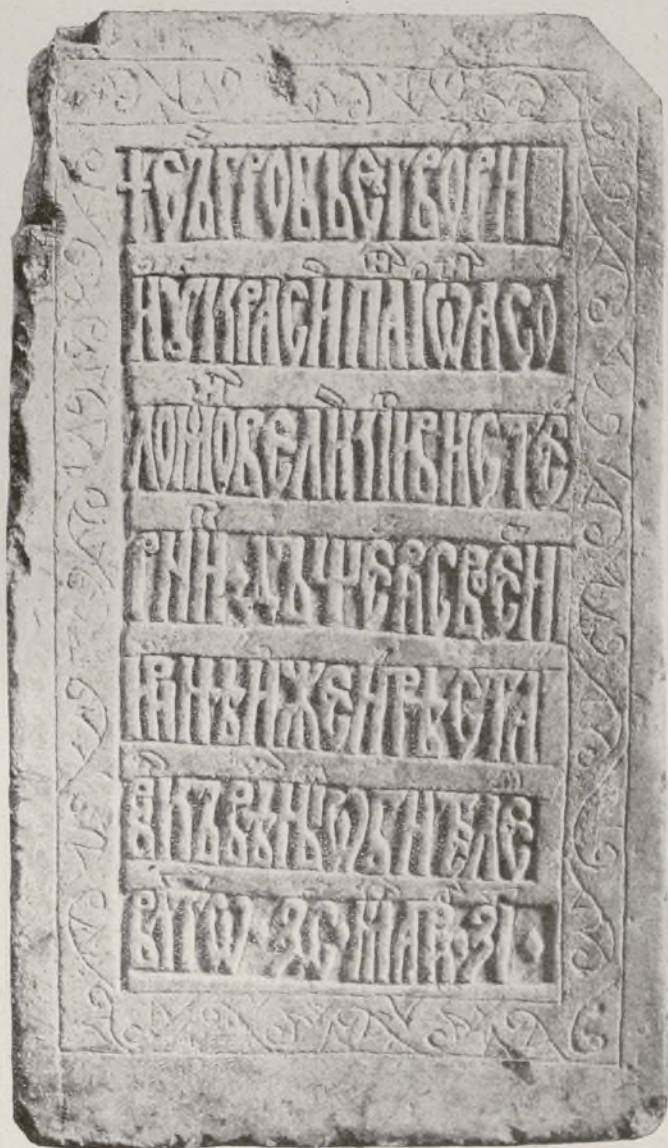
Pierre tombale de Hurezi (XVII-e siècle).



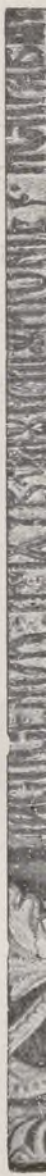


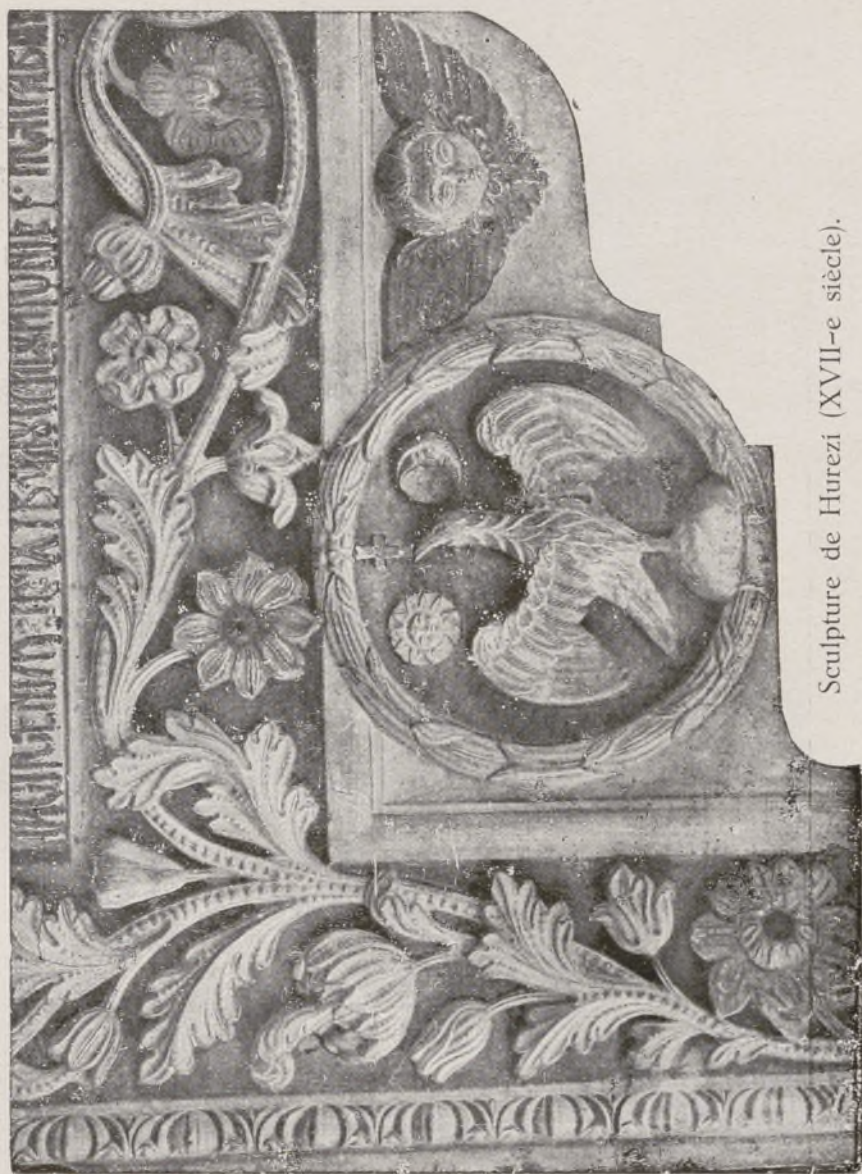
Pierre tombale moldave du commencement du XVII<sup>e</sup> siècle.





Pierre tombale du XVII-e siècle.





Sculpture de Hurezi (XVII<sup>e</sup>-e siècle).







Inscription d'église valaque, 1708.





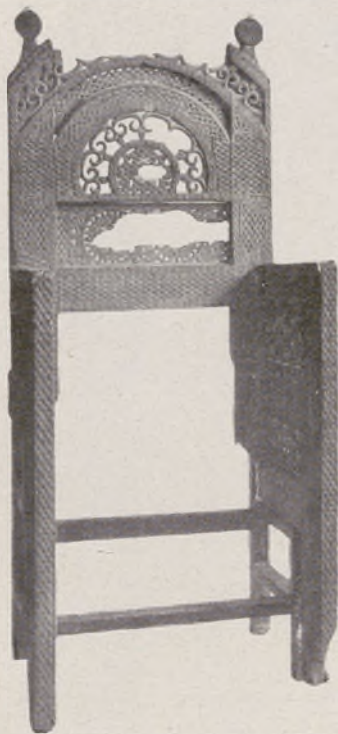
Portes de l'église de Cotmeana (XIV-e siècle).





Portes de Snagov (XV-e siècle).





Trône princier du XVI-e siècle.







Fragment d'inscription cyrillienne (XVI-e siècle).





Portes d'église du XVII-e siècle.





Portes du XVII-e siècle.

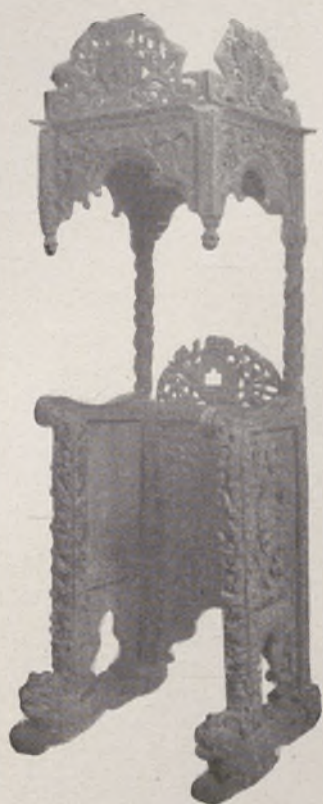




Portes du XVII-e siècle.







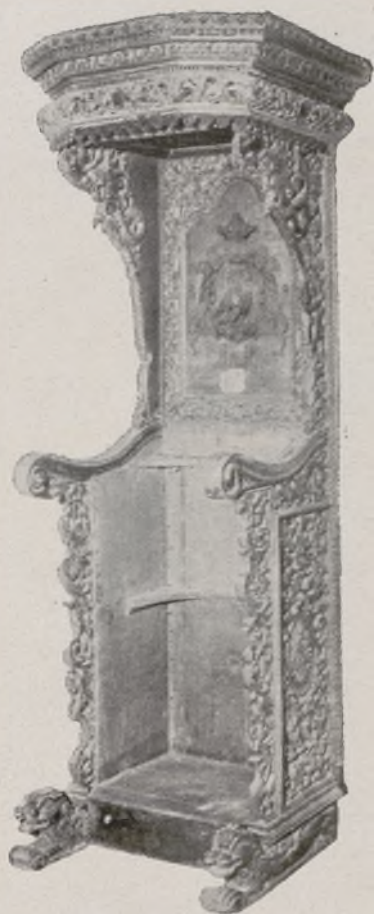
Trône princier  
(XVII-e siècle).





Trône épiscopal  
(XVII<sup>e</sup> siècle).





Trône de la fin du XVII-e siècle.

